

PREFACE

La cité inondable atteste avec éclat les qualités d'écrivain de son auteur. Ce roman exceptionnel est si riche qu'il y aurait mille choses à dire sur cet art de créer personnages et atmosphère, de peindre ces milieux d'écorchés vifs qu'engendre notre redoutable société d'aujourd'hui, d'ouvrir enfin des débats cruciaux et passionnants sur le devenir de ces jungles modernes.

Le fond épouse la forme et le lecteur jubile. Marc Arnaud vient à la littérature avec une œuvre rare, un style qui ravit, une façon bien à lui d'exprimer simplement des choses complexes et dramatiques.

Mon expérience d'écrivain ou de scénariste m'engage à croire que ce premier roman fera couler bien de l'encre, que cette histoire excitera bon nombre de cinéastes, que ce témoignage restera dans les mémoires. Ma grande fierté sera d'avoir été l'un des premiers à le lire. À l'aimer.

Jacques ROBERT
Écrivain, scénariste
Chevalier des Arts et des Lettres
(Le Vieil Évreux - juin 1997)

DU MEME AUTEUR

Chez BUCHET CHASTEL

« *Faire un film en cinéma ou en vidéo* »

Guide pratique

Collection *Le temps apprivoisé* (1996).

Chez FLAMMARION

« *Derrière la caméra* »

Ouvrage pédagogique

Collection *Castor Doc* (1997).

MANUSCRITS

« *Le Carrousel du diable* »

Roman pour enfants

« *La beauté ne se mange pas en salade* »

Roman

LA CITE INONDABLE

À mon père.

LA CITE INONDABLE

Une silhouette sort du halo du réverbère.
La nuit l'engloutit. Les voitures passent
bruyamment. Je suis fatiguée. De la
chambre, j'écoute battre la cité. Que
peut faire un écrivain avec ses mains de
mots ?

Marie-Florence Ehret
La leçon du chat
Résidence d'Argonne
(littéra)

LA CITE INONDABLE

1

L'EAU, LA TELE ET LA MINIJUPE

GUY

Guy Bénomid sait, depuis les inondations de Vaison-la-Romaine et les torrents de boue souillant les petites maisons bourgeoises de Nice, que le pouvoir naît souvent d'un débordement de soi.

Pour l'instant, il préfère s'identifier à un cours d'eau rachitique, guidé malgré lui dans un creuset de vase et détourné par les irrigations des champs. De ces champs où d'autres récolteront, sans même l'en remercier, les pousses de son labeur.

Le père de Guy s'appelle Rachid Bénomid, sa mère Yasmina. Tous les deux sont berbères de Kabylie, débarqués en terre de France juste après la proclamation de l'indépendance de leur belle Algérie.

Guy habite comme tant d'autres dans un bloc de béton avec ses trois frères : Saïd l'aîné, Farid, et Med¹ le cadet.

Guy vient d'avoir vingt ans. Il se sent tarir.

Lui, c'est ruisseau plutôt que rivière, c'est rigole triste dans les rues grises de sa cité orléanaise : l'Argonne.

Il se prénomme Hacenne mais ses parents l'appellent Guy, un peu comme pour inverser le sens du courant, un peu comme si la fierté avait changé de camp.

¹ Ahmed

Ce premier dimanche d'octobre quatre-vingt-treize, il ne peut détacher son regard du petit écran de télévision.

Jeune téléspectateur inactif.

Depuis quand se gargarise-t-il de ces programmes jetables ? Il est bien incapable de le dire. Il n'a jamais quitté des yeux son petit rectangle de lumière.

Depuis la maternelle, il lui suffit de fermer légèrement les paupières pour que les séquences gorgées de violence et d'héroïsme dont il s'abreuve, se déroulent à nouveau devant lui, pour que les justiciers, les chevaliers et les robots vengeurs l'escortent sur le périlleux chemin de la vie.

La télévision est un membre à part entière de la famille Bénomid.

Contrairement aux relations violentes établies depuis toujours entre lui et ses frères, entre les enfants et les parents Bénomid, celles qui les unissent tous au poste de télé demeurent sans heurt.

Chez les Bénomid comme dans bien des foyers de l'Argonne, on accepte bien volontiers les faiblesses du petit écran.

Ce soir-là, plus qu'un autre soir encore, impossible de quitter des yeux cette succession de plans rapides, où toute l'eau folle emporte les pierres des ponts du sud de la France. L'eau s'enivre de sa propre violence, de celle engendrée par ses remous.

L'eau de la terre unie à l'eau du ciel ; Guy Bénomid y voit soudain comme un symbole.

« Pour que ça casse ici aussi, songe-t-il, il suffirait de concentrer les violences et de s'en ravitailler ! »

L'idée adolescente de faire enfin sauter les ponts reliant la plage privée des grands de ce monde à la rive asséchée des *petits* sans importance chemine lentement en lui.

Les *petits* ; Guy les connaît bien.

On leur serine à longueur de journée qu'ils sont de trop. En trop ! Qu'ils sont responsables du chômage, des problèmes de la *sécu*, de l'insécurité, coupables de la drogue, des drogués.

Publicité.

Une *fille-papier-glacé* caquette étrangement entre deux images de désolation. D'inondation !

Il a lu chez son dentiste qu'un mannequin peut gagner jusqu'à vingt-mille dollars par jour. Combien cela fait-il exactement en francs français ? Qu'importe ! Le fait est qu'il en faut des mois et des mois de *contrats-solidarité* pour empocher l'équivalent du salaire d'une seule journée de travail de ce joli mannequin.

Il pense alors à Louisa et à son « R.M.I. », à Kamel, à Francisco, tous flanqués de leurs maigres indemnités de chômage. Il pense aussi à Omar qu'on surnomme Omar les Rustines ; Omar qui deale un peu, mais pas suffisamment pour jouir de quelque chose de mieux que l'odeur âcre d'un tube de colle.

Lui qui se croyait « pacifique », à l'abri des pulsions viscérales, a soudain comme des envies de viol, des appétences de vitriol en voyant se trémousser les vingt mille dollars sur le petit écran.

Ou alors des envies de bombes.

Ou, parce que c'est plus commode, une irrésistible envie de vomir, de gerber sa haine.

Guy s'affecte d'une fatalité.

Une de celles dont plus personne ne semble vouloir combattre. D'ailleurs, le seul mot *fatalité* n'exclue-t-il pas l'idée même de rébellion ?

Guy est petit, pas très épais, affublé de cheveux noirs, crépus. Il porte de curieuses petites lunettes rondes qui lui confèrent un air de garçon intelligent.

Intelligent, il l'est.

De cette intelligence qui permet parfois aux plus démunis de sortir un peu la tête du panier, aux plus rêveurs d'approfondir les choses, et aux plus élémentaires de paraître précieux.

Guy est sans doute le seul dans toute la cité, du moins le pense-t-il, à pouvoir lire autre chose que les articles du journal régional que ses copains se passent lorsque ledit

canard relate une bribe de leurs aventures. Quelquefois même, le nom de l'un d'entre eux y est mentionné, rubrique des faits divers.

La presse fait ses choux gras sur le dos de la *banlieue*. Celle-ci est mise à toutes les sauces journalistiques. Politiquement, on parle de *ghettos*, d'exclusion ou de misère.

Côté *faits divers*, on brode, on *feuilletonne* à l'emporte-pièce. On dépasse la réalité.

Queue de poisson !

Pour Guy, la presse investigatrice, la presse indépendante, c'est une douce utopie ! En France, on qualifie volontiers de presse satirique celle qui ne minore jamais l'actualité, celle qui maltraite les honorables, celle qui divulgue, celle qui perce les murs du silence, celle qui ne se nourrit pas des compromis...

Oser ainsi, aujourd'hui, dépasser le stade de la complaisance, c'est *journalistiquement* incorrect !

Chaque jeune de la cité s'octroie dans ces faits divers une part de gloire dérisoire, s'extirpant un instant de son anonymat ordinaire.

« La zone est anonyme, dit souvent Guy ; pour s'y faire un nom, il faut abattre et non se débattre ; il faut être un voleur, un agresseur, un camé, ou bien les trois à la fois. L'identité d'un délinquant, c'est tout de même une identité, un statut par défaut ! »

Le garçon le plus célèbre de l'Argonne, à savoir celui qui avait eu la plus belle place dans le journal, c'est Mimouni. Mimouni qui aimait tant les jeux de hasard. Quand l'été, on n'a pas d'argent pour les casinos, comme lui, on s'invente des roulettes, des épates pour les potes ! Et s'il ne reste alors vraiment plus qu'une chance d'être reconnu, ne serait-ce qu'une fois, on remplace la boule blanche et vagabonde des casinos par une balle de cuivre et de plomb.

On sait qu'elle cheminera sans encombre jusqu'au rouge, jusqu'au noir.

Impair.

Pas manqué.

Simplement un petit trou dans la cervelle d'un Mimouni moineau, juste un grand article à la *une* de la République du Centre, juste un autre, mais plus modeste, page trois de *Libé*.

Rien dans le *Monde*.

Guy avait écrit un poème qui parlait de Mimouni, de sa passion du jeu et de ce *je* qui n'en vaut pas la peine. Pour Guy, la poésie, c'est un *tag* dans son crâne. Personne ne lit ses poèmes, personne n'en a rien à faire.

Lui, il dit qu'il peut *taguer* dans sa tête, que les murs qui s'y dressent sont hauts et bien blancs.

Et voilà que ce soir-là, entre deux inondations et quelques milliers de dollars en maillot de bain, la télévision lui livre un message qui va sans doute changer le cours des choses. Renaud, le chanteur blême et frêle, à peine sorti de sa mine est l'invité de « *sept sur sept* ». Il dit comme ça que « *mai soixante-huit, aujourd'hui, il est bien possible que ça parte de la cité* ».

Guy discerne le regard fragile de Renaud posé sur lui, comme s'il s'adressait à lui, uniquement à lui.

À Guy ou bien alors à Hacenne.

Qu'importe !

Il pense à Jeanne d'Arc, reine de la ville où se dresse sa putain de cité, *la grande barre* en tête. Il pense aux conneries qu'on dit sur la *pucelle d'Orléans*. Aux voix qu'elle entendait.

Il est alors saisi d'un rire étrange. Il se moque de lui. Il s' imagine mal en porteur d'étendard, en pourfendeur d'injustice, en meneur de *reubeux* ou de *keblas*, en agitateur de cité. Son seul point commun avec la Jeanne, c'est son absurde virginité !

Il catapulte un dernier regard en direction de la télé. Anne Sinclair est belle, un chaleureux contre-jour dans ses cheveux, un océan dans ses grands yeux. On dirait qu'au fond d'elle-même, elle retient une irrésistible envie de prendre Renaud dans ses bras, de le protéger entre ses deux

seins copieux, de lui éviter ainsi les affres d'une vie dissolue, clopes, alcool et show-business !

Guy s'avance jusqu'à la fenêtre de son troisième étage. Là, il regarde longuement l'immeuble d'en face, celui en démolition rue François-Couperin.

Il lève ensuite les yeux vers un ciel qui vire au sombre, puis les baisse jusqu'à voir, là-bas, son copain Omar *sniffant* sur les gravats, posé là comme une merde sur un bloc de béton.

ZEP

Zep est instituteur depuis mille neuf cent soixante-quinze. Bien sûr, Zep n'est pas son vrai nom, mais il aime s'entendre appeler ainsi. Il lui semble alors que chaque même de l'Argonne lui accorde ce pouvoir suprême d'être, à lui tout seul, une *zone d'éducation prioritaire*.

Zep compte parmi ces enseignants sans vocation particulière qui se donnent corps et âme à l'accomplissement de leur métier. Contrairement aux idées reçues, il n'a jamais connu la semaine de quarante heures ; il lui en faut bien vingt de plus pour préparer sa classe et régler tous les à-côtés de sa profession. Les vacances, que tous les parents d'élèves considèrent comme un divin privilège, Zep les met à profit pour se documenter, s'informer, rechercher et assembler tous les éléments disparates qui lui feront autant de bonnes leçons d'éveil. Mais il y a aussi les évaluations et les coups de cutter dans le crépon pour préparer le carnaval ou la kermesse des écoles !

La femme de Zep est morte voilà quatre ans. Cette séparation l'a plongé dans un état proche de la déprime. Depuis cette fracture, il pose résolument sur son entourage un regard lourd.

Chaque jour, au réveil, il cherche de bonnes raisons pour se lever. Des prétextes pour faire une fois de plus le chemin qui sépare le bloc C, où il habite, de l'école primaire où il enseigne.

Chaque matin, quand il passe devant les cages vides des escaliers, il pense aux jeunes qui survivent là. Aux jeunes qui dorment encore et qui dormiront jusqu'à trop tard dans la matinée. Ou aux jeunes qui ne dorment plus, mais qui font l'amour à la paresse, compagne grasse mais fidèle de leur désarroi.

Zep sait aussi qu'en rentrant le soir, lorsqu'il fera le chemin en sens inverse, il les surprendra, tous ou presque, assis là, sur les marches des entrées. Ils parleront sûrement d'un monde qui referme sur eux ses lourdes portes blindées. Il est assuré de deviner quelques mains escamotant à la hâte les clés d'un paradis artificiel.

Sacro-saint trousseau !

Celui qui ouvre le rideau de fer d'un parking où chacun manœuvre pour garer sa vie, pour ranger la carcasse calcinée de son âme.

Quelques fois même, les jeunes ne se cachent plus ; le *shit* ou le *crack* passe de l'un à l'autre, aux yeux de toute la cité.

Zep a une singulière définition de l'âme.

Il la compare à une sorte de télévision interne, un petit écran inscrit en soi, où chacun de nos actes est diffusé immédiatement dans une salle de projection privée, quelque part dans la tête. Chacun demeure l'unique spectateur de la propre production de son âme. Banal plus !

Tout un éventail d'émissions est proposé.

Plusieurs penchent indéniablement vers le *réality show*.

Pour Zep, c'est tout simple, quand l'émission lui plaît, pas de problème, un sentiment de bien-être l'enveloppe et il se laisse glisser plus profondément dans son confortable

fauteuil virtuel. Par contre, lorsque le programme lui propose des séquences dures, des images insoutenables, comme il lui est impossible de couper l'écran, de baisser le son, il reste mal à l'aise, enchaîné à l'émission de son âme.

L'âme aime les rediffusions.

Comme la mort d'un être cher !

L'âme se régale de nos humiliations d'hier.

Elle exhibe notre pauvreté d'esprit et n'a cure de nous ressasser nos erreurs passées.

Il existe pourtant bien une façon d'éteindre cette télé de l'âme... Il y a songé plusieurs fois depuis la mort de sa fidèle compagne. Mais le bouton rouge sur lequel il lui faut appuyer possède cette fonction du définitif qui lui fait tant peur. Bien plus peur encore, reconnaît-il, que le prolix défilé des émissions grises de sa vie terne.

Dans sa logique cathodique, Zep assimile les échappatoires de la vie, la drogue en particulier, à des spots publicitaires. Ceux-ci fractionnent de temps en temps la retransmission de l'âme. Il s'agit souvent de réclames pour une île sauvage, gorgée de fruits et de richesses, peuplée d'hommes et de femmes bronzés, bien foutus, et qui plus est : s'aimant.

Parmi toutes ces publicités à l'eau de rose, celles qui vantent les mérites et les vertus de la marque « Dieu », ou d'une de ces nombreuses succursales, lui inspirent la plus grande des craintes.

Zep a trop d'imagination personnelle pour se laisser prendre au jeu de l'imagination collective.

Il sourit en concevant qu'il va maintenant zapper pour passer de la chaîne de son âme à celle de son vrai poste de télé. C'est ainsi qu'en jouant avec sa télécommande virtuelle, il tombe nez à nez avec François Bayrou, son ministre. Enfin, avec le ministre de *l'Education Nationale*. Le bel homme, joliment frisé *à la française*, maquillé juste assez pour bien prendre la lumière, devise comme un sage.

Zep le trouve fier comme un lévrier d'Italie auquel on a noué un joli ruban autour du collier (pour le dissimuler).

Le ministre, sans prendre de gants, déclara quelque chose qui ressemble à ceci : *Il existe des bons, et des mauvais instituteurs...*

Il définit les *mauvais* comme étant ceux qui échouent dans leur tâche éducative, ceux qui n'arrivent pas à apprendre à lire aux petits enfants des quartiers défavorisés, et les autres, les *bons*, ceux qui ne font jamais parler d'eux et qui collectionnent les succès.

Zep conçoit d'abord qu'il est en train de faire une interprétation quelque peu caricaturale des propos ministériels, mais la suite lui prouve que non.

Il esquisse alors un sourire crispé.

Détournant les yeux du lévrier enrubanné bavant ses quolibets dans le poste, il s'approche de la fenêtre. Il écarte les rideaux et libère son regard comme on relâche un prisonnier pour une trop courte permission.

Il veut juste voir ce qui se passe, là, de l'autre côté de la rue.

Il perçoit d'abord Hacenne, le jeune beur d'à-côté, celui que ses parents appellent Guy. Il est derrière sa fenêtre et regarde la nuit.

Zep aime bien ce garçon intelligent et sensible qu'il a vu pousser sous serre, trop vite, trop mal. Il éprouve pour lui une grande tendresse. Hacenne est si différent de ses copains ! Il se souvient de lui en classe. Des ses longues phrases dans les rédactions, de ses mots à la place des autres, inadaptés mais harmonieux. Hacenne ne lui avait presque jamais parlé en dehors des relations maître-élève, mais Zep imaginait qu'il avait plein de choses intéressantes à lui dire. Peut-être qu'un jour...

Le regard ascenseur de l'instituteur dégringole ensuite jusqu'aux gravats de l'immeuble en démolition et s'immobilise sur la carcasse frêle du petit Omar.

« En voilà un, pense Zep, qui n'a jamais pu, lui non plus, apprendre à lire, et qui a vidé trop rapidement sa trousse d'écolier, ne gardant de son contenu qu'un ridicule petit tube de colle. »

Omar gît là, sans vie, loin du regard mielleux du lévrier d'Italie aboyant des mots d'ordre dans sa niche médiatique et centriste.

Omar gît là, petit chiot bâtard, couché dans une autre niche, une tout en béton.

Une niche à ciel ouvert.

LA GRENOUILLE

La faible lueur d'un des seuls lampadaires intacts bave sur le menton granulaire de Starsky. Sans trop savoir pourquoi, malgré l'obscurité, la Grenouille s'était mise à détailler le visage anguleux de son équipier.

Pourquoi ces sales mioches s'en prennent-ils à la lumière, si ce n'est pour mieux combiner dans le noir et accommoder leurs sales petits tours ?

Aime-t-elle seulement les gosses, elle qui ne garde de l'enfance qu'un cahier de brouillon tâché ?

Elle se le demande souvent, et comme elle ne trouve pour ainsi dire jamais la réponse, elle se rassure en pensant qu'elle aimera les siens, le sien ou celui qu'un père célibataire voudra bien partager avec elle.

L'idée de faire elle-même un enfant lui paraît aussi difficile que d'écrire un roman.

Elle n'écrit jamais.

Les seules phrases qu'elle couche sur du papier sont celles des rapports ou des procès-verbaux d'enquête.

D'ailleurs, à qui et pour qui écrirait-elle ?

Qui aurait envie de la lire ?

Elle a beau chercher d'éventuels correspondants ou lecteurs dociles, son imagination la laisse en plan.

Comme toujours !

Aussi, elle poursuit machinalement son panoramique du regard sur le visage de son collègue. Elle s'arrête un instant sur la boucle d'oreille en argent qui décrit toujours la même courbe, imposée par la mastication de Starsky. C'est une sorte de crocodile qui se mord la queue. Ou un lézard !

Son partenaire mâche un sandwich jambon beurre dans lequel il a soigneusement disposé des petits bouts d'olive noire.

La Grenouille se dit que dans la police, on connaît mieux son équipier que son propre mec.

Bien que la Grenouille n'ait pas de crapaud, donc de prince charmant en devenir !

À peine si elle se souvient d'en avoir jamais eu !

L'homme se sentant dévisagé se retourne brusquement.

- Tu regardes quoi, là ?

- Tes bijoux ! Ça en jette ! C'est un lézard ou un croco ?

- Tu sais, reprit-il en mordant dans son repas de ronde, tu m'inquiètes !

- Ah !

- Ouais, j'ai beau te connaître comme ma poche, (il avait le sens des comparaisons, je ne comprends pas très bien ton fonctionnement !

Comme elle ne dit rien, il poursuit dans le registre *imitations en tout genre* , vu à la télé :

- Une Grenouille, COM-MENT-ÇA-MARCHE ! D'abord ça ne marche pas, ça saute ! Bien que côté sauterie, ça manque de ressort ! C'est vrai quoi... t'es pas mal dans ton genre, et j'ai pourtant l'impression de faire équipe avec une bonne-sœur... Enfin, ce soir c'est mieux... je veux dire, la jupe !

- Regarde plutôt ce que tu manges !

- Ne me dis pas que tu t'es fringuée comme ça pour qu'on te mate pas un peu ?

La radio de bord, comme autrefois la sonnerie du lycée, la tirer d'embarras, délivrant son message d'urgence. Un message en forme de surdose à quelques pâtés de maisons

de là, à quelques lampadaires brisés plus loin, rue François-Couperin.

- Putain de métier ! bougonne Starsky en glissant le *jambon-beurre-olives* dans la boîte à gants.

Il met le contact et la voiture de police banalisée se *débanalise* soudain grâce au gyrophare posé machinalement sur le toit.

Elle enfile le trottoir désert, reprend une allée sombre, contourne le bloc « C » et freine non loin d'une petite troupe de badauds, posée là comme un paravent entre la cité de la vie et celle de la mort.

Dans presque tous les cas de figure policière, la Grenouille a pour habitude de sauter hors du véhicule comme un diable hors de sa boîte.

Flingue pointé vers les ennemis publics !

Ceux qui ont choisi l'autre camp.

Pas le sien.

Tant pis pour eux !

C'est pour ça qu'on la nomme *la Grenouille*, et pas Sophie. Pas plus qu'on l'appelle « inspecteur Martin », sauf dans les grandes occasions.

Mais ce soir, elle n'a pas la moindre envie d'ouvrir cette putain de portière et décliner sa putain d'identité, pas la plus petite inclinaison pour se frayer un goulet parmi l'assistance qui, de toute façon, la méprisera.

Ici, on fait litière de ses fonctions.

Ici, à chaque descente, à chaque interpellation, tout le quartier semble ligué contre la police. Les éducateurs qui croissent et se multiplient se comportent en chefs de bandes.

Elle est convaincue que la société distribue ainsi des rôles, mais que les acteurs n'en font qu'à leur tête. Aussi, rechigne-t-elle pour aller vers ce corps étendu et sans vie, collé au béton comme une mouche cristallisée.

Elle est entrée dans la police pour se rendre utile, pas pour ramasser les détritiques d'un consortium égoïste. En plus, quelle poisse, elle s'est déguisée en femme avec cette

saloperie de minijupe ! C'était juste pour emmerder ses collègues, les inspecteurs mâles du Faubourg Saint-Jean². Ceux qui oublient de la regarder comme une femme et qui ne parlent de ses cuisses que pour les comparer à celles d'une grenouille.

C'est la première fois qu'elle met une minijupe.

Elle se jure bien que c'est aussi la dernière.

Elle a l'air finaude, à moitié à poil dans cette cité qui pue la nuit.

À quelques pas de là, Starsky la dévisage avec ses grands yeux de benêt qui semblent lui dire:

- Alors tu couches dans l'auto ? Allez ! Sors de ton bocal la Grenouille, et viens voir la mort !

Machinalement, elle lève les yeux vers quelques fenêtres éclairées, postes de vigie d'où l'on doit déjà braquer, sur la jeune femme dans sa voiture, les *poursuites* d'un théâtre vivant.

Elle sortira côté jardin pour aller donner la réplique dans la cour des grands.

Au troisième étage, un garçon ouvre la fenêtre de sa loge. Elle le remarque parce qu'il ne regarde pas dans sa direction mais vers ce corps que lui cachent un peu les badauds.

Elle ouvre enfin sa portière.

- Police ! braille Starsky, veuillez vous éloigner du corps !

« La minijupe avec les baskets, c'est un peu con, pense-t-elle en arrivant près du jeune mort. »

Il porte une sorte de survêtement rapiécé avec un capuchon qui musse un regard étonnamment vide, singulièrement éteint.

Elle en a vu des morts, des jeunes aussi bien que des vieux, des filles violées à moitié défigurées ; elle n'a jamais eu de haut-le-cœur.

² Commissariat Central d'Orléans.

À croire qu'elle est *blindée* comme le dit Roussel, son commissaire, qu'elle a un cœur de pierre et que c'est pas le premier alpiniste venu qui est capable de l'escalader. Dans la police, la métaphore est souvent passée à tabac.

Enfin, ce soir, c'est pas ce petit Arabe miteux qui lui embrouille sa confiance mais plutôt cette minijupe qui la contraint à se baisser de manière apprêtée.

Les Arabes, elle ne les aime pas plus que ça.

Pas qu'elle soit vraiment raciste !

Mais quand même un peu !

Le racisme, c'est obligé quand on a des gens comme ça, qui ont le vol dans le sang, l'injure comme la bave à la commissure des lèvres, une odeur forte de poivron ou d'aubergine, un regard concupiscent qui déshabillerait un mort !

Le gamin allongé sur le sol est bien mort. Starsky le confirme d'une mimique *straskienne*. Quel âge peut-il avoir ? Et pourquoi sa mère n'est pas là à geindre et à gémir, à insulter Mahomet, à nous accuser, nous, d'avoir laissé faire ? Pourquoi les gens regardent sans rien dire ?

La grenouille fixe la bouche du mort. La lèvre inférieure s'est collée sur celle du dessus, lui conférant une sorte de rictus post mortem. Ses paupières ne sont pas complètement closes. On discerne le blanc de son œil révolté. Elle se dit que peut-être son âme est en train de s'élever dans le ciel noir de l'Argonne et va direct embouteiller la file d'attente, là haut. Est-ce que les âmes ont une couleur ?

- Il s'appelle Omar...

Elle se retourne violemment comme pour éviter une pierre lancée un peu fort et qui lui serait destinée.

Elle ne peut éviter l'impact.

Paroles projectiles.

Le jeune garçon de la fenêtre la fixe derrière ses petites lunettes ridicules. Ridicules parce qu'un arabe n'en porte pas des rondes d'habitude.

- Omar comment ? questionne-t-elle en fouillant dans la poche poitrine de son blouson pour trouver son bloc.

Ou se donner une contenance. Elle a souvent remarqué qu'on peut lire la gêne de quelqu'un rien qu'en observant ses mains.

- Omar Abdelkader !

- Vous le connaissez ?

Tiens, elle l'a vouvoyé.

Ce détail la surprend.

C'est bien la première fois qu'elle vouvoie un jeune beur. Ce n'est pas une coutume de la maison. Heureusement, Starsky est un peu plus loin, interrogeant un badaud.

Comme le jeune garçon tarde à répondre, elle reprend plus sèchement :

- Tu le connais, oui ou non ?

- On l'appelait Omar les Rustines...

La Grenouille se redresse prudemment, attendant le moment probable où le garçon portera les yeux jusqu'à ses jambes nues. Mais il reste irrémédiablement scotché à son regard à elle, la troublant bien un peu.

Comment un garçon comme lui peut-il avoir le moindre effet sur une fille comme elle ? Elle met ça sur le compte de la minijupe. Et bien qu'elle connaisse parfaitement la réponse, elle lui demande :

- Tu... tu habites ici ?

OMAR EST MORT POUR RIEN

Quel curieux *keuf*, se dit-il en voyant la jeune policière conserver solidement son regard dans le sien, l'obligeant presque à ne plus bouger.

Elle n'est pas très belle, et pourtant il émane de la fliquette quelque chose d'agréable, d'indéfinissable.

Guy se trouve une fois de plus devant un des nombreux paradoxes de la vie qui fait qu'une chose est aussi son contraire.

Le pavot n'est-il pas une fleur magnifique ?

- Oui, j'habite là, répond-il en désignant sa cage d'escalier. Au troisième étage !

- Je sais... enfin je... veux dire, je m'en doute ! Et l'adresse de, d'Omar, là, tu l'as ?

Elle pilote ses phrases en donnant de curieux petits coups de volant. Elle affiche un air sévère sensé lui concéder un peu de sérieux.

Mi-femme, mi-flic.

- Il est chez lui, dit-il innocemment, comme si quelqu'un pouvait douter que le garçon vive ailleurs qu'à l'endroit même où ils venaient de le découvrir..

Le regard de la fille change brusquement de ton et de couleur.

- Tu te fous de moi ?

Puis, elle le quitte un instant des yeux comme pour chercher une approbation tacite de l'autre flic. Guy a tout juste le temps de baisser machinalement les siens pour découvrir les jambes nues de la policière.

Guy aime les jambes des filles comme un enfant aime ce qu'il voit devant une vitrine de Noël, ce qu'il voit et qu'il n'aura pas.

Que d'autres enfants auront à sa place.

Corroderont et jetteront !

Lui, les premières jambes qu'il caressera, il les préservera jalousement.

- Ça va ? T'es pas gêné au moins ?

Flagrant délit.

Flagrant délire.

Pourquoi donc les filles montrent-elles leurs jambes si c'est pour, dans la foulée, nous reprocher de les mater ?

- Faut dire, que c'est une jolie tenue de combat ! déclare une voix parmi les badauds.

La policière détourne une nouvelle fois les yeux pour chercher l'interlocuteur qui s'est permis cette remarque. Guy aussi.

La voix est celle de Zep, l'institut qui habite en face de chez lui.

Il garde de cet homme une image confuse, une sorte de mélange entre la peur, l'admiration et la tristesse.

Il se souvient à peine de son passage dans sa classe. Etait-ce pour le CE2 ou pour le CM1 ? Ce qu'il se rappelle, c'est des bonnes notes en rédaction.

La mémoire n'en est pas à sa première trahison.

Guy est de ceux qui abritent une mémoire libre.

Une mémoire qui sélectionne au hasard et d'une manière anarchique les moments de la vie qu'il convient de mettre en boîte.

Guy ne connaît jamais la date d'expiration de ces souvenirs en conserve, si bien que les périmés lui reviennent parfois comme autant des gifles brutales. Aussi, afin de se préserver contre les coups hasardeux de sa mémoire, il note dans un cahier les moments et les choses qu'il ne veut pas oublier.

Comme les jolies jambes de la policière !

S'il était à cet instant précis dans sa chambre, devant la page blanche, il aurait écrit sa certitude que ces jambes-là n'avaient sans doute jamais été caressées par un homme.

Et que *plus haut* non plus !

Plus haut.

Que sait-il du *plus haut* des cuisses ?

Bien sûr, il sait tout et ne sait rien.

Tout, parce qu'il voit les pornos du samedi soir sur Canal, chez lui en crypté et en clair chez Francisco.

Rien, parce qu'il n'a consacré jusqu'alors que deux de ses cinq sens à cet endroit : la vue et l'ouïe.

Rien au niveau du toucher, de l'odorat, du goût.

La première page sexuelle de son journal intime relatait dans le détail sa découverte de la masturbation.

À treize ans, Guy tenait une curieuse passion, celle de démonter les vieux réveils mécaniques. Il pouvait ainsi démonter le temps, l'arrêter et le redémarrer à sa guise. Enfermé dans les W-C, il eut un jour l'idée saugrenue – il y a fort à parier que l'instinct y était pour quelque chose -

d'appliquer sur son gland le petit marteau qui assure d'ordinaire la sonnerie du matin.

Débandade du ressort une première fois !

Attachante sensation : ressort débandé et sexe bandant.

Amusé, il avait noté ainsi sur son cahier les anomalies et les disfonctionnement d'un tel principe, défauts constatés lors de cette découverte mécanique :

« Inconvénient majeur de cette technique : il faut remonter le ressort, et la sonnerie est trop courte. Demain j'essayerai avec plusieurs réveils. »

Ses copains, Kamel et Brickou viennent de le rejoindre. Tous les trois autour du mort.

- Vous êtes sympas les jeunes, vous vous poussez un peu ! commande l'autre flic en écartant le petit groupe du bras, mais vous restez dans le coin, on va vous poser quelques questions.

La fille s'agite plus loin, en grande discussion avec Zep.

Et Omar dans tout ça ?

Guy se souvient.

Ils avaient l'un et l'autre une dizaine d'années.

Lui, était très petit pour son âge, armé d'une paire d'yeux brillants et malins. Il était dévergondé mais sympathique, et même les Français -les vrais, car Guy se proclamait lui-même *faux français* de souche arabe- l'aimaient bien.

Et puis, la grande roue de l'infortune s'était arrêtée sur la mauvaise case. Drame familial : le père surprend la mère en train de faire une pipe au voisin. Coup de fusil sur tout ce qui bouge : d'abord Aïcha, la mère, Ensuite Nordine le petit frère, puis Medhi le bébé, et enfin, *il sait plus comment* le voisin.

Après le carnage, sur son balcon du cinquième, le père d'Omar s'est lavé les dents à la chevrotine.

- Il s'est explosé la *chetron*, aimait à dire Omar le rescapé, Omar qui était à l'école ce jour-là, peut-être même

chez Zep en train d'apprendre ce qu'il s'efforcerait d'oublier par la suite.

Après le drame, il fut recueilli par son oncle, deux cages plus loin. Plus jamais dans ses yeux l'on ne vit alors briller quelque chose, sinon le gyrophare des descentes de police dans la cité.

- Tu vois, la colle, ça t'éclate la tête aussi, mais ça fait pas de bruit, c'est une odeur qui me fait penser au mois de septembre, quand les parents t'emmènent à Auchan pour t'acheter les trousseaux et les crayons, tout le bordel, quoi ! T'es pas d'accord, hein Hacenne ? disait-il souvent.

Guy est convaincu que la mort sert à quelque chose, que l'on ne meurt pas sans une bonne ou une mauvaise raison. Pourtant, en cet instant qu'il n'arrive pas à trouver triste, tandis qu'une paire de jambes fines vient d'entrer dans sa vie, que la rue se peuple soudain comme au début, quand il était tout petit et qu'on sortait les tables de camping pour pique-niquer entre les immeubles ; en cet instant de début de nuit, après que Renaud ait déballé ses craintes, que l'eau ait eu raison des hommes, en cet instant précis, il est certain qu' Omar est bien mort pour rien.

L'AMBULANCE

Zep ne porte pas une estime particulière à l'administration policière. Il sait mieux que personne ce qu'inspire le pouvoir dans une relation de force. Le fait même de porter une arme à la gauche du cœur et d'avoir le droit souverain de s'en servir, c'est comme un encouragement à la peine de mort. Il n'en veut pas aux hommes, mais à leurs manières. À celles qu'on leur a inculquées et qu'ils se refilent volontiers comme un virus

de grippe. Zep imagine bien que ce type de métier est un sacerdoce difficile, un piège à vie, un attrape-nigauds, un « *fabrique-salauds* ».

Aussi, que fait donc cette fille en costume de Zorro déchiré sous la taille dans une telle embarcation ?

« Elle a quelque chose d'inclassable, songe Zep après lui avoir lancé :

- Faut dire, que c'est une jolie tenue de combat !

Cette phrase assassine concernant sa tenue de combat était uniquement destinée à sortir Hacenne de l'embaras.

Il l'avait d'ailleurs dite sans préméditation ou seulement, peut-être, dans l'espoir d'attirer le regard de la fille.

Un regard qu'il supputait *noir et brillant*.

Zep aime la compagnie des femmes et la façon qu'elles ont, toutes en général et chacune en particulier, de regarder tourner le monde.

Il aime aussi le contact avec leur corps, les caresses qu'elles prodiguent, leurs élans et leurs retenues.

- Je vous demande pardon ? a-t-elle marmonnée pour seul préambule à leur premier échange.

Zep est persuadé qu'il y en aura d'autres.

- Excusez mon audace ! lui glisse-t-il tandis qu'elle vient vers lui en le fusillant des yeux (incontestablement noirs).

Il soutient ce regard, sans malice, sans agressivité, sans qu'elle puisse déceler la moindre animosité envers elle ou envers ce qu'elle est censée représenter.

- Vous connaissiez ce garçon ?

- Oui, je l'ai eu comme élève...

Il marque un temps et ajoute un brin mélancolique :

- C'était avant...

- Vous êtes professeur ?

- Non, simple instituteur !

Zep ajoute souvent le qualificatif « simple » devant l'énoncé de son métier. Non par fausse modestie, mais un peu comme il dirait *simple soldat*, en opposition au grade d'officier.

Il est bien dans ce rôle de *deuxième classe* de l'éducation nationale.

Il avait soigneusement évité d'ajouter *madame ou mademoiselle* à la fin de sa phrase, de peur qu'elle ne passe sur la défensive.

- Vous connaissez son adresse ?

- Omar habitait nulle part ou partout, comme vous voulez !

- Il squattait ?

- On peut dire ça comme ça !

L'autre inspecteur, plus proche du modèle policier-si ce n'est un pendentif en forme de crocodile à l'oreille-les interrompt :

- J'ai appelé l'ambulance, tu a appris des trucs intéressants ?

- Mmm...

- On l'a déjà agrafé le même, tu te souviens pas ?

- Peut-être... De toute façon, ils se ressemblent tous !

Une telle affirmation de sa part fusille l'instituteur.

Elle reprend à son égard :

- Vous me laissez vos coordonnées, on vous convoquera pour l'enquête.

Mais Zep, au lieu de décliner son identité, lâche gravement :

- Personne ne se ressemble ici, chacun est différent ; vous l'êtes bien vous aussi !

- Je suis quoi ?

- Différente ! Vraiment très différente !

La fille semble perdre pied dans la discussion naissante, elle se retourne vers son collègue et lui demande mal à propos s'il a pensé à appeler une ambulance.

- Je viens de te le dire !

Elle tire alors maladroitement sur sa jupe comme pour la rallonger et cacher sa féminité. Elle note ensuite le nom et l'adresse de Zep et cherche des yeux quelqu'un ou quelque chose. Elle fixe enfin son objectif et s'avance vers Hacenne et ses amis, bloc-notes à la main. Zep la regarde

s'éloigner. Chaque pas la lui rend plus belle encore, plus féline.

Un deuxième projecteur bleu découpe en petites rondelles les murs pissieux des immeubles, les balcons encombrés de vélos et de mobylettes.

Zep sourit en se remémorant cette réflexion maladroite d'un jeune énarque balladurien chargé des dossiers du Logement à Matignon, qui, comme le rapportaient les médias, découvrait quelques jours plus tôt, cette curieuse coutume qui consiste à mettre vélos et cyclomoteurs sur les balcons.

« Les vaches sont bien gardées ! »

L'ambulance stoppe près des badauds.

Zep accorde un petit geste discret en direction d'Omar.

Le même petit geste qu'il fait chaque fin d'après-midi aux élèves de sa classe, un geste qui ponctue leur vie.

Omar avait coupé l'image et le son de sa putain de télé, coupé son âme une bonne fois pour toutes. Zep imagine qu'il est parti à l'heure des publicités, comme d'autres vont pisser ou bien boire une bière...

Ou alors, mater juste au bas de chez eux, une femme-flic avec sa minijupe.

2

D'UN VOL À L'AUTRE

L’AFFICHE

La soirée lui inspire un sentiment étrange, comme extraite d’un film ou d’une série télé. Une sorte de *Navarro* sans *mulet* ³ mais avec une *grenouille*.

« La police est un grand bestiaire ! se dit Sophie en grim pant les deux étages de son immeuble. »

Elle aime plus que tout autre chose se retrouver là, sur le point de recouvrer une solitude fidèle et ensorceleuse. Elle s’apprête à glisser machinalement sa clé dans la serrure lorsqu’elle s’aperçoit que le verrou est libre et la porte timidement entrouverte. Dans la tête d’un flic, la suite d’un tel constat ne s’embarrasse pas de pressentiments mais induit généralement un résultat. Sophie se fige dans une attitude équivoque, à la fois défensive et déférente. La minuterie en bout de course plonge sa déjà trop longue attente dans l’obscurité. Un trait de lumière marque alors le pourtour de sa porte d’entrée. Elle essaye de percevoir un son, témoin d’une présence, mais le silence met un peu plus en évidence le remue-ménage qui commence à se manifester dans sa tête.

Elle va sûrement pousser la porte.

³ Surnom des inspecteurs de la série télévisée : « Navarro ».

Évidemment, elle ne verra personne.
Elle aura la simple vision du viol.
Elle vient d'être violée !
Pas cambriolée, non, violée !
Elle le ressent si fort que ses jambes ne la portent déjà plus. Elle doit s'accroupir.

Elle pense d'abord à son affiche d'opérette.
À celle du « *Pays du sourire* ».

Celle avec la caricature d'un homme rond et presque chauve, dessinée à l'ancienne avec des couleurs criardes. Le nom de l'acteur parade dans ce générique magique qu'elle sait par cœur depuis qu'elle s'était appropriée l'affichette. Le même nom qu'elle, la seule raison d'avoir un peu de fierté à s'appeler ainsi !

Elle se met à trembler quand elle réalise que c'est là le seul souvenir intact qu'elle a de son père.

Que tous les autres sont distillés par le temps, malaxés par son adolescence meurtrière, sans sa présence à lui.

Il est mort une veille de Noël à l'Hôpital Nord de Marseille, lui l'amoureux de Pagnol.

Il fanfaronnait toujours :

- Je suis né à Fuveau, à quelques pas d'Aubagne, alors vous pensez que je le connais Marcel Pagnol !

Cette phrase aromatisée d'ail lui revenait comme un leitmotiv.

Elle savait, même à dix ans, que jamais son père n'avait rencontré Pagnol.

Il bluffait encore :

- C'est comme Fernandel, lui aussi je le connais ; peut-être même qu'il va prendre ma Sophie pour faire du cinéma !

Sophie, qu'aucun mec jamais n'avait fait pleurer, affecte ses chagrins et ses larmes au seul culte de cet homme. Elle a consacré ses seize dernières années à le chérir. Il lui a fallu trente ans pour comprendre que son père avait brûlé sa vie sur une scène imaginaire, devant un

public irrévérencieux. Elle l'avait si souvent détesté lorsqu'il se donnait de l'importance, de la hauteur - lui qui voyait le monde du bas de son mètre soixante - ,lui ce père hâbleur à la santé fragile comme une soucoupe de porcelaine.

Sa demi-vie -il était mort à cinquante ans- n'avait été qu'artifice.

Tt là, sur le pas de sa porte, elle voit soudain défiler les situations scéniques, séquence après séquence, bien ordonnées dans un film en noir et blanc où seul son père bouge en couleurs.

Souvenirs.

Il y avait eu, par exemple, le jour où il lui avait dit :

- Si tu branches le poste de radio, chérie, dans cinq minutes, tu pourras m'entendre !

- Tu passes à la radio, toi ?

- Tu vas bien voir !

Puis il s'était éclipsé.

Incrédule, elle avait tout de même tourné le gros bouton du volume entre ses petits doigts. Elle avait alors entendu des grésillements, puis une voix familière lui annonçant un chanteur d'opérette bien connu qui allait en pousser une petite. À cette époque, les enfants n'avaient aucun savoir technique en matière de télécommunications. Toutefois, découvrant un nouveau câble qui sortait du poste, Sophie l'avait suivi. Il longeait le vestibule, se glissait sous la porte, joignait le couloir et disparaissait enfin dans les W.C., où son père venait de créer la première radio locale. La petite pièce, où il s'était enfermé, vibrait sous les décibels de sa voix qu'il poussait jusqu'à s'époumoner.

Sophie, qui avait à peine sept ans, n'apprécia pas vraiment l'artifice.

Et puis, il y avait eu le jour où, pour mettre un peu plus en évidence sa maladie, -qui était pourtant déjà bien présente- il avait concocté une mixture à base de mie de pain, d'eau, de sirop et de morceaux de tomate savamment

disposés dans une cuvette pour faire croire à sa femme qu'il venait de vomir.

Sophie avait grandi dans ce théâtre où l'on donnait plus souvent des drames que des comédies. L'acteur principal, son père, seul en scène, écrivait les textes et les interprétait sans réel talent, croyait-elle en ce temps là.

Et puis, dans les nombreux entractes de la vie, il s'improvisait des buvettes et consommait sans la modération nécessaire au bon fonctionnement de son foie malade. Sa vraie vie d'artiste s'était arrêtée avec un joli rôle dans une troupe amateur qui donna une représentation unique du « *Pays du sourire* ».

Mais seulement dans l'arrière-salle du grand bistrot de Madame Alfred !

À Fuveau, sur le cours.

Aujourd'hui, Sophie conçoit pourtant sans peine qu'il lui avait fallu bien du talent pour allumer ainsi tous ces feux de Bengale.

Comme il devait bien vivre, ou survivre, il avait fait plusieurs métiers : chauffeur de car, mécanicien, pour finir projectionniste et pénétrer enfin dans la grande famille du cinéma.

Il s'y était glissé par la petite porte et observait les autres acteurs au travers de son poste de commande, par cette minuscule lucarne de verre devant laquelle, souvent, il installait sa fille.

Combien de fois avait-elle vu des policiers courir derrière des voleurs ?

Sophie semblait convaincue qu'elle était entrée dans la police, grâce, ou bien à cause de son père.

Pour embrasser les vrais *Delon* des commissariats.

Ou simplement par soif de vérité.

Elle, dont l'enfance ne fut qu'un étrange ballet de facéties et d'aveux tronqués.

Le cri d'une moto déchire le papier buvard de la nuit. Sophie se relève et pousse la porte d'un geste retenu. L'affiche trône intacte au milieu d'un champ de bataille, seule rescapée de ceux qui, par chance, ne connaissaient que la valeur vénale des choses.

Tout a disparu ou presque.

La télé qu'elle n'allumait quasiment jamais.

Sa chaîne et ses disques.

Ses fringues.

Son micro-ondes et sa couette.

Sophie esquisse un rictus en pensant à la couette qu'elle s'était jurée de laver au plus vite tant elle était sale et puante.

« Pas dégoûtés les mecs ! se glisse-t-elle à elle-même comme pour s'affirmer que ce sont bien des hommes qui lui ont piqué ses petites culottes. »

Elle cherche un bon moment le téléphone portable avant de se souvenir qu'on venait de la cambrioler. Aussi, remet-elle en service le vieux poste des P.T.T. que les voleurs avaient boudé et laissé dans l'armoire.

Elle compose le numéro de la *boutique*⁴, histoire d'annoncer à ses collègues en service l'heureux événement. Ils feront sans doute venir quelqu'un du *labo*, petit privilège corporatif.

Des fois qu'il y ait des empreintes et que ses visiteurs soient fichés !

Lorsqu'elle repose le combiné noir, Sophie pense au jeune beur de l'Argonne avec ses petites lunettes. Elle se met à sourire en le revoyant pris en faute, les yeux aimantés par ses jambes, peut-être par ses cuisses. Elle ressent comme un frisson bizarre. Elle tente de se persuader que le regard de ce garçon était dépourvu de convoitise, qu'il n'avait pas eu de pensées vulgaires ; bien qu'il fut beur, et donc arabe !

- Quelle conne !

⁴ Le commissariat.

Dans le fond, elle déteste ses réactions épidermiques, ses trop nombreux préjugés, si volumineux qu'ils sont définitivement à l'abri de tous les cambriolages.

GUY VEUT VOIR LA MER

Guy s'est assis avec les autres devant la supérette grillagée, enferrée, blindée et alarmée.

- Mimouni, et maintenant Omar... annonce un Kamel fataliste.

- Ils ont *quène* nos *renps* et maintenant y nous *quène* ! surenchérit Brickou, un petit gros renfrogné, loti d'une bouche énorme qui ne ménage pas sa peine, ni pour le sucre, ni pour le vocabulaire.

- Et t'as vu la keuf Kamel ? C'est une comme ça qu'il te faudrait ! lance Francisco à son copain que chacun sait obsédé par les filles.

Kamel se vante d'avoir *tiré* tout ce qui était *tirable* dans le secteur.

- Dis plutôt ça à l'autre, t'as vu comme il l'a matée !

L'autre, c'est Guy ! Que ses copains n'arrivent pas à appeler Guy et n'osent pas toujours appeler Hacenne !

- Tu renies ta patrie ? lui disent-ils souvent.

Et chaque fois, il répond :

- Lâchez-moi, je n'ai pas de patrie !

Lui, il pense qu'une patrie divise le monde, divise les cultures et les monte les unes contre les autres. Il ne s'est jamais vraiment senti français, on lui avait si souvent fait admettre le contraire, et n'a de la Kabylie, terre bénie des Bénomid, qu'un ambre sur sa peau, qu'un *crépu* sur sa tête.

Il hait l'Islam et son cortège d'interdits ; l'Islam qui bafoue les filles, les bâillonne et les réduit à n'être qu'animaux domestiques.

Domestiquées.

Dix ans plus tôt, lors de la grande marche des immigrés sur la capitale, Guy était encore trop jeune pour revendiquer une quelconque identité française. Il se sentait invisible aussi bien en France qu'en Algérie. Il se comparait parfois à la petite boule légère qu'on se renvoie d'un camp à l'autre dans une interminable partie de ping-pong racial.

- J'ai une putain d'envie de voir la mer ! confie-t-il tout haut à la petite assemblée.

- T'es grave, mec !

- T'as qu'à aller voir ta *reum*, *man* !

- Ouais, tout le monde sait que sa reum elle vend des frites sur la côte ! Attends... raille Kamel en s'éloignant.

Il revient rapidement en tenant une forme sombre dans sa main. Lorsqu'il est près de ses copains, il lance la chose sur les genoux de Guy. Le pigeon mort dégage une odeur insupportable qui dérange tout le monde.

- Pas la peine d'aller à la mer, t'as vu la chetron des mouettes ? crie Kamel au bord de la crise de rire.

- Et l'odeur ! poursuit Brickou, putain ! c'est comme chez ta reum Kamel, ça *upe* la bouffe de la veille !

- Tu veux que je t'éclate ?

Les disputes naissent souvent d'un fou rire ou des abus de langage. Elles sont toutes fondées sur rien et n'aboutissent pas à grand chose. Comme dans les combats de chats, l'important c'est l'intimidation. Le premier qui abandonne l'insulte perd l'honneur, et l'honneur dans la cité, ça ne se monnaie pas aussi facilement qu'un sachet de *shit*. Les empoignades peuvent durer de longues minutes sans que la bagarre ne s'installe pour autant. En fait, ça dure souvent jusqu'à ce qu'un copain sépare les adversaires, prenant grand soin de ne froisser ni l'honneur de l'un, ni l'honneur de l'autre. Tous sont un peu à l'image des indiens d'Amérique, leur fraternité dépend beaucoup de leur aptitude à combattre ensemble. Pourtant, Kamel,

Francisco, Brickou, Guy et les autres, ceux qui ne sont pas là ce soir, ne forment pas vraiment ce qu'on peut appeler une bande. C'est plutôt *un libre-service communautaire* où les jeunes font leurs courses. Ils s'y ravitaillent en sentiments, en dialogues, en défis. Ils s'y approvisionnent culturellement ; il y a toujours du *rap* et des *tags* en rayon. Ils fuient en fait ce qu'on trouve en général dans une bande : les coutumes, les règles implicites, les panoplies et le même galon rouge collé sur la peinture noire du scooter. Kamel, Francisco, Brickou, Guy et les autres ne font toujours que passer, mais certains d'entre eux pissent quand même sur les murs des entrées pour marquer leur territoire.

L'énergie qu'ils dépensent dans leurs perpétuelles querelles se perd et ne sert ni les gens ni les causes.

Guy pense une nouvelle fois aux inondations, à la force de l'eau et aux soixante-dix mille beurs qui l'ont devancé sur les routes de France.

Il se redresse brusquement et hurle :

- Vos gueules ! Moi, j'y vais à la mer !
- À pied ?
- On va piquer une bagnole !

Tous les jeunes assis sur le mur restent interdits. L'image de leur copain, enfin celle qu'ils lui ont collée dans leur *petite tête* en prend un sacré coup. C'est du moins ce que présume Guy lorsqu'il les voit tous, cois et muets.

- Alors Kamel, tu nous montres tes talents ?
- Talents de quoi ? riposte l'intéressé qui comprend fort bien ce qui vient d'être évoqué.
- Je veux une voiture, mais pas une de la cité ! Elles sont moches comme ceux qui les conduisent !
- Eh ! Le garage n'est pas ouvert là ! objecte Kamel.
- Allez, on va en ville !
- Putain ! ça sent l'embrouille votre truc... lâche Brickou qui était prêt à suivre le groupe, pour peu que le groupe avance.

Guy franchit déjà les portes de la cité quand les trois autres se décident à le rejoindre. Arrivé à sa hauteur, Francisco lui demande :

- Et c'est où la mer ?

L'idée a pris corps si vite dans la tête de Guy qu'il n'a pas d'itinéraire pour sa fugue. Il sait seulement qu'il veut voir la mer, l'immensité d'eau et juger par lui-même de la hauteur des vagues.

L'ÉCOLE DES PARENTS

Zep ouvre l'armoire à glace de sa chambre et dévisage l'homme qui lui fait face. Sa quarantaine a quelque chose d'impudique ; elle s'affiche sans vergogne. Elle découvre un peu son crâne sur le dessus, ajoute des bourrelets sur ses hanches, et surtout, creuse de profonds sillons sur son front et sous ses yeux clairs. Les amis qui lui restent disent toujours que le bleu de ses yeux trahit une sorte de détresse et pas mal d'assurance.

De ce regard paradoxal qu'il pose sur le monde est né un *cahier-journal* où il grave ses certitudes et ses doutes. Il a pris le parti de ne rien noter d'intime. Il met simplement, noir sur blanc, sa vision d'une société qui à défaut d'être idéale serait un peu plus *conviviale*.

Zep nourrit pas mal de craintes à propos des *grandes idées* en général.

Il dit qu'une chose n'est grande que lorsqu'elle a vécu, et certainement pas dans son état embryonnaire, comme veulent bien le laisser croire les hommes politiques. Pourtant, Zep travaille sur un concept qui n'a rien de modeste, mais ressemble plutôt à du gros oeuvre : « L'ÉCOLE DES PARENTS » !

Il quitte son double imparfait et glisse dans sa chambre. Au-dessus du lit-autrefois conjugal-, une grande photo les représente lui et sa femme tendrement enlacés sur des quais de Seine. Elle lui rappelle-mais aurait-il pu l'oublier ?- que la seule chose au monde qu'il a bâtie s'est effondrée comme un château de cartes ! Aussi, bien plus facilement qu'il n'a édifié son couple, il s'efforce maintenant d'échafauder les éléments d'une philosophie de l'éducation. Il jette un œil sur la photo, histoire d'avouer à sa compagne cette petite faiblesse naissante pour la policière en minijupe. Ils ont toujours *fait* ainsi de son vivant à elle, repoussant ce sentiment qu'ils abhorraient tous les deux : la *jalousie*.

Il s'assoit derrière son petit bureau encombré d'un bric-à-brac sympathique qui sent si bon la rentrée des classes et les tours de piste du cirque de l'enfance.

À côté du *cahier-journal* classique, celui sur lequel il note jour après jour les épîtres de sa bible éducative, cohabite l'autre *cahier-journal*.

Pour Zep, l'écriture, c'est comme une échappatoire à la solitude. Non qu'il n'affectionne celle-ci, mais conscient qu'elle transforme petit à petit les hommes et les choses jusqu'à les rendre inutiles, jusqu'à le pousser à couper une bonne ou une mauvaise fois pour toutes l'émission de l'âme.

Comme pour chacun de ses écrits, « L'ÉCOLE DES PARENTS » bénéficie du plus grand soin et de la meilleure application. Les textes, habillés de sa belle écriture ronde, étendue, conjuguent les couleurs.

Noire pour l'ordinaire, verte pour les citations, bleue pour ses réflexions et rouge, seulement pour souligner, jamais pour censurer !

Zep est peut-être un des seuls instituteurs à ne pas utiliser le rouge pour corriger les devoirs de ses élèves. Il lui préfère le vert pour leur signaler les fautes ; le vert, symbole d'immaturité, le vert, comme pour un fruit qui n'aurait eu son comptant de soleil. Par contre, il souligne en rouge ce qui lui paraît important dans les textes, une

manière de complimenter l'auteur d'une jolie phrase ou d'un bon commentaire. Tous ses cahiers sont ainsi, propres, clairs, la forme servant au mieux les idées.

La sienne a germé voici bien une vingtaine d'années, quand les gouvernements successifs concourraient à mettre en place le plus grand nombre de réformes en matière d'éducation. Aujourd'hui encore, chacun y va de la sienne, comme on pousse la chansonnette dans un repas de noces. Non pour célébrer quelque union comme il se doit, mais pour attirer l'attention sur soi et poser ainsi son empreinte grasseuse sur de futurs souvenirs. Il lui semble que les ministres de l'Education Nationale n'ont qu'un seul objectif : laisser leur nom pour qu'on en baptise plus tard le plus grand nombre d'écoles.

- N'est pas Ferry qui veut !

Bien que le temps apporte souvent des contradictions inattendues. Jules Ferry n'était-il pas l'ardent défenseur de l'expansion coloniale en Tunisie ?

- Et alors ? questionnaient ses collègues.

- Alors, rétorquait-il avec malice, le pauvre Jules était loin d'imaginer qu'un jour, des petits tunisiens iraient à l'école Jules Ferry, ici à Orléans !

Zep se demande pourquoi, en ce bas monde, les êtres doivent laisser leur marque sur chaque chose, comme si tous les *mémoriaux* honoraient seulement la pensée honnête des gens et gommaient leurs noirs desseins. Il n'y aura jamais de « *loi-Zep* » ou de « *loi-André BAUR* » puisque c'est son vrai nom, et si « L'ÉCOLE DES PARENTS » quitte un jour son île d'Utopie, ça sera certainement à bord d'un voilier anonyme.

Zep relit souvent son travail mais n'y apporte presque jamais de modifications. Il se contente d'ajouter parfois des *renvois* à de nouveaux développements qu'il aborde dans un autre cahier.

Il tourne les premières pages et s'arrête sur le titre d'un chapitre :

« *Le C. A. P.* ».

Il a sous-titré entre parenthèses :

« *Le Certificat d'Aptitude Parentale* ».

Zep traduit ensuite l'idée qu'il sait la plus difficile à défendre.

« Pour conduire un véhicule, note-t-il, rester maître de celui-ci et respecter ceux que l'on croise sur la route, notre bonne société a mis au point un permis. Dans un premier temps, il suffit à inculquer les règles de la conduite et à s'assurer de leur respect. Dans un deuxième temps, il permet de juger si le candidat est apte ou non à conduire son véhicule sans mettre en danger sa propre vie, ni surtout celles de ses congénères. Cela ne va pas sans apprentissage mais ne demande pas un quotient intellectuel particulier. Pourquoi n'en irait-il pas de même pour la « procréation » ? Non que je veuille comparer un enfant avec une voiture, ni que le moteur de l'une soit l'âme de l'autre, mais la société est aujourd'hui un circuit de vitesse, un parcours de rallye et les parents de piètres conducteurs !

J'entends déjà les cris d'horreur et mes propos conspués, abominés par la bonne gent morale et moraliste. Aussi, je n'en ferais qu'un préalable facile à détourner, tout en précisant que les adversaires du « préservatif », tout comme ceux de la « pilule », s'ils bénéficient de la grâce « divine » n'en sont pas moins coupables envers la société ; eux qui nous donnent des enfants qui échappent (et n'ont pas fini d'échapper) à leur contrôle.

Alors pourquoi ne pas instaurer un « C. A. P. » ouvert à tous les candidats géniteurs, aux futurs parents des futurs enfants de nos futures écoles ? Mais qui dit Certificat d'Aptitude dit formation. La mienne (enfin celle que j'imagine) est gratuite (ou plutôt rémunérée), multiraciale, multiculturelle ; elle est dispensée par d'autres parents qui ont eu le temps et la « raison » d'être parents. Nul besoin de savoir lire, écrire ou même compter ; la seule condition d'admission serait de savoir pourquoi l'on veut donner la vie !

Plus techniquement, l'école serait ouverte aux parents une journée par semaine et ainsi, les employeurs seraient

dans l'obligation de libérer tous les hommes et toutes les femmes d'âge adulte. L'état apporterait le complément salarial, quitte à amputer d'autant le budget militaire ou taxer les revenus de la spéculation. Cette mesure porte en elle l'idée de la réduction du temps de travail, et donc l'idée du « partage ». Les enseignants de l'école des parents, quant à eux, dépendraient d'un grand ministère de la FAMILLE... »

Des éclats de voix interrompent la relecture de Zep.

Un couple se dispute et leurs insultes ricochent dans le silence lourd de cette nuit d'octobre.

Les mots lui parviennent clairs et aiguisés comme des lames ; ils se plantent dans la peau du couple rouvrant des cicatrices.

Zep referme son cahier-journal, poussant ainsi, comme chaque jour, les portes vitrées de son école de parents, désespérément buissonnière.

L'ESCAPADE

Brickou est posté tout au bout de la rue des Carmes, les doigts dans la bouche, prêt à émettre, le cas échéant, un sifflet d'alerte. Francisco et Guy discutent un peu plus loin. La nuit dissimule la silhouette fine de Kamel qui passe de voiture en voiture à la recherche d'un modèle convenant parfaitement à leur villégiature improvisée. Il semble fixer son choix sur un break bleu marine. Il entreprend la serrure et grimpe en un clin d'oeil dans le véhicule. Il ne lui faut que quelques secondes pour démarrer la Ford, déboîter et récupérer ses trois copains.

- Cool la *Mondéo*, non ?

- Ça fait famille nombreuse !

- Alors, où c'est qu'il veut qu'on aille, l'autre ?

- À l'ouest !

- L'ouest, ça baigne ! Mais c'est où l'ouest ?

- L'ouest, c'est pas compliqué, explique Brickou à Kamel sur un ton professoral tandis qu'il fouine déjà dans la boîte à gants de la voiture ; quand tu pousses au sud, y suffit de prendre à droite, et si tu montes au nord, tu tournes à gauche, fastoche, non ?

- Et là, je vais où ?

- On va aller vers Blois, après je te montrerai...

- Putain, rugit Brickou, regardez ça !

Il agite une boîte bleue.

- Et alors ! C'est des *K-Way*. ! conclue Francisco après avoir allumé le plafonnier.

- Putain le mec ! ajoute Kamel, il doit *en charpenter de la meuf* pour en mettre jusque dans la voiture !

- Qui te dit que c'est un mec ?

- Parce que tu connais des *meufs* qui se trimballent avec ces machins là, toi ?

- Il y en a !

Kamel prend un virage un peu trop sec, projetant Guy sur Francisco.

- Touches-moi les couilles, je te dirai rien !

- Ralentis, merde !

Kamel prend un malin plaisir à faire le contraire de ce qu'on attend de lui.

La voiture s'engage fièrement sur une petite route de campagne à la sortie d'un village. Ses phares blancs balayent les champs déserts qui bordent l'étroit ruban d'asphalte dessiné par un compas sauvage. Guy découvre que l'herbe regorge d'eau, comme si la terre vomissait son sang. Les traces lumineuses des phares s'y reflètent comme dans des miroirs, esquissant un nouveau tracé de route, plus droite que la vraie.

3

LES CONSCIENCES ÉBRANLÉES

SOUVENIRS D'ENFANCE

Sophie spéculé.

Comment devient-on amoureuse ? Du moins, comment s'en aperçoit-on ?

Il lui arrive souvent de se poser monceaux de questions auxquelles elle s'abstient pourtant d'apporter des réponses. Elle pourrait remplir des centaines d'interrogatoires ne concernant qu'elle !

Par exemple, elle a pas mal de demandes liées à son physique :

- Est-ce que je suis jolie ?
- Est-ce qu'on peut me trouver belle ?
- Est-ce que je peux séduire avec mon corps ? Avec mes seins ? Avec mes cuisses ? Avec mon ventre ?
- Est-ce que je n'ai pas le regard creux ? Un peu comme ces loubards que je ramasse dans la rue, de l'herbe plein la tête, du vide plein les yeux...
- Est-ce que ma bouche donne envie d'embrasser ? D'y enfourner une langue ou un sexe ?

Elle égrène souvent ainsi ses interrogations.

Parfois, elle soupçonne son mode de pensée :

- Est-ce que je suis raciste ? Un peu facho, comme disent les S. D. F. à qui elle offre pourtant un toit pour la nuit.

- Est-ce que je suis adulte, adolescente ou encore une enfant ?

- Est-ce que mon passé m'a définitivement fermé ses portes ?

- Est-ce que je suis capable d'aimer ? Enfin, d'aimer autre chose que mon café au lait du matin, que l'instant où je rentre au bureau et que le planton me lance respectueux : « *Bonjour inspecteur, ça va aujourd'hui ?* », d'aimer autre chose que ces séries américaines où je me fabrique des rôles sur mesure ?

Ou alors, Est-ce que je suis capable de n'aimer que mes souvenirs et rien de plus ?

- Est-ce que je suis disponible pour aimer quelqu'un d'autre que ce père que j'ai détesté de son vivant ?

Sophie est affalée sur son lit, pièce rajoutée parmi les indices du cambriolage. Elle est nue sous un tee-shirt blanc trop grand pour elle. Sa poitrine modeste mais tendue déforme le dessin imprimé représentant le loup de *Tex Avery* avec son fameux regard lubrique décollant de ses orbites. La moue qu'elle arbore en remuant le panier de questions dans sa tête met en valeur ses lèvres épaisses, d'un joli rouge framboise. Ses mèches blondes, courtes, à peine bouclées, cachent à demi sa longue nuque musclée.

- Est-ce que je suis jolie ? ressasse-t-elle, comme on le fait avec des prières en chapelet.

Elle bascule sur le dos et tend ses jambes vers le plafond, de façon à pouvoir les parcourir de son regard foncé. Du haut vers le bas. Du bas vers le haut.

- Je triche ! c'est sûr que les cuisses sont bien mais, on ne tombe pas amoureux d'une fille en regardant ses jambes, les jambes, c'est juste quand on a envie de la baiser !

Elle aurait pu continuer ainsi le fil de ses pensées :

- Et moi, je ne veux pas qu'on me baise, je veux simplement qu'on m'aime !

Presque trente ans et encore vierge.

Enfin, vierge d'un sexe en elle.

Ses seules aventures amoureuses n'avaient pas dépassé le cap d'une main de mec entre ses cuisses. D'une main de flic !

Souvenirs, toujours.

Cet épisode de sa vie remonte neuf ans plus tôt, alors qu'elle s'approchait précautionneusement de la vingtaine. Ses relations antérieures n'étaient jamais allées au-delà du baiser, de ce mélange de bouches qui laisse parfois un filet de salive entre des lèvres étrangères avides de découvertes. Trait d'union aux prémisses de l'amour !

Mais cette fois-là, c'était beaucoup plus sérieux. L'homme était un policier qui flirtait avec la trentaine. Il l'avait entraînée dans une aventure sentimentale un peu comme on pousse le suspect dans ses derniers retranchements. Et ce n'était pas pour déplaire à Sophie, jeune stagiaire destinée à une carrière dans la criminologie. Le flic avait fière allure avec sa fine moustache qui dégageait une lèvre supérieure rouge et charnue. D'ailleurs, à chaque baiser, elle aimait s'attarder sur cet espace de chair tendre qu'elle mourrait d'envie de croquer, un peu comme pour la première fraise d'un printemps fécond. Il lui fit une cour effrénée et lui avoua sa flamme ou plutôt son étincelle. Il l'avait fait non sans humour, lui précisant qu'elle était *son baril de poudre et que la mèche se consumait déjà*. Il avait ajouté que ça serait bien bête de l'éteindre sans avoir savouré le feu d'artifice qui jaillirait dans le commissariat.

Ou chez lui, si elle préférait.

Ça l'avait fait sourire et lui avait provoqué une excitation qu'elle avait eue bien du mal à maîtriser.

Elle aime tellement le bruit des armes à feu, que si on lui demande ce qu'elle préfère dans le métier qu'elle exerce, elle répond sans hésiter « les séances de tir ».

Non que de s'acharner sur une cible soi une fin en soi, mais que cela lui confère un pouvoir de feu qui l'éperonne et lui procure des sensations extrêmes, presque sexuelles.

Aussi, quand l'inspecteur Dop, c'était son vrai nom, lui avait proposé une relation explosive, elle s'apprêtait à faillir à son serment de ne baiser que par amour. Elle consentait donc à suivre son devancier de service jusqu'à son repère, niché au septième étage d'un immeuble parisien.

Sans ascenseur.

Lorsqu'elle pénétrait dans l'ancre de son chevalier servant, alors que l'un et l'autre riaient de concert en comparant le septième étage et le septième ciel, elle éprouvait une étrange sensation. Comme si son corps s'ouvrait subitement en deux, et que tripes et boyaux se répandaient sur le sol carrelé.

Elle faillit s'excuser pour l'odeur et le dérangement, remettre ses entrailles en elle, recoudre machinalement son ventre, et partir comme elle était venue.

Sans ascenseur.

Mais il était trop tard, la main ferme de Dop lui broyait déjà les reins, et sa langue fouinait impudique dans sa bouche.

Elle sentit soudain l'odeur forte et âcre de la transpiration du mâle.

La sueur humectait leur visage.

L'image qui lui vint alors à l'esprit, qui s'imprima sur l'écran de ses chimères, fut celle de son père, nu, les pieds dans une cuvette savonneuse, surpris par sa fille dans l'accomplissement du geste simple d'une toilette quotidienne.

Sophie avait vécu toute son enfance à Aix-en-Provence, dans un petit appartement sans douche, sans eau chaude, avec des W. C. communs à l'ensemble des locataires.

Cette promiscuité s'avérait difficile à gérer pour sa mère, femme pudique, voire puritaine, qui s'efforçait de préserver l'intimité de tous. Ce jour-là, Sophie s'était retrouvée où il ne fallait pas, quand il ne fallait pas. C'était

la première et la dernière fois qu'elle avait vu son père nu. Pourtant, elle pouvait encore le décrire par cœur, avec son gros ventre retombant sur son sexe, petit, brun, et ratatiné comme un animal craintif. Mais ce qui l'avait le plus marquée dans ce face-à-face impromptu, c'était le regard qu'il lui avait adressé. Un regard dénué de tout sentiment de gêne, avec un sourire naturel, limpide, clair. Ce regard avait cloué sur place la petite fille de sept ans. Ce fut seulement la voix de sa mère qui avait cassé leur pose et fait naître l'embarras dans les yeux de son père.

Dop glissa alors une main sous le chandail, pressé d'encercler, méthode de flic, les seins soigneusement protégés par un épais soutien-gorge qui lui faisait un peu honte.

Sophie ne pouvait plus bouger ; ni donner, ni recevoir. Elle attendait sans trop savoir ce qu'elle attendait. Dop n'avait cure de son immobilisme. Il avait *déceinturé* le *jean*, baissé sa fermeture éclair et fait glisser le pantalon jusqu'aux genoux. Il passa ensuite une main empressée sur les fesses froides de Sophie qui demeurait immobile, avec, accrochée dans sa tête, l'image de ce père dans sa bassine. Et des détails sans importance qui affluaient : la tache de rouille sur le fer du récipient, le savon posé à même le carreau rouge, le slip chiffonné et un peu sale au bas de la cuvette.

Et puis, il y eut ce geste lourd de conséquences. Dop s'était écarté un peu, de manière à pouvoir faufiler sa main devant, sous la culotte. Il l'avait fait brutalement, avec un doigt tendu vers l'intimité de sa conquête.

La bassine rouillée bascula dans sa tête.

Sophie se dégagea de manière à éviter l'eau savonneuse qui ne manquerait pas de l'éclabousser.

D'un geste désordonné, elle avait remonté l'entrave du *jean*, pris un peu de recul, et décoché à son soupirant un coup de pied d'une brutalité insoupçonnée. Il avait atteint le sexe excité de l'homme, certainement dressé sous l'étoffe de toile. Sophie n'oubliera jamais le cri de souffrance de

Dop, qui, plié en deux comme un vulgaire bout de bois brisé, était tombé à genoux sur le carrelage. Son corps s'était mis à écoper une série de spasmes réguliers et ses yeux étonnamment vidés de leur regard ressemblaient alors à un aquarium sans eau.

Sophie se sentit trempée.

Etait-ce de la transpiration ou bien l'eau de la cuvette ?

Elle ne savait plus discerner le fantasma de la réalité.

Il lui avait fallu dix bonnes secondes pour porter secours à Dop. Le mâle blessé commençait à s'étouffer, cherchant plus d'air que la pièce semblait pouvoir lui en donner. Elle avait alors ouvert la fenêtre et, son *jean* retombé tout seul sur les genoux, transporté Dop sur le canapé.

Non sans mal.

La scène lui semblait tirée d'une comédie américaine, comme celles qu'elle entrevoyait parfois de la cabine de son père, où le cocasse de la situation n'était que le fruit de l'imagination fertile d'une cohorte de scénaristes. Pourtant la souffrance de Dop n'avait rien de cinématographique, elle était réelle et effrayante.

- Et si la même situation se représentait aujourd'hui ?

Sophie remonte un peu plus le tee-shirt sur son ventre, continuant ainsi son inspection physique.

Et si le garçon aux lunettes lui mettait, lui aussi, la main là ?

Elle pose la paume de la sienne sur sa toison blonde et bouclée.

Pourrait-elle, aujourd'hui encore, engendrer une telle violence ?

Elle balaie très vite l'idée qu'un arabe pose sa main sur son sexe, même si l'intention est amoureuse. Mais, elle a beau passer et repasser l'éponge sur le tableau, la trace de la craie s'obstine à lui dessiner la silhouette du jeune garçon de l'Argonne.

D'un coup de rein décidé, elle s'assoit sur le bord de son lit.

- Tu vois papa, je suis conne ! lance-t-elle en direction de l'affiche, si t'étais pas mort si tôt, peut-être que je serais moins nulle ! Je me souviens même plus si tu les aimais toi, les arabes. Faut dire qu'il n'y en avait pas des masses, surtout chez nous !

Elle marque un temps d'arrêt dans son monologue familial, fixant un peu plus le dessin de son père sur l'affiche. Comme elle l'aurait sûrement fixé s'il avait été là, aujourd'hui, face à elle. Elle ne peut alors refouler un souvenir pénible qui revient souvent, un extrait noir et blanc du film de son enfance, un de ceux qui la trouble profondément et dont elle porte la peine en héritage.

Souvenirs, douleurs

C'était une soirée comme les autres.

Sa mère travaillait dans son usine et ne rentrerait qu'aux alentours de minuit. Quand Sophie et son père dormaient ! Ce soir-là, elle aurait voulu qu'il ne fût pas cet éternel malade truqueur, toujours assis au même endroit. Ils s'étaient violemment querellés, elle avait oublié pourquoi. Exaspérée, elle avait lancé son pied en direction de la jambe de son père et l'avait blessé au tibia. Puis, elle était partie comme une folle, le menaçant clairement d'une fugue. Arrivée dans le couloir, elle s'était enfermée dans le placard à outils, là où son père cachait toujours une revue avec des filles nues. Elle était tombée dessus un jour par hasard et s'était inquiété des touffes de poils qu'on avait collées aux pauvres filles, à l'endroit de l'entre cuisse. Elle n'avait pas osé en parler à sa mère et redoutait même qu'elle aussi ne découvrit le magazine coupable. Elle resta dans sa cachette plusieurs heures tandis que son père la cherchait dans toute la ville. Elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer aujourd'hui le petit homme avec sa jambe qui lui faisait atrocement mal. Avec cette fièvre sur lui comme un fardeau qu'il était obligé de porter seul cette fois-ci. Elle se souvenait qu'il était rentré en larmes, le souffle cassé comme une porcelaine qui même recollée porte encore les traces de son bris. Elle se rappelait être sortie du placard et l'avoir observé en silence sans qu'il ne

la vît. Il s'était affalé sur sa maudite chaise, avait plongé sa tête dans le puits de ses bras. Elle avait alors reniflé, histoire de la faire sortir du trou, consciente malgré ses dix ans d'avoir brisé son père.

Elle éclate en sanglots devant l'affiche en se souvenant du geste simple que ce père compliqué avait eu alors, cette putain de soirée de merde.

Il s'était brusquement redressé et elle avait remarqué ses yeux rouges, boursouflés, sa jambe enflée. Il avait ouvert les bras en lui soufflant tout bas, avec une tendresse immense :

- Ma chérie !

Comme si tout ce petit être ridicule, planté dans un short remonté trop haut sur son gros ventre, venait de réinventer l'amour. Sa mère n'avait jamais rien su de cette soirée. Il avait très certainement trouvé une bonne excuse pour expliquer sa blessure.

- C'est notre secret, avait-il d'ailleurs confié à sa fille en la serrant dans ses bras.

En ce temps là, elle détestait qu'il la serre contre lui. Aussi, s'était-elle rapidement défaite de l'étreinte qui lui manquait tellement aujourd'hui.

La gorge démontée par ses sanglots, elle s'avance maintenant tout près de l'affiche.

- Pardon ! murmure-t-elle une première fois, pardon ! reprend-elle encore et cent fois, comme une vague qui s'échoue toujours sur le même rocher, comme le battant d'une fenêtre qui suit l'orgasme du vent, comme le cœur, tant qu'il n'a cessé de battre.

PARTIE DE CAMPAGNE

La première chose que saisit le jeune Guy est le chant d'un coq. Puis, tout doucement, il commence à ressentir l'humidité glaciale qui l'enveloppe. Avec beaucoup de mal, il ouvre d'abord un œil, puis avec un effort de plus, le deuxième. Ses copains dorment paisiblement, bien qu'inconfortablement installés. Brickou, par exemple, est plié en deux comme une brioche fendue, son pied droit servant d'oreiller à Kamel. Guy trouve ce dernier curieusement grimé. Son ami de Thlémen ressemble à un apache endormi sur le sentier de la guerre. Ce n'est qu'en voyant Francisco que l'accident lui revient en mémoire.

Kamel avait oublié un virage et la roue avant de la Ford était venue se planter dans un étroit caniveau. Sous l'effet de la vitesse, le véhicule s'était soudain donné des airs de toupie. Il s'était mis à virevolter dans les airs et à culbuter, dans un sens comme dans l'autre, les épais sillons du champ délavé. À chaque roulade improvisée, un nouveau bruit, une nouvelle sensation ! La Ford avait bien fait une dizaine de tonneaux avant de retomber une dernière fois dans un fracas de tôle et de verre brisé. Un long silence avait suivi cet arrêt brutal, comme si chacun des occupants n'avait osé demander aux autres :

- Et vous, ça va ? Moi j'ai rien !

Guy éprouve bien comme des picotements qui agacent ses bras et ses jambes, comme une douleur qui rôde derrière sa nuque, mais il se sent bizarrement en sécurité dans l'habitable défoncé de la *Mondéo*. Il n'ose ouvrir les yeux, préférant guetter dans le silence la première voix qui va le briser. Celle de Kamel, de Francisco ou de Brickou, tous certainement sains et saufs.

Mais les premiers bruits sont ceux de la poignée qu'on martyrise, comme si on voulait forcer une porte fermée à clé.

- *Nadin maldik, hattaiy* ! elle est coincée !

La voix de Brickou l'aide à ouvrir les yeux.

- Ça va toi ? murmure-t-il au garçon qui s'acharne sur la portière.

- Faut plutôt demander ça aux autres ! T'as vu les gueules ?

Alors Guy se retourne vers Francisco qui lui décoche un drôle de sourire crispé. En fait, il n'y a que les yeux pour sourire et peut-être un peu la bouche quant même. Tout le reste du corps reste parfaitement immobile.

- T'as mal, vieux ?

En guise de réponse, il n'a qu'une vague approbation grâce aux paupières de Francisco. Guy se penche alors vers Kamel qui saigne abondamment du nez et de la tête. Il n'arrête pas de s'essuyer le front avec ses mains dégoulinantes comme pour éponger de la sueur.

- T'as mal où ?

- Partout, partout ! on dirait que j'ai croisé une manif à Le Pen.

- T'es con ! souffle Brickou délaissant sa portière, visiblement rassuré que son copain soit en mesure de plaisanter.

- Ça pisse le sang, mais c'est pas grave ! La tête, ça saigne toujours beaucoup... ce que j'espère, c'est que les saloperies que j'ai là-dedans foutent le camp !

- Attends que je regarde, propose Guy avant d'examiner le crâne crépu de Kamel. Il en retire un morceau de verre en forme de fusée, bien planté dans le cuir chevelu. Il tend au blessé l'objet, long d'une dizaine de centimètres.

- *Tin l'hallu !* j'avais tout ça dans la chetron ?

- Presque ! plaisante Guy avant d'éponger le crâne de son ami avec un rouleau de papier hygiénique déniché dans la voiture.

Kamel dérobe sa tête.

- Tu devrais pas faire ça, Hacenne !

- Et pourquoi ?

- Je suis peut-être séropositif et t'es en train de te contaminer avec tout ce putain de sang !

- Ouais, ouais, acquiesce Brickou, surtout qu'il a tiré Louisa et que Louisa, elle est bien *zéropositive* ! Elle me l'a dit !

Guy et Kamel ne peuvent s'empêcher de rire et Guy rassure Brickou.

- T'as rien capté, mec ! en fait, elle est du groupe zéro, zéro plus, positif quoi ! Mais pas séropositive !

- J'ai mal... souffle Francisco.

- Attends, on va essayer de sortir de ce tas de ferraille !

Et les trois garçons valides tentent de s'extraire de la Ford. Mais leurs essais répétés échouent les uns après les autres. L'imbrication des tôles a scientifiquement composé une prison solide et sans échappatoire. Ils doivent se résoudre à attendre patiemment l'arrivée des secours. Ils s'organisent pour laisser le maximum de place à Francisco qui se plaint de plus en plus de son dos.

- Je pense à un truc marrant, dit Kamel, on va très certainement avoir droit à la totale, les *keufs*, les pompiers, peut-être la presse !

- Et alors ?

- Alors, y'a un bug ! j'ai oublié les papiers de la voiture à la maison !

La boutade réussit à faire marrer les quatre garçons, même Francisco qui se tord de douleur à chaque spasme provoqué par le rire.

- Et si on dormait un peu ?

- Bonne idée !

Chacun s'est alors creusé une petite place le moins inconfortable possible, a serré ses bras au tour de sa poitrine pour empêcher l'humidité de pénétrer son corps. Une voiture balaye de ses phares l'intérieur de la Ford, leur donnant un premier espoir de sauvetage. Mais le bruit du moteur s'estompe vite et l'aspiration retombe comme un soufflé hors du four. Quelques longues minutes s'écoulent avant que Kamel questionne Guy.

- Dis Hacenne ? pourquoi tu voulais voir la mer ?

- Pour étudier le mouvement de l'eau...

- Non, sans déconner !

- Je déconne pas Kamel, je crois que la solution de nos problèmes se trouve dans le mouvement des eaux !

- Tin ! Grave le *rebeu* !

- Non ! Vous avez bien vu les inondations dernièrement ? À Vaison-la-Romaine, par exemple... Vous n'avez pas remarqué la force des eaux ? Tous ces ponts de pierre ou de béton qui partaient en couilles rien que sous la pression de l'eau...

- Et alors, tu veux inonder l'Argonne ? O.K., mais faudrait qu'on soit pas mal pour pisser du balcon !

- Sois pas plus con que tu l'es, Kamel ! tu as très bien capté ce que je voulais dire...

- Et pour moi qui suis vraiment *con*, ajoute Brickou, tu veux pas un peu expliquer ?

- Eh bien, j'ai pensé, qu'avec les autres cités, les autres banlieues, on pourrait monter un mouvement...

- Un parti ?

Ce qui permet à Brickou de se lancer dans un délire dont il avait le secret.

- Ouais, ouais, un parti ! Le parti *Terminator III* ! Comme ça on pourrait défoncer le cul de Jean-Marie à coup de canette de bière ou alors couper la bitte à Balladur !

- Arrêtez de délirer, merde ! Mon idée, c'est qu'on s'attaque d'abord à ceux qui ont le fric, qui représentent le fric... Et on signerait nos actions avec des projets de loi, pas des revendications merdiques, des trucs qui tiendraient la route, qui seraient économiquement crédibles !

- Pour que *Quaspa*⁵ te pique et te renvoie dans ton pays ! Tu sais ce qu'ils font là-bas aux rebeus qui ont la tronche d'intello ? Ils vont te raser gratis, Hacenne !

- L'idée, c'est pas qu'on soit quatre ou cinq, mais plusieurs milliers, Kamel ! Comme en quatre-vingt-trois, soixante-dix mille beurs qui montent sur Paris !

- Et les autres ? Comment tu vas les décider les autres ! Tu vas téléphoner à Pradel qui va faire un spécial *perdu de vue* rien que pour ta gueule ? Merde ! Hacenne ! Tu vois pas qu'on arrive déjà pas à *golri* avec ceux de La Source⁶, et toi tu voudrais qu'on aille bavasser avec les *keums* de La Courneuve, des Minguettes ou de mes deux !

- Il suffirait d'un simple coordinateur !

⁵ Charles Pasqua, Ministre de l'Intérieur de l'époque.

⁶ Quartier d'Orléans, en banlieue.

- Toi ?
- Moi, non !
- Qui alors ?

Guy laisse s'installer le silence afin de mieux avancer l'idée qui vient à peine d'émerger dans sa tête. Puis, il annonce :

- Zep ! Zep, lui, il le ferait...

Plus personne ne pipe mot. Tous se sont plus ou moins endormis en mâchant peut-être les miettes de conscience que vient de leur saupoudrer Hacenne ou bien Guy. Enfin, l'autre !

A croire que le coq qui s'époumone non loin de là a été remonté à *donf* car il ne ménage pas sa peine.

« Si c'est ça la campagne, pense Guy, vaut mieux encore le vacarme de la cité ! Au moins chez nous, les gens se lèvent plus tard ! »

Au chant du coq vient s'ajouter le hoquet d'une sirène. Pas celle des flics, que Guy connaît par cœur, plutôt celle des pompiers, des ambulances ou du SAMU. La sirène se tait non loin de leur cage de tôles. Des portières claquent avant les éclats de voix.

- Voilà les bonnes sœurs, raille Kamel en bâillant.

Le visage d'un pompier vient s'encadrer dans un bout de pare-brise.

- Ça va là-dedans ?

- Pas fort, concède Guy, surtout pour lui, ajoute-t-il en désignant Francisco qui a les yeux mi-clos.

Une autre sirène, plus typée, plus racée, annonce l'arrivée probable des gendarmes ou de la police.

- V'là les embrouilles qui se pointent !

Un autre pompier rejoint le premier et tous les deux discutent sur la manière la plus adéquate de sortir les occupants de la voiture accidentée. Des gendarmes les retrouvent, et toute cette troupe matinale, dans ses beaux uniformes, entreprend de faire plusieurs fois le tour du véhicule. Guy entend clairement un gendarme évoquer le fait que la Ford soit peut-être volée, qu'ils vont vérifier. Ils disent aussi que c'est là un sacré choc, un bel accident, que

si l'on en juge les traces, la voiture roulait au moins à cent cinquante, à deux cents. Un képi apparaît enfin dans le hublot de fortune. Il dévisage les quatre garçons avant de leur demander leur état de santé. Il ne peut s'empêcher d'ajouter :

- Heu ! La voiture, elle est...

Brickou, dépité et agressif, lui lance alors :

- Volée ! Oui *m'sieur* le gendarme, on l'a piquée !

- O.K., je vois, conclut-il en disparaissant ou plutôt en laissant la lucarne à un autre pompier.

- Bon les jeunes, on va découper du côté conducteur ; si vous pouvez vous tasser de l'autre côté, ça serait bien !

Les garçons suivent la consigne en prenant soin de ne pas bousculer Francisco. La scie électrique entre brutalement en contact avec la tôle dégageant une gerbe d'étincelles qui parsèment ainsi le ciel matinal de nouvelles étoiles.

- S'ils savaient qu'ils sont en train de libérer de dangereux révolutionnaires ! hurle Kamel dans le vacarme de la scie.

- *Terminator III* ! crie Brickou à son tour.

Après plusieurs tentatives, toute la partie gauche de la Ford disparaît comme par enchantement, laissant place à un bien curieux tableau : deux pompiers accroupis près de la scie, deux autres emportant la sculpture de tôle vers leur camionnette-musée et enfin, les quatre gendarmes, armes pointées vers Guy et ses copains.

- Ne bougez pas ! vocifère celui qui devait être le chef des gendarmes, vous allez sortir un par un, bien sagement, les mains sur la tête... et pas de blagues, hein !

Guy sort le premier, le corps courbaturé. Kamel lui emboîte le pas avec son maquillage ridicule, et enfin Brickou qui précise à l'attention des gendarmes :

- L'autre, il peut pas !

Le chef acquiesce et, d'un signe de la tête, encourage l'un des pompiers à la scie à rejoindre Francisco pour s'inquiéter de son état de santé. Le jeune pompier s'avance jusqu'à la voiture sans que les gendarmes n'abaissent leurs armes. Il se penche sur Francisco et se retourne rapidement.

Il marque un temps d'arrêt, juste le temps pour Guy de savoir ce qu'il va dire, et crie aux flics :

- Mais merde ! rangez vos armes ! le gamin est mort !

La phrase du pompier vient d'accidenter Guy une deuxième fois et le choc lui semble plus brutal encore. Il convient alors que la conscience est toute pareille aux immeubles construits à la hâte avec des matériaux impropres.

Au moindre séisme, ça s'ébranle et ça s'écroule !

C'est comme s'il avait déjà le goût de la poussière des gravats au fond de la gorge.

Il sait que Francisco est parti trop tôt, sans avoir eu le temps de bâtir quelque chose, trop tôt pour inonder ce qui existait déjà, trop tôt et par sa faute.

LA CITE INONDABLE

4

QUI SONT LES DÉLINQUANTS ?

LA LANGUE DE BOIS

Le matin, au réveil, Zep a l'habitude de se brancher sur le monde, c'est à dire sur *France Inter*. Là, il peut écouter les mauvaises nouvelles en général ainsi que les papiers pompeux du chroniqueur *matitunal*⁷. Cette écoute lui permet de situer ses propres idées par rapport à celles des autres. Bien qu'il ait quelque tendresse pour l'équipe radiophonique en place, à l'exception du *crapaud* chargé des affaires judiciaires et religieuses, il peste souvent face à la complaisance des journalistes.

Lui, par exemple, s'il était à la place du détenteur de micro, il ne pêcherait point par omission devant la braderie d'automne des politiciens. Pour Zep, à la radio, à la télé, dans les journaux, on s'efforce à commenter les batailles politiques du présent en gommant systématiquement les méandres passés de tous les combattants.

Comme si la démocratie était le lavabo des idées !

Comme si des années de pouvoir ou une décennie d'opposition suffisait à blanchir les légumes de la politique pour la grande *potée électorale* !

⁷ Philippe Meyer

Ce matin là, un journaliste porte-serviettes de la future campagne présidentielle tente de passer à la moulinette un revenant droitier qui devise sur la nécessité de *l'alternance* et propose aux français, qui sont par nature intelligents quand ils épousent la bonne cause, la meilleure façon de décrotter l'Élysée de sa momie présidentielle. Le politicien en verve disserte ensuite sur l'évidente incohérence de l'actuelle cohabitation, ce qui laissa Zep de marbre, tant il souhaite entendre autre chose que ce bruit écœurant de cuillère d'argent dans le potage tiède.

« À trop parler combat, pense-t-il, arrive un moment où l'on ne voit plus les adversaires ! »

Si combat il doit y avoir, c'est contre le chômage, l'exclusion, la drogue, et surtout contre la connerie ! Mais lorsqu'il s'agit de tirer à vue sur la connerie, tous les politiciens se font porter pâles.

L'instituteur de l'Argonne reprend souvent à son compte les propos littéraires de John Irving, à savoir que *les gens intelligents constituent la minorité la plus infime, qu'il leur faut supporter la médiocrité bêlante et l'idiotie flagrante de tout ce qui est populaire*⁸.

Zep en est convaincu, le ping-pong électoral se contente de parties simples.

Sans rire.

Sans bouger.

L'interviewé poursuit goguenard sa diatribe en assenant aux gens intelligents *qu'on ne tire pas sur une ambulance, encore moins sur un corbillard*, et que c'est la gauche qu'on portait en terre, cette gauche coupable de tous nos maux !

« N'est pas de gauche qui veut ! ricane Zep en plongeant une tartine beurrée dans son café. »

Lui comme bien d'autres ne sait plus où se situe la gauche dans son pays. Dix ans de règne *mittérrandien* ont eu raison des rêves de quatre-vingt-un. La gauche s'est réduite comme peau de chagrin et ses combattants ont déposé les armes aux pieds cirés du libéralisme sauvage.

⁸ John IRVING : Le rêve des autres.

Tout comme sa chère laïcité, souillée par trop de culs bénis en mal de croisades, défilant bannières au vent ! La séparation de l'église et de l'état n'est plus qu'un leurre. N'y a-t-il pas autant, sinon plus d'élèves du *public* que du *privé* inscrits au catéchisme et aux ritournelles de la vie religieuse que sont communions et autres réjouissances catholiques ?

Quand il se pose ce genre de questions, Zep s'imagine être un vieil anarchiste en retard sur le peloton. Pourtant il reste fidèle aux rendez-vous de l'information. Peut-être dans l'espoir d'entendre un jour l'élément de l'actualité qui peut bouleverser le cartel des habitudes. Comme, par exemple, la déclaration d'un haut dignitaire politique annonçant qu'il change de bord, livrant au passage à l'auditeur abasourdi la liste des méfaits et autres corruptions de quelques sommités partisans. Comme, pourquoi pas, le geste désespéré d'un condamné séropositif ouvrant le feu sur une tribune du Front National ou sur le pitre du Vatican sorti juste une minute (pour pisser) de sa *papamobile*.

Mais rien d'autre que cette information, froide et coupable, ce matin là sur *France Inter* :

« *Triste nuit à l'Argonne, cité orléanaise où un jeune beur a tout d'abord été retrouvé sans vie, hier soir, victime d'une overdose. Ce n'est qu'à l'aube que nous apprenions la mort d'un autre jeune garçon de la même cité, décédé dans un accident de la route à bord d'une voiture volée. Le jeune portugais a été découvert, en compagnie de trois de ses camarades légèrement blessés. Ils sont actuellement hospitalisés avant d'être entendus par les gendarmes. Ce triste fait divers nous ramène directement au problème qui pénalise nos cités et nos banlieues...* »

Puis le journaliste s'enquiert de l'avis autorisé de son invité *libéral* qui déplore les faits, s'empressant de désigner les coupables laxistes qui ont laissé s'envenimer les choses.

Le tout dans un *rot* politiquement correct !

Zep lui coupe net le sifflet, dressant déjà dans sa tête la liste des jeunes portugais de l'Argonne.

Quelle criminelle nuit d'octobre !

D'abord Omar, et maintenant ce garçon qui lui aussi, avait, sans doute, occupé une petite table dans la classe de Zep.

Combien de croix rouges devra-t-il mettre sur les photos scolaires qu'il garde jalousement dans un album jauni ? Combien, avant que lui-même ne soit rayé du cadre ?

Zep arrive dans la cour de l'école Jules Ferry un peu avant neuf heures. Comme d'habitude, tous les enfants jouent, rient, se battent, forment et déforment des petits groupes d'intérêt.

Très peu de parents daignent accompagner leur progéniture. Les grandes soeurs ou les grands frères s'en chargent. Zep avait constaté depuis longtemps que les seuls parents qui viennent jusqu'à la grille de l'école sont des parents français. Les mères seulement. Lorsqu'il voit un père, c'est souvent le signe annonciateur d'un problème. Il a encore en mémoire le drame de l'année passée ; quand Christiane, l'une de ses collègues, excédée par l'irrévérence d'une élève, lui administrait une bonne taloche. La pauvre institutrice n'avait pas eu longtemps à attendre les conséquences de son geste. L'après-midi même, le père de l'enfant giflé, un homme grand, mince et renfrogné, s'était pointé à l'école de sa fille (sûrement pour la première fois de sa vie), s'était fait désigner l'institutrice avant de pénétrer dans la cour et fondre sur l'enseignante. Il lui avait d'abord décoché un coup de poing dans la figure, puis un autre dans le ventre. Une fois Christiane écroulée, l'homme l'avait corrigée à grands coups de pieds avant d'être ceinturé par les autres instituteurs.

- Je vais t'ouvrir le ventre, salope ! répétait-t-il en lui assénant les coups.

Repoussé, l'homme braillait encore :

- On touche pas à ma gosse à moi ! Si tu la touches, tu me touches ! T'entends faignasse ! Salope ! Ordure !

Puis il expliqua aux autres instituteurs, la voix gorgée de violence, comme un abcès trop mûr que l'on a percé sans précaution :

- Qu'est-ce que ça peut lui foutre si Mélanie travaille mal ! C'est pas l'école qui lui donnera à bouffer, vous êtes tous des branleurs !

L'homme se débattait en vain afin de se libérer de l'emprise de ses adversaires. Son impuissance alimentait sa rancœur, il vomissait son désespoir et sa haine.

- C'est pas sur les bougnoules que vous frappez ! Hein salopards ? C'est sur les Français ! Les bougnoules, vous les soignez bien, va ! Nous, on est de la merde ? C'est ça ?

La police fit son entrée dans le théâtre scolaire où la représentation laissait les spectateurs interdits. Zep avait alors remarqué que les enfants, pourtant toujours avides de spectacles, ne bronchaient pas, ne commentaient pas la pièce, n'applaudissaient ni ne huaient les *acteurs-malgré-eux*. Seule Mélanie, la fille de l'agresseur, s'était discrètement approchée de Christiane qui gisait sur le béton du préau.

Zep apprit par la suite qu'elle avait laissé entendre à sa maîtresse que c'était seulement un avertissement, que la prochaine fois, c'était son frère qui viendrait et qu'il la violerait.

L'institutrice pleure toujours lorsqu'elle se rappelle ce cruel épisode de quatre-vingt-treize.

Suite à son agression, elle a remis en question son métier, sa capacité à donner un savoir piétiné. De surcroît, l'Inspection Académique, qui veille aux destinées du corps enseignant, a bien sûr regretté publiquement la violence du père de Mélanie, mais a également reconnu que le geste de l'institutrice ne pouvait en aucun cas être justifié, que la fatigue ou l'énervement ne l'excusait en rien.

En se remémorant cette déclaration, Zep en conclut que sa collègue devait faire partie de ces *mauvais instituteurs* catalogués ainsi par le ministre Bayrou, l'autre soir à la télé.

De toute cette sale histoire, Christiane garde précieusement un seul petit moment, un minuscule rayon de soleil dans la grisaille qui l'entoure, un petit bouquet de jonquilles que lui a offert une élève algérienne, une petite voix émue qui lui a chuchoté :

- C'est pour toi maîtresse, parce que moi, je sais que c'est pas juste !

Puis elle avait ajouté, sûre d'elle :

- Surtout que Mélanie, son père n'arrête pas de la battre ! Et plus fort que toi !

Si Christiane n'a pas quitté l'enseignement, chacun le doit à cet enfant, à son sourire léger comme une plume, à sa différence.

En pensant à son « ÉCOLE DES PARENTS », Zep notait que le père de Mélanie n'aurait jamais son C. A. P. !

Il s'approche donc du groupe d'instituteurs bavardant intensément sous le préau.

- T'es au courant, Zep ?

- Oui, ça dépend de quoi !

- Ben, pour Omar et pour Francisco !

- C'était donc Francisco ?

- Oui, c'est le gardien de la tour qui me l'a dit, il paraît que la police est chez les Da Silva. D'ailleurs, ses petits frères ne sont pas là ! Et pour Omar tu savais ?

- J'y étais ! enfin, j'étais là quand les flics sont arrivés !

- Ça ne peut plus durer comme ça !

- Et qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse, nous ?

- Elle a raison, renchérit Zep, il me semble qu'on doit faire un truc !

- Syndicalement ? demande l'instituteur délégué qui ouvre enfin la bouche.

Zep maudit le système syndical actuel, non qu'il soit opposé à la nécessité d'agir en mouvements, mais parce que le syndicat est devenu en vingt ans l'antichambre de toutes

les ambitions politiques, et depuis douze ans, le jardin des compromis socialistes.

- On n'a pas besoin du syndicat, reprend-il sèchement, c'est une affaire entre nos élèves et nous !

- T'as une idée, Zep ?

Il a bien une idée éclore dans sa tête. Il la soumet aux autres qui l'approuvent aussitôt.

Chaque instituteur rassemble donc ses élèves, et tous les groupes rejoignent leur classe, comme autant de petits serpentins humains.

TÉMOIN, VICTIME, COUPABLE

Pas facile d'acheter des fringues à Orléans un lundi matin.

La Grenouille n'a d'autre solution que le rayon lingerie du supermarché. Elle y débarque en minijupe, l'air hagard, les yeux creusés par une courte nuit sans sommeil. Elle pare au plus pressé ; une batterie de culottes, un soutien-gorge et un *jean* dans lequel elle a bien du mal à entrer. Il faut dire que celui de la taille au-dessus lui semble démesurément grand ou conçu pour les femmes enceintes. Elle prendra sans doute son mardi pour refaire à la fois sa garde-robe et l'aménagement de son appartement.

Après tout, ce cambriolage va lui permettre de repartir dans un nouveau cadre de vie, et si ce n'est l'inconvénient financier, elle n'y voit que des avantages.

Une fois dans sa voiture, elle a toutes les peines du monde à enfiler le *jean* (elle a décidé de ne pas retourner au bureau en minijupe, et d'ailleurs de ne jamais en remettre). Lorsqu'elle y parvient, elle surprend un enfant en train de la fixer, comme il le ferait devant une contorsionniste

rassemblant ses morceaux à la fin du numéro. Elle lui décoche une grimace pour l'effrayer mais l'enfant reste figé, contemplatif. La Grenouille sort alors sa carte de police du son blouson, la colle contre la vitre de la portière et fronce à nouveau les sourcils. Une fois déchiffré le mot magique : « POLICE », l'enfant file aussi vite qu'il le peut.

- Petit con ! lance-t-elle à la silhouette déjà bien trop loin pour l'entendre.

Lorsqu'elle arrive au commissariat, le planton, comme d'habitude, lui sert sa formule de politesse. Au fond d'elle-même, Sophie est convaincue que cet homme en uniforme la méprise. Non parce qu'elle est d'un grade supérieur à lui, mais simplement parce qu'elle est femme et que recevoir des ordres d'une femme, et devoir les exécuter, doit l'humilier.

N'est pas Julie LESCAUT⁹ qui veut !

Après l'avoir dépassé, elle devine son regard rivé sur ses fesses comprimées dans le *jean* trop étroit. Elle faillit se retourner brusquement pour le surprendre et asseoir un peu plus son autorité. Mais elle s'y résigne de peur qu'il ne se méprenne devant sa volte-face.

Starsky est déjà là, bien affalé sur sa chaise, l'esprit collé comme un chewing-gum sur la presse locale. Il devine son équipière entrer dans le bureau, daigne sortir une seconde de sa lecture, lui accorde un petit signe de la main et replonge aussitôt dans la « Rep¹⁰ ».

- Salut Starsky ! surtout, ne te gênes pas pour moi...

Comme obligé, il replie le journal, le pose délicatement au milieu de son bric-à-brac administratif, prend une pose dont il a le secret et décoche à sa collègue :

- Et oui ma vieille, y'a des jours comme ça...

Puis il l'examine avec le plus grand soin.

- Il est neuf le *jean* ?

- J'avais plus rien à me mettre !

⁹ Commissaire dans la série télévisée du même nom.

¹⁰ République du Centre.

- Moi je te préférais en *mini*, c'était plus féminin !
Enfin... ce que j'en dis... t'as entendu la radio ce matin ?

- Ils m'ont piqué le poste !

- C'est vrai, je suis con ! Bon, et bien, il y a un nouveau *Plan-Argonne* !

- Quel plan ?

- Figure-toi que pendant que tu faisais l'état des lieux dans ta piaule, y'a quatre jeunes de la cité qui ont piqué une tire à Orléans et que ces cons-là se sont plantés pas plus loin que Chaingy !

- Et alors ? Ça concerne les képis ce truc !

- Et alors... y'en a un qui a dégagé ! Quant aux autres, tiens la liste !

Il lui tend alors une feuille avec quatre noms dactylographiés. Le quatrième nom est surligné.

- Francisco Da Silva, c'est lui qui est mort ?

- C'est lui !

- O.K., mais en quoi ça nous concerne ça ?

- Regarde mieux la liste, tu ne remarques rien ?

La Grenouille relit les noms sans y déceler d'indice particulier. Des noms d'immigrés. Rien de plus.

- Y sont fichés ? se hasarde-t-elle.

Starsky lui remet alors une feuille avec une autre liste écrite à la main. Elle reconnaît tout de suite les noms des témoins qu'ils ont relevés la veille. Très rapidement elle fait le rapprochement.

- Merde, nos témoins !

Et s'inquiétant subitement du jeune garçon à lunettes :

- Et ils sont dans quel état ?

- Pas trop de bobos ! Ils sont à l'hôpital de La Source.

- N'empêche que ça n'a pas de rapport avec notre enquête ; overdose d'un côté, vol de voiture de l'autre ! Ils font ce qu'ils veulent nos témoins, non ?

- Si tu t'étais pas fait piquer ton réveil, chérie, tu aurais eu droit à un joli résumé du patron.

- Du genre ?

- Du genre qu'en hauts lieux, ces messieurs trouvent qu'on parle un peu trop de l'Argonne, tu vois ? Et qu'il

aimerait bien qu'on en parle moins, rapport au climat politique !

- Je comprends pas !

- Moi non plus, mais tu sais le temps que ça prend d'habitude pour les procédures d'incidence ? Et bien là, ma vieille, on a déjà la bénédiction du procureur en trois exemplaires !

- Non ?

- Si ! Et pour reprendre les mots du patron, *une cité qui pue, ça fout la chiasse aux politiques* ! Aussi, notre mission, si nous l'acceptons, on n'a pas vraiment le choix, c'est trouver qui vend quoi, à qui ? Qui se pique ? Qui fume ? Qui chourave et qui recèle ? Enfin le grand jeu, quoi !

- Si je comprends bien, va falloir s'installer dans un « F2 » et monter un observatoire !

- J'avais pas pensé à ça ! Un nid d'amour pour toi et moi ?

- Pas possible, tu sais bien que je bouge trop la nuit, chéri !

Sur cette réplique bien sentie, elle tourne les talons et s'apprête à quitter le bureau quand son partenaire l'interpelle :

- Tu vas où là ?

- Casser du témoin, tiens donc !

- Y'a pas le feu, on ira cet après-midi !

- Niet !

Dans le couloir où règne une saine agitation (la police n'est sans doute pas prête d'entrevoir les prémices du chômage), elle se félicite de la relation entretenue avec son équipier. Ce qu'elle aime le plus, c'est qu'elle n'a jamais imaginé baiser avec lui. Non qu'il ne soit séduisant, mais parce qu'il lui semble que coucher avec lui aurait relevé d'une sorte d'homosexualité.

Souvenirs, boulot.

Cette certitude a d'ailleurs créé un jour une situation cocasse. Starsky, sur le mode de la plaisanterie lui avait confié que ça devait être difficile pour elle de ne pas

tomber dans les bras d'un mec comme lui. Et là, sans vouloir le blesser, juste pour se dédouaner, elle lui avait répondu gentiment :

- Tu sais, quand on n'est pas gouine, je vois pas pourquoi on serait attiré par toi !

Starsky avait alors éclaté comme le piston *d'une Cocotte-Minute* qui reçoit une bonne dose de pression :

- Tu me traites de pédé ?

La Grenouille avait alors haussé les épaules et rétorqué :

- Pédé ? Toi ? Ah, ça non ! Ou alors ça ne se voit pas du tout !

Puis elle l'avait laissé dans ses réflexions, comme d'habitude, comme à l'instant.

Dépité, Starsky avait alors porté machinalement la main à son oreille et palpé le croco qui lui trouait le lobe.

LA POMME EMPOISONNÉE

Zep, qui avait tranquillement regagné sa classe, observe les enfants qui s'organisent derrière leur petit bureau. Ils habillent leur espace de travail, le personnalisent comme pour borner un territoire.

Il les détaille une nouvelle fois, comme il l'a déjà fait un mois plus tôt, lors de la rentrée.

Il se souvient qu'à cette époque, il avait eu un débat houleux avec un élu défendant la thèse *urbanophile* qui voulait que la cité soit éducatrice pour le développement de l'enfant. L'homme, très attaché aux diverses études réalisées dans les domaines conjugués de la psychologie et de la ville, expliquait que la cité est un lieu en vase clos qui permet à l'enfant de repérer facilement ce qui a un sens

pour lui. Il citait bien sûr l'école, lieu d'apprentissage des règles de vie, la supérette, lieu d'approvisionnement ou super garde-manger, l'aire de jeux, terrain de liberté non surveillée ; enfin tous ces lieux conçus pour qu'il puisse se développer sans danger de se perdre. Zep s'était alors élevé contre cette idée en y opposant celle d'une cité comme l'Argonne, représentant un ensemble qui ne laissait aucune part à la surprise. Les aires de découverte se limitent à quelques balançoires, toboggans et autres agrès communs. Ainsi, les enfants n'ont, pour mener leurs aventures, leurs chasses aux trésors, leurs courses aux secrets, que le labyrinthe des caves. En surface, rien ne peut leur donner matière à comparer, à imaginer ou à découvrir. Et, de ce fait, en grandissant, les pirates des sous-sols obscurs n'ont pas d'autre possibilité que d'établir leur repaire dans ces fameuses caves.

À cause de ça, sous les pieds de leurs parents, de leurs voisins, on se passe la drogue, on la vend, on la sniffe, on se pique, on viole, on se prostitue, créant ainsi deux niveaux de vie dans la cité.

Il y a la *cité-du-dessus*, conçue par les architectes des années cinquante, cité fonctionnelle livrée clef et adresse en main à une population de presque pauvres ou d'immigrés, avec des rues souvent sans nom, des identités alphabétiques.

Il y a la *cité-du-dessous*, où progressivement on a pallié le déficit du chômage d'en dessus en créant des marchés parallèles, une qualification professionnelle qui ne demande pas de scolarité particulière mais simplement une bonne dose de renonciation.

Zep ne peut s'empêcher de penser à tout ça en examinant l'innocence déjà perdue de ces gamins d'à peine neuf ans.

Pour eux, l'école, bien qu'obligatoire, n'est qu'un ableret aux larges mailles, qu'un long tramail avec ses trois nappes superposées : maternelle, primaire et secondaire. Beaucoup d'entre eux passent au travers du filet du fait de leur petite taille intellectuelle ou parce que le chalut

scolaire n'apporte plus de perspectives. Zep les sait déjà tous pénalisés par leurs conditions de vie. En fait, l'école et la cité s'opposent dans un combat déséquilibré tant la seconde pouvait exhiber des *modèles* et la première ne dénombrer que des échecs.

Bien que les échecs de l'une soient les modèles de l'autre !

Pour Zep, l'école n'est que la vague qui lèche la plage où l'enfant a sa maison. Lui voudrait simplement que les parents se promènent au bord de l'eau avec leurs gamins, les aident à retrouver les goûts et tous les chants des coquillages balancés par la vague. Mais les parents de l'Argonne ont dressé un mur où la vague éducative se brise inexorablement. Derrière ce mur, où l'enfant vit, s'étend, à perte de sens, un no man's land culturel, une sorte de cimetière marin où les parents ont abandonné toute forme d'ambition et toute maîtrise du langage.

Ainsi, lorsque *l'enfant-élève* revient dans la barque de Zep, son parler est blessé. Il utilise tant bien que mal des bribes de phrases récoltées à la télé, déformées à force d'être culbutées ou piochées dans le dictionnaire de la cité. Comment des enfants sans possession des mots peuvent-ils naviguer sur une société qui s'en nourrit jusqu'à s'empiffrer ?

- Qui peut me dire ce qui s'est passé cette nuit à l'Argonne ?

- Y'a Omar qu'est mort, m'sieur !

- Et de quoi est-il mort ?

Tous les avis fusent sans qu'aucun ne cite la réelle cause de la mort d'Omar. Zep leur explique alors ce qu'est une surdose.

- Moi j'en connais plein qui se shootent, m'sieur !

Une nouvelle fois, chacun ou presque, a un avis sur la question, connaît un ou plusieurs *grands* qui *en prennent*, qui *en vendent*.

- Et Francisco Da Silva, vous savez ce qui lui est arrivé ?

Personne n'a entendu parler de l'accident mais plusieurs enfants ont vu les keufs au bas de l'immeuble du jeune portugais.

- Qui pense que c'est pas grave de voler une voiture ?

Beaucoup de doigts se lèvent.

- C'est pas grave si c'est pas une voiture de chez nous !.

- Normalement, ça fait du mal à personne de tirer une *caisse* !

- Même que le monsieur à qui elle est la voiture, il est assuré et qu'il va se la faire rembourser !

Zep s'efforce d'expliquer aux enfants la notion de propriété, de bien mal acquis et de nuisance. Il amène ses élèves à commenter le fait qu'un vol puisse entraîner un séjour en prison et que la prison n'est jamais profitable pour les jeunes.

Toute la classe l'écoute religieusement, approuvant par moments d'un signe de la tête ou grimaçant quelquefois.

Le petit Alexandre lève timidement le doigt.

- Tout ça, c'est la faute à qui ?

Zep meurt d'envie de le lui dire ; d'exprimer sa profonde conviction que l'injustice sociale est le fruit du pouvoir de l'argent, du manichéisme des religions, de la corruption des politiques, de l'ignorance du peuple, des programmes bêtifiants des télévisions et de la démission des parents.

Mais il prend sur lui et confie à son élève :

- Si tu manges une pomme empoisonnée, que ton papa ou ta maman a achetée pour presque rien, ne sachant pas, bien sûr, qu'elle était empoisonnée ; parce que tes parents ne lisent pas le journal où c'est écrit, ne regardent pas la chaîne de télé qui en parle ; si tu la manges parce qu'on t'a toujours dit que les pommes c'est bon pour la santé, et si tu t'empoisonnes, c'est la faute à qui ? À celui qui t'a vendu la pomme ? À ceux qui permettent qu'on vende ainsi des pommes empoisonnées ? À ceux qui disent que les pommes sont bonnes pour la santé ? À tes parents qui ont acheté une pomme bon marché ? Aux journaux et à la télé qui

n'expliquent pas qu'on vend des pommes empoisonnées ; ou à toi qui l'as mangée ?

Une nouvelle fois, tous les doigts ou presque se lèvent. Chaque élève tient *un bon coupable* et ne le lâchera pas !

- C'est possible qu'on vende des pommes empoisonnées ?

- Pas des pommes, Alexandre ! Mais plein de choses que tu ne sais pas mais qui te font du mal. Ce sont, parfois même des choses qu'on n'achète pas ! Ce sont parfois des idées, entendues par-ci ou par là, qui vous empoisonnent !

- Comme les idées à Le Pen, m'sieur ?

- Oui, toutes les idées qui sont injustes !

La matinée est déjà bien avancée lorsque Zep et ses élèves conviennent d'une action pour l'après-midi même.

5

DEUXIÈMES RENCONTRES

AZCOM

Après les avoir tous les trois examinés, soignés, pansés, les médecins, radiologues et autres infirmières de La Source remettent sagement le trio délinquant de l'Argonne entre les mains de leurs gendarmes.

Kamel, amusé par le comportement caricatural de ces derniers, tente de connaître leurs critères de recrutement. Ses interlocuteurs n'apprécient guère qu'il leur pose autant de questions :

- Combien ça touche un képi ?
- Quels sont les avantages et les inconvénients de ce métier ?

Poussé dans ses retranchements, l'un d'eux se rebiffe en demandant à Kamel s'il connaît beaucoup d'arabes faisant carrière dans la gendarmerie.

Guy n'a pas le coeur à s'amuser. La mort de Francisco pèse sur lui comme un ciel trop bas. C'est là une mort de plus qui ne sert à rien ou juste à fabriquer du chagrin. Guy imagine l'enterrement auquel il n'ira pas, une fois de plus.

Il ne va jamais aux enterrements, convaincu que la mise en terre d'un être, si cher soit-il, n'est que le résultat d'une

banale affaire d'argent. En plus de ça, la simple pensée de la lente détérioration du corps dans la terre l'abomine et le révolte tout à la fois.

Accompagner les morts jusqu'à leur dernière demeure, c'est, sans nul doute, l'occasion d'une bonne vidange lacrymale, d'un bon dédouanage sentimental pour ceux qu'on *appelle les proches*.

Si l'hypocrisie se célébrait, les enterrements seraient décrétés fêtes nationales !

Aucune religion, malheureusement, n'a le monopole de cette hypocrisie, et ceux qui pleurent les morts se morfondent d'abord sur leur propre sort, sur ce « vide » qui troue leur égoïsme.

Guy se souvient d'une phrase étudiée en classe qui l'avait profondément marqué : « *L'horreur n'est pas la charogne mais la charogne du semblable* »¹¹.

Au contraire de la souffrance, la mort n'est qu'une délivrance à ses yeux.

Pour expliquer son opposition chronique à tous les rituels funèbres, il prend souvent pour exemple la mort accidentelle d'un enfant de huit ou dix ans. Pour peu que le gamin soit heureux dans son cocon d'enfance, il meurt sans connaître le doute, la peur du lendemain, l'intolérance et tout ce que dresse devant l'adolescence, sur le chemin de la vie. Si aux yeux de tous, la mort de l'enfant demeure un terrible drame, c'est seulement parce que les parents (et la famille en général) perdent soudain une pièce essentielle de leur puzzle existentiel.

L'enfant n'est-il pas le miroir qui leur renvoie l'image de leur amour ?

Partant de cette analyse, Guy doute fort de la nécessité d'accompagner l'enfant perdu jusqu'à sa nouvelle école, de l'utilité de ce douloureux cortège où les gens viennent s'associer à la peine des proches.

C'est, ni plus ni moins, un moyen de manifester ainsi contre la mort. Pas celle de l'enfant en question, mais celle qui peut s'abattre chez eux.

¹¹ E. MORIN.

Les gens qui pleurent aux enterrements, Guy en est persuadé, pleurent uniquement par transfert !

Lui ne peut supporter que la mort engendre le commerce et fournisse de précieuses *recettes* aux dogmes religieux. Il regrette qu'on perpétue ainsi cette lugubre tradition et que personne, ou presque, ne quitte le grand troupeau du *fais-comme-il-faut*.

Il imagine la mort comme une fin en soi, une sorte *d'avant naissance* qui ne génère plus rien sinon le vide absolu, permettant à chacun de ne rien regretter de son passage plus ou moins court dans le vivier des sociétés.

Pourtant, le remords lui prend encore la tête lorsqu'il monte dans la fourgonnette bleue. Bien sûr qu'il est un peu responsable de la mort de Francisco, que ce n'était pas une bonne idée la mer et les vagues sur les rochers !

Mais les remords naîtront surtout des larmes à venir, des larmes de la famille Da Silva. Une fois à l'intérieur du véhicule, il examine les regards de ses copains. Il se sent rassuré car il n'y lit pas le moindre reproche ni la moindre remontrance. Comme pour lui confirmer cet état des choses, Kamel lui confie :

- Te prends pas la tête, Hacenne, c'est la vie qui l'a *quène* Francisco, c'est pas toi, c'est pas moi !

Guy s'était senti jusqu'alors le seul coupable potentiel dans l'accident. Il découvre que Kamel, lui aussi, doit se passer et se repasser le film de la nuit ; surtout la séquence où il fait le con sur la petite route de Chaingy. Il doit se dire qu'il a lui-même conduit Francisco jusqu'à la fosse !

- C'est pas nous, Kamel, le rassure-t-il en se rassurant lui-même, c'est pas nous !

Arrivés à la gendarmerie, ils semblent être tous attendus par deux silhouettes que Guy identifie très tôt, surtout celle de la femme.

Elle a tronqué sa minijupe contre un *jean* trop étroit qui lui moule à merveille ses jolies jambes. Elle le dévisage, lui et lui seul, avec une moue sans expression bien définie, mais qui la rend belle.

- Mais c'est les *coys* d'hier soir, souffle Brickou à son oreille.

Guy approuve d'un signe de la tête avant que les deux policiers ne se soient volontairement plantés sur leur passage.

- On vous attend ! bougonne l'homme à la grosse boucle d'oreille.

Puis les flics échangent quelques propos administratifs avec leurs homologues gendarmes. Ces derniers ôtent les menottes des trois garçons qui n'ont que le temps de se frotter les poignets avant d'enfiler de nouveaux bracelets.

- C'est obligatoire, ça ? questionne Kamel en levant les coudes.

- Non ! avoue volontiers le policier, mais ça nous fait plaisir !

Puis il les invite un peu brutalement à le suivre jusqu'au fourgon blanc où un flic en uniforme semble rêvasser, affalé sur son volant.

- Je vais derrière ! signale le cow-boy à son équipière.

- Non ! J'y vais moi ! lui rétorque-t-elle en joignant le geste à la parole.

L'autre acquiesce, visiblement satisfait d'avoir ainsi échappé à une corvée. Il referme la porte latérale du fourgon et monte à l'avant.

La femme-flic s'assoit juste en face de Guy. Elle dégage d'un geste ample et souple une ou deux mèches blondes qui lui cachent ses yeux noirs.

Le silence s'instaure le temps de quelques kilomètres, troublé seulement par les annonces radio plus ou moins codées. Après avoir tous échangés des regards confus, elle prend la parole.

- C'est quoi tout ce cirque ?

- Quel cirque ? lui demande Kamel.

- Et bien... dit-elle en cherchant ses mots, le vol de la voiture, l'accident, et vos deux copains qui passent l'arme à gauche !

- Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? objecte Brickou.

- À moi rien ! mais c'est qu'on parle un peu beaucoup de l'Argonne, ces temps-ci !

- Et alors ?

- Alors, on nous a demandé de faire un peu de ménage ! Y'en a besoin, non ?

Personne ne souffle mot.

Elle poursuit sur le même ton :

- Vous croyez vraiment que vous allez vous en sortir comme ça ?

Guy essaye de saisir le sens de toutes ces questions, mais le fil de ses idées se trouble au fur et à mesure qu'il détaille la fille. Il sent naître en lui une étrange et agréable sensation. Son sexe se met à durcir, ce qui l'oblige à prendre une nouvelle position, les mains croisées sur son érection.

Tout en elle dégage une sensualité bousculant quelque peu les sens néophytes du jeune garçon.

Comme personne ne lui répond, elle insiste :

- J'ai rien contre vous ! Ce qui m'intéresse, c'est de pouvoir piquer ceux qui vendent de la merde !

- Quand vous les aurez arrêtés, il en viendra d'autres, assure Guy.

- Ouais, y'a plein qui attendent leur tour, m'dame, comme à l'ANPE ! surenchérit Kamel.

- D'accord ! Alors c'est quoi la bonne solution, d'après vous ?

- C'est pas bien compliqué, déclare Guy, mais ça va pas trop dans le sens du courant !

- Faites gaffe, m'dame, reprit Kamel en souriant, question *courant*, il est *top* le *rebeu* !

LA SOLUTION

La Grenouille, qui n'en attendait pas tant, a droit à un exposé plus ou moins savant sur la meilleure façon de combattre le fléau de la drogue. Le petit beur aux lunettes rondes lui déploie toute une batterie d'idées qui la laisse sans voix. Ce qu'il affirme est simple, original, facile à mettre en place et pourtant complètement utopique.

- Il suffit de supprimer l'argent liquide ! a-t-il tout d'abord lancé avant d'apporter les explications nécessaires au développement de sa thèse. Vous avez déjà vu des gens qui font un chèque pour acheter leur dope ? S'il y a un trafic, c'est parce qu'on peut se refiler des billets ! Comme ça, le fric, on sait pas d'où il vient, on sait pas où il va ! Imaginez qu'on supprime la *tune*, je veux dire les billets, les pièces, et qu'on traite tout avec des cartes magnétiques ou des chèques... Ainsi, chaque dépense et chaque achat seront justifiés ! Pas besoin d'être bien malin pour deviner les conséquences... Plus de vente à la sauvette, plus d'enrichissement illicite, plus de blanchiment possible, et cetera, et cetera ! Et ça va plus loin que la drogue... Fini les braquages, les casses, les vols, les recels, les pots de vin !

La Grenouille reste muette.

Ce sont ses copains qui lui amènent la contradiction.

- T'as le crâne sec, mec ! Et ta baguette ou ton paquet de clopes, tu l'achètes avec la carte ?

- J'imagine le bordel !

- Pourquoi ? J'ai lu des trucs sur le porte-monnaie électronique, ça marche déjà ! Il suffit de passer ta carte dans une machine qui débite automatiquement ton compte boulangerie ou ton compte tabac !

- C'est pire que la méthode *Quaspa* ton truc !

- Faut savoir ce qu'on veut ! Ou on stoppe les travaux de démolition en perdant un peu de notre intimité ou on garde le système tel qu'il est, et là, *c'est triple dangereux* !

- Et le mec qui va aux *teups*, comment y paye ?

- Faudra légaliser la prostitution, c'est tout ! En plus, le système élimine le problème des macs !

- Ouais, mais si t'es marié, j'imagine la chetron à ta meuf quand elle reçoit le relevé ! Puis, ça peut pas marcher ta magouille, tout le monde va *tracer* avec son blé et le gaspiller à l'étranger !

- Mon idée, c'est que l'argent liquide soit supprimé partout ! En attendant la généralisation, il suffirait de bloquer le change !

- Et tes relevés, il faudra bien une semaine pour les lire !

- T'es con Kamel, reprend le curieux garçon, tu vas pas me dire qu'on n'a pas les moyens de mettre en place un système qui simplifierait les choses, un relevé qui regrouperait les trucs... Avec les progrès de l'informatique et des réseaux, ça serait pas sorcier ! Sans dire, que tous ces changements entraîneraient plein d'emplois ! N'est-ce pas ?

Il sollicitait son avis à elle.

Prise au dépourvu, la Grenouille acquiesce.

Puis, après un temps de réflexion, elle lui demande :

- En fait, ce que tu veux, c'est nous mettre au chômage ?

Elle l'avait tutoyé, machinalement.

- Non, mais ça vous laisserait du temps pour vous occuper de trucs importants...

- Comme ?

- Comme les viols, les meurtres, tous les trucs qui n'ont pas de rapport au fric !

Pour la première fois depuis qu'ils s'étaient rencontrés la veille, la Grenouille sourit au jeune beur en lui glissant un « pourquoi pas » plus tendre qu'elle ne l'aurait souhaité.

Alors que le silence retombe dans le fourgon, elle pense que le garçon aurait sûrement plu à son père ; que comme lui, il bouillonne d'idées justes mais utopiques. Elle sait que le seul argument qu'elle aurait pu lui opposer était l'avidité insatiable qu'ont les hommes dans leur soif de

pouvoir et de richesse. L'argent, dit-on, n'a pas d'odeur, et toute la population d'un pays pourrait bien être décimée par la drogue avant que l'on change le dicton !

- Tu bosses ? lui demande-t-elle soudain.
- Un peu d'intérim, mais ça va !
- De l'intérim dans quelle branche ?
- Ça dépend, mais disons que ce qui me plaît le plus, c'est l'animation avec des enfants !
- C'est pas un boulot d'intérim, ça ?
- Non ! Je fais ça l'été et les mercredis.

C'est alors qu'elle remarque les deux mains du garçon, jointes sur son sexe comme pour le cacher. Elle se demande s'il bande, fière à l'idée que ce soit possible.

LA MANIFESTATION

« LAISSEZ-NOUS GRANDIR », « PROTÉGEZ NOTRE CITÉ », « STOP À LA DOPE », « DEALERS = ASSASSINS » ; les banderoles fraîchement peintes recouvrent entièrement les tables de la classe de cours moyen. Les élèves du cours élémentaire ont confectionné une seringue géante en carton, sur laquelle ils ont dessiné d'énormes têtes de morts. Ceux du C.P. ont réalisé de grandes cibles (toujours en carton) rouges et blanches en dessous desquelles leur institutrice a placardé des « NE TIREZ PAS » en grosses lettres fluos. Un cordon fixé au carton va permettre à chaque élève de porter sa cible dans le dos.

Zep a ouvert toutes les fenêtres de la salle pour activer le séchage.

Toutes les classes, du C.P. au C.M.2, sous l'impulsion de leurs instituteurs, avaient décidé de manifester l'après-

midi dans les rues de leur cité pour afficher leurs craintes. Ils ont alors imaginé des slogans et conçu les éléments matériels de leur défilé. Zep a contacté *France 3, Radio-France, la Nouvelle République et la République du Centre*.

Le directeur de l'école, quant à lui, a prévenu sa hiérarchie sans toutefois solliciter une quelconque autorisation. Chaque enseignant sait ce qu'il risque en agissant de la sorte.

Sans la bénédiction de l'Inspection point de salut, plutôt un blâme !

Mais chacun tient à marquer ce jour de deuil pour qu'il ne passe point inaperçu parmi les habitants de la cité et de la ville. Tous se sont attachés à ce qu'il n'y ait pas d'agression verbale ou écrite, sauf peut-être contre l'agressivité elle-même. « LA HAINE À LA HAINE ! » a d'ailleurs griffonné un grand du C.M. sur sa pancarte.

De la même façon, les enseignants ont fait en sorte de gommer les provocations du type « KEUFS = RACISTES » dont les enfants sont friands.

Le repas de midi à la cantine de l'école primaire Jules Ferry de l'Argonne est des plus agités. Les enfants répètent leurs slogans s'accompagnant de percussions improvisées, couteaux sur les verres ou fourchettes contre les assiettes. Ce n'est que vers les treize heures trente, quand ceux qui mangent chez eux ont rejoint le gros de la troupe, que le défilé contestataire se met en branle.

La presse écrite et la radio ont rapidement réagi à l'appel des enseignants, toujours avides de sensationnel, toujours prêts à tailler un costume neuf à l'ordinaire.

Seule, la télé brille par son absence.

Le cortège traverse le boulevard Marie-Stuart sous les yeux ébahis des automobilistes stoppés par la force des choses, contourne le *préfa* abritant les locaux désuets du *Développement Social de Quartier*, et s'engage dans la rue principale qui pourfend la cité.

Rapidement, les gens mettent leur nez aux fenêtres pour identifier les petits lanceurs de slogans.

Zep compare souvent un slogan à une flèche. On la décoche en visant soigneusement une minuscule cible posée au diable vauvert. Une fois sur dix ou peut-être sur cent, à moins d'être expert en la matière, la flèche atteint la cible. Le plus souvent, elle passe à côté, s'arrête avant ou, par manque d'élan, cogne le cercle et s'écrase lamentablement par terre. Pour piquer vraiment une cible, il ne faut pas être avare de flèches ou de slogans !

Plusieurs habitants suivent déjà le cortège comme un jour de carnaval, mais sans la fanfare devant. Certains applaudissent, d'autres ricanent ou conspuent le groupe d'enseignants.

Christiane a eu l'idée cocasse de confier des tambours à quatre élèves noirs avec la consigne d'entrer dans chaque cage d'escalier pour annoncer, façon « garde-champêtre », l'arrivée de la manifestation.

Ils précèdent ainsi la troupe.

Zep regarde ces noirs éclaireurs passer et repasser de manière anarchique le seuil de chaque immeuble, espace ô combien symbolique et lieu stigmatisé.

Il connaît l'importance des boîtes aux lettres éventrées, des vitres brisées, des murs tagués qui sentent fort la pisse et le tabac froid. Il sait que c'est, pour tous les enfants et les jeunes de la cité, la passerelle entre le public et le privé, le « dedans » protecteur et le « dehors » relationnel et sauvage.

Franchir ce seuil avec des messages de paix, confèrent les enfants aux tambours dans un rôle d'agent social. Là même où s'exprime d'ordinaire la violence quotidienne des cités, au vu et au su de tous, dans ces entrées en forme de poubelle où l'on casse volontiers, où l'on souille bien plus volontiers encore, les petits noirs *délivreurs* de message dénaturent à leur manière ces frontières de béton.

Les pensées de Zep sont dispersées par un journaliste qui l'interpelle.

- Je peux vous poser une ou deux questions ? Vos collègues m'ont dit que...

- Ça dépend des questions !

- Bien sûr ! Je voulais simplement savoir ce qui, d'après vous, justifie l'angoisse des enfants de l'Argonne...

- C'est à eux qu'il faut le demander !

- Bien sûr ! Mais l'avis des enseignants me paraît important aussi ! La manif, c'est votre idée, non ?

- Disons plutôt que c'est une idée commune ! C'est leur façon à eux de marquer le coup après les deux morts ! Vous savez, reprend Zep après un court moment de silence, chaque enfant sait bien que ça peut lui arriver demain !

- Vous parlez de la délinquance ?

- Ces enfants là grandissent au milieu de l'angoisse de leurs parents, de celle de leurs frères et soeurs, dans la peur du chômage, du racisme, de l'exil... Je crois qu'ils cherchent tous un modèle qu'ils ne trouvent pas !

- Bien sûr ! Je comprends.

Que comprend-il vraiment ?

Zep se le demande quand un break blanc fait crisser ses pneus sur l'asphalte et arrête net quelques centaines de mètres plus loin.

Il croit d'abord que ce sont les policiers qui viennent leur dire de rentrer sagement à l'école.

Mais les deux types survoltés qui s'extirpent du véhicule n'ont pas une allure de flic. Ils ouvrent leur coffre et prennent leurs armes ; une caméra, un pied, une perche et un micro.

La télé arrive, saluée par les enfants :

- La-té-lé ! La-té-lé ! La-té-lé !

Très rapidement, ils braquent leurs objectifs vers le groupe qui poursuit son avancée.

Un troisième personnage sort du véhicule et s'approche de l'enseignant qui marche en tête du cortège. Il ouvre un grand bloc, s'identifiant ainsi aux yeux de Zep. C'est sans doute le journaliste en chef, celui qui signera le reportage aux actualités régionales.

Il vient aux nouvelles tandis que ses deux voleurs d'images engrangent déjà de la matière.

Chaque fois qu'ils pensent être filmés, les enfants agitent les bras comme pour saluer le monde entier.

Les deux techniciens s'efforcent de leur expliquer qu'ils ne garderont que les images de ceux qui sont naturels, qui ne regardent pas la caméra, et qu'ils couperont au montage tous ceux qui font le singe.

Comme les enfants n'ont aucune idée de ce qu'est un montage, ils continuent leurs gesticulations.

Un collègue de Zep le rejoint flanqué du grand escogriffe très britannique, le bloc-notes ouvert sur une page blanche.

- Ce monsieur est de France 3, Zep ; il voudrait interviewer les gamins !

- Pourquoi pas !

Le journaliste souhaite qu'on lui déniche un ou deux mômes bien représentatifs, et qui n'aient pas leur langue dans la poche. Les deux instituteurs, d'un commun accord, l'invitent poliment à choisir lui-même.

- J'aimerais bien un instit, aussi !

- Ce n'est pas notre rôle, lance le directeur de l'école Jules Ferry, nous sommes simplement là pour encadrer les gosses, pas pour parler à leur place !

L'homme tourne les talons et part faire son casting dans les rangs des élèves où les volontaires sont légion. Il semble fixer son attention sur un grand du C.M.2 qu'il questionne d'abord sans la caméra.

Puis, il appelle ses techniciens pour la mise en boîte définitive.

L'idée d'être plein écran le soir aux infos fausse le jeu. Les enfants répondent n'importe quoi, s'empêtrent dans leurs phrases, grimacent ostensiblement, paraissent enfin plus préoccupés par ce qu'il y a derrière le miroir.

Derrière l'objectif.

- C'est dingue le pouvoir d'une caméra ! confie Christiane à ses collègues.

- C'est une sorte de podium accessible à tous ! explique le directeur.

LA CITE INONDABLE

- Et réservé à quelques-uns ! conclut Zep.

SEULE AUX COMMANDES

La Grenouille a déjà rempli plusieurs feuillets lorsque le commissaire entre dans le bureau.

- Martin, filez presto à l'Argonne, on a une manif sur les bras !

- Une manif ?

- Des mêmes Martin, des mêmes ! Y'en a cent, peut-être le double !

- Une manif contre quoi, patron ?

- Qu'est-ce que j'en sais, moi ! Allez-y vite avant que ça dégénère et attention, y'a la télé, les journaux, les radios, tous les fouille-merde d'Orléans !

- Qu'est-ce que je dois faire là bas ?

- Eteindre la mèche, Martin ! Mais, attention, en douceur ! Où est Starsky ?

- Au labo, patron !

- Bon, et bien... Vous prenez deux ou trois hommes et vous foncez direct, moi je vais dire à Starsky de vous rejoindre sur le terrain !

La Grenouille se retourne alors vers le jeune Hacenne qu'elle interroge depuis près d'une heure. Elle a gardé son témoignage pour la fin. Ses deux copains attendent bien sagement derrière les grilles.

- Et qu'est-ce qu'on fait d'eux, patron ?

- Où vous en êtes ?

- Sur la fin !

- On les relâche provisoirement ! On les convoquera plus tard !

Comme La Grenouille reste assise, le commissaire la presse :

- Allez ! Bougez-vous, bon dieu !

Elle se lève et lance à son témoin :

- T'as entendu le commissaire, vous êtes libre !

Elle pivote sur elle-même, et juste avant de disparaître, rajoute sans se retourner :

- Et pas de connerie avant qu'on se revoie !

Elle traverse un couloir, récupère trois policiers en tenue, ordonne qu'on libère les trois jeunes de l'Argonne et se rue vers le garage. Elle s'engouffre dans une voiture banalisée et démarre en trombe, suivie comme son ombre par le fourgon.

Elle aime par-dessus tous ces états d'urgence, lorsqu'elle peut, comme là, gyrophare au poing, brûler les feux rouges, griller les *stops* et doubler les gens ordinaires coincés dans leur embouteillage ordinaire. Elle adore ouvrir la route aux hommes qui la suivent et qu'elle entraîne dans son sillage. Elle jouit alors d'un sentiment de puissance. Dans ces moments là, elle prend son père à témoin.

N'a-t-elle pas le rôle principal ?

Lorsqu'elle est en mission avec Starsky, c'est différent. Ils se partagent la vedette. Et comme c'est un homme, c'est souvent lui qui mène l'action aux yeux des autres hommes.

Elle jette un regard furtif dans le rétroviseur pour s'assurer que le fourgon suit son train d'enfer. Dans sa précipitation, elle n'a pas encore réfléchi à ce qu'elle va bien pouvoir faire face à tous ces gosses en colère.

Contre qui ?

Contre quoi ?

Et si c'est contre elle, enfin contre la police en général qu'ils en ont ?

Quelle force pourront-ils bien opposer tous les quatre face à la détermination de tout un quartier ?

Elle rumine encore ses hypothèses en débouchant dans la rue des manifestants.

Elle reste dans son véhicule, le temps pour ses collègues de la rejoindre.

Puis, elle en sort.

- C'est pas bien méchant !

- C'est contre la drogue !

- Qu'est-ce qu'on fait inspecteur ?

- Restez là, je m'en occupe ! dit-elle en s'éloignant vers un groupe d'enseignants. Elle reconnaît son interlocuteur de la veille et l'aborde.

- C'est à vous, « ÇA » ? questionne-t-elle en désignant les gamins.

- « ÇA », ce sont des enfants ! Oui, il y en a à moi, enfin de ma classe !

L'homme a le même ton et la même arrogance qu'à leur dernière entrevue.

- Bon, poursuit-elle sans perdre son sang-froid, je vous demande gentiment de bien vouloir vous disperser !

- C'est pas possible ! Les enfants doivent rester en groupe, sécurité oblige !

- O.K. ! Restez groupés si vous voulez, mais disparaissent ! Et en silence, s'il vous plaît !

L'homme qu'elle connaît reprend alors :

- Vous faites votre boulot et je comprends que vous nous demandiez ça, mais vous savez, on a bien du mal à les faire taire en classe, lorsqu'ils sont en petits groupes. Alors, là !

La Grenouille saisit fermement le poignet de l'homme et l'entraîne jusqu'aux voitures garées plus loin. Il se laisse guider, presque amusé par la situation.

Arrivée devant le fourgon, elle demande à ses collègues de le hisser sur le toit du véhicule.

- Pourquoi faire ? proteste-t-il sans réelle véhémence.

- Vous allez voir qu'ils vont se taire !

Le tableau qu'elle s'apprête à peindre ne manquera pas de joindre le cocasse à l'inattendu.

Deux policiers font donc la courte échelle à l'instituteur qui se hisse tant bien que mal sur le toit du fourgon. Elle l'imite avec beaucoup plus de souplesse avant de se faire passer un mégaphone. Pas mal d'enfants suivent la scène d'un oeil amusé.

Elle leur lance un « SILENCE » ferme à travers l'appareil qui amplifie sa voix, lui rappelant ces bons vieux films noirs dont elle s'est goinfré en adolescence.

Elle doit, comme elle s'y attendait, s'y reprendre à plusieurs fois avant d'obtenir un climat d'écoute suffisant.

- Ecoutez, je suis avec votre instituteur. On voulait vous dire que c'est très bien de manifester contre la drogue

et que c'est vrai, les dealers sont des assassins ! Mais voilà, vous faites trop de bruit !

Une vague de réprobations salue sa tentative.

- Y'a des gens, poursuit-elle, y'a des gens qui ont besoin de calme !

Une nouvelle désapprobation gronde.

- O.K., O.K., moi je dis plus rien, c'est votre maître qui va continuer !

Elle passe le mégaphone à l'homme en lui soufflant ironiquement.

- Tenez, ça vous rappellera soixante-huit ! C'est vrai qu'ils sont nombreux, mais c'est vrai aussi que vous allez avoir plus de voix.

L'homme la dévisage sans haine, presque sans agressivité, comme s'il s'attendait à ce qu'elle vient de faire. Il prend le mégaphone et trouve quelques formules pour calmer les esprits. Il invite ensuite tout le monde à regagner l'école dans le calme, pour ne pas que leur manifestation dégénère, et pour que leur geste reste positif dans l'esprit de tous.

- C'était plutôt pas mal ! concède la Grenouille après qu'il lui ait rendu le porte-voix.

- Merci ! comment descend-on maintenant ?

- Faut sauter !

Ce qu'elle fait prestement et avec beaucoup d'élégance. Ce qu'il fait avec précaution et bien moins d'aisance.

Il s'apprête à rejoindre ses élèves. Elle le retient par le bras.

- Merci ! dit-elle en lui tendant la main.

Il la serre sans rien lui dire et s'échappe rapidement du camp de la police pour retrouver les siens.

- Bravo, inspecteur ! Ça a été rondement mené ! confie un policier.

Elle esquisse un sourire, grimpe dans sa voiture, saisit la radio et réussit à joindre Starsky pour lui dire qu'il n'y a plus rien à voir.

6

PETITES DISSERTATIONS SUR L'AMOUR

LA FIDÉLITÉ MALMENÉE

Depuis une semaine, chacun a remis ses pendules à l'heure d'hiver.

Ce qui dépote Zep, lui qui aime par-dessus tout celle d'été.

La raison de cette préférence, il l'explique d'abord par la longueur du jour et le surplus de lumière chapardé au maître temps.

Mais peut-être aussi ne chérit-il ce *décalage* que parce qu'une majorité des gens le trouve aberrant.

Il s'est toujours demandé ce qu'on peut ressentir quand on vit de l'autre côté de son éternelle minorité.

Minorité de pensée.

Minorité d'action.

La vie de Zep est un assemblage savant d'appartenances minoritaires.

Il ouvre sa fenêtre pour observer la nuit.

Son esprit est embué depuis les événements de l'après-midi. Il se demande bien quelle attitude devrait être la sienne face à cette rencontre agitée avec la policière. Elle l'a embobiné, roulé, malaxé sans qu'il ne trouve un instant la chose déplaisante.

- Il y a d'autres façons de tomber amoureux ! pense-t-il tout haut.

Il consulte alors un petit carnet imaginaire qu'il cache dans un coin de sa mémoire. Sur les pages jaunies et cornées à force d'être feuilletées, il rassemble une nouvelle fois ses amourettes.

Elles furent nombreuses avant qu'il ne décide d'investir dans le mariage.

Elles furent nombreuses après, aussi.

Lui et sa femme avaient mis de longues années à s'avouer mutuellement les exigences de leur corps, toutes ces petites flammes qui prennent dans les broussailles du sexe et qui jettent des étincelles jusque dans la tête. Pour avoir trop souvent éteint ce genre de flammèches, ils avaient rapidement admis que rien ne vaut un bon foyer à combattre. Lui, comme elle, savait qu'ils ne risquaient rien dans les flammes, qu'ils avaient mis tant de temps à construire l'amour, par petits bouts de haine, de tendresse, d'éclats de verre et d'argent, que ni lui ni elle, ne seraient prêts à tout recommencer avec un autre, avec une autre.

Cette sérénité leur ouvrait les portes de l'adultère.

Ils s'y jetèrent tous les deux comme pour débarbouiller leur corps de trop de sagesse.

Au début, les récits de sa femme le faisaient souffrir et les siens engendraient le même sentiment chez elle. Ils aiguisèrent ainsi les couteaux de la vie, ces fines lames blanches qui entrent d'abord douloureusement dans la peau, et qui, au fil des liaisons, semblent plus douces pour ne faire, au bout du compte, que quelques blessures vite cicatrisées.

Ce fut elle qui eut le premier rapport extra conjugal et qui s'en confessa à Zep. Elle ne le ménagea point, lui contant par le détail ses prouesses sexuelles. Elle mettait en pratique « leur » théorie si souvent réfléchie. Il encaissa avec beaucoup de difficultés chaque fragment de plaisir qu'elle lui avouait. L'un et l'autre savaient fort bien que la suite dépendrait de la réaction de Zep. Une fois qu'elle eut fini son récit érotique, il lui demanda :

- Qu'est-ce qui a changé entre nous, d'après toi ?

Elle chercha longtemps, dévorant son mari des yeux. Il lisait dans ce regard brillant, joyeux, l'épanouissement de sa femme.

- Rien, dit-elle enfin, ou plutôt si... Il me semble que je t'aime encore plus !

Ils avaient alors fait l'amour comme au premier jour, assurés que la *fidélité* était bien le carcan des sentiments, le collier mis au cou des amants pour qu'ils ne soient plus *que maris et femmes*.

Puis ce fut son tour.

La fille était superbe, jeune et ronde. Tout c'était passé comme dans un film, petite musique de fond, lumière tamisée.

Bien avant cette première transgression de la plus élémentaire des règles morales, il avait souvent senti le désir d'une autre posé sur lui en équilibre. De peur d'être un mari parjure qui enfreint sa promesse de fidélité, il l'avait toujours chassé d'un revers de manche. Mais son désir à lui, bien réel toutefois, qu'en faisait-il, sinon l'enfouir dans son inconscient ?

Zep savait déjà que l'inconscient n'a pas son pareil pour vous nourrir une bonne haine !

Il savait qu'à force de refouler ses propres désirs il finirait par accuser celle qui mettait ainsi un frein à ses pulsions, sa femme ! Ils avaient parlé de cela plus de cent fois avant de s'en persuader.

Lorsqu'il entrouvrit légèrement la bouche et que la pulpeuse jeune fille y précipite sa langue, il lui sembla que tout son inconscient ouvrait une brèche. Que les mauvais sentiments, les rancœurs, les rancunes s'y engouffraient pour jaillir hors de son esprit, presque hors de son corps. Lorsque la fille fut entièrement nue et qu'il découvrit des formes féminines nouvelles, lorsqu'il entra en elle et qu'il ressentit une autre douceur, lorsqu'il la fit jouir et qu'il la vit bouger d'une autre façon, il dissocia à jamais l'amour de *l'amour*.

Il y aurait toujours le corps et ses exigences d'un côté, le coeur et ses batailles de l'autre !

Avant de lui faire royalement l'amour et crever ainsi l'abcès de ses frustrations, Zep avait longuement expliqué à la fille le sens qu'il donnerait à leur rapport. Elle avait acquiescé, plus empressée de le sentir planté en elle que d'analyser les motivations qui le poussaient dans ses bras.

Beaucoup de filles et de femmes auxquelles il fit l'amour après devaient ressembler à cette *première*. Moins jolies, plus jolies, jeunes et inexpérimentées ou amantes quasi professionnelles ; il avait pris un manège que le temps s'amusait à faire tourner de moins en moins vite.

La jalousie gommée, la fidélité abolie, le couple s'était créé des nouveaux liens, des rubans à la place des chaînes.

Rubans qu'ils se nouaient autour du cœur.

À suivre ce chemin, l'un, comme l'autre, se détachait de l'amour conventionnel.

Zep disait même à sa femme (qui partageait le même sentiment) :

- Si un jour tu pars, je ne serai pas malheureux, parce que si tu pars, c'est que tu auras choisi une autre forme de bonheur ! Et toi heureuse, pourquoi aurais-je de la peine ?

Ils admettaient fort bien la vie l'un sans l'autre à la seule condition que celui qui partît le fît de son plein gré.

Malheureusement, sa première expérience homosexuelle, l'épouse de Zep l'eut avec la mort. La besogneuse salope l'emporta définitivement dans toute son obscure exclusivité.

À la mort de sa femme, Zep resta seul à partager un amour qui leur appartenait à tous les deux.

Jamais, comme il l'avait pressenti, il ne serait capable d'en construire un autre. Il fallait la solidité d'une jeunesse pour bâtir ainsi des cathédrales et Zep se sentait déjà trop vieux. Alors, il s'était résolu à faire l'amour, non plus pour épanouir ses désirs ni pour libérer ses sens, mais simplement pour se sentir exister encore un peu.

Pourtant, en cette soirée qui sent l'arrivée timide de l'automne, seul devant l'immeuble qui lui cache une partie de la nuit, il se met à penser à la jeune policière.

Il s' imagine lui prendre la main et pouvoir ressentir ce que chacun éprouve lorsque les doigts de l'autre se referment sur les siens.

Ce sentiment d'adolescence, de conquête, il ne l'avait jamais plus ressenti jusqu'à cet instant.

D'ordinaire, surtout depuis qu'il est seul, lorsqu'il jette son dévolu sur une femme qui peut un instant l'arracher à sa solitude amoureuse, il pense au moment délicieux, où avec un peu de chance, elle prendra son main dans la sienne.

Il prend des dizaines de fois celle de la femme-flic.

Comme ça...

Dans son rêve.

Et comme par magie, il lui semble renaître.

LA DOUBLE CONTRAINTE

Sophie a toujours eu beaucoup de mal à garder dans sa mémoire visuelle les portraits des hommes qui l'attirent. Et quand bien même, le physique de l'un s'accroche dans sa galerie érotique, elle détourne les yeux et laisse le portrait se décrocher tout seul, las de n'être regardé.

Pourtant, deux visages s'incrument maintenant comme des amis de passage qui ne veulent plus partir, qu'elle a envie de retenir tout en sachant qu'il n'y a pas de place dans sa solitude.

Chaque parcelle d'espace, chaque millimètre carré est déjà congestionné par le seul homme qu'elle héberge dans son duplex cérébral ; son père !

D'ailleurs, de quoi peut avoir l'air cette nouvelle mode qui consiste à s'allier avec les extrêmes ?

Le jeune Hacenne, par exemple, hormis ses idées utopiques, sa bourse aux illusions, que fait-il planté là dans sa tête à elle, avec ses lunettes à la *Lennon* et sa peau trop brune ?

Et l'autre, ce fantôme social qui s'invente des manifestations illégitimes, qui a trop d'assurance pour paraître fragile et trop de fragilité pour la rassurer ?

Depuis que la vie lui a ôté ce père, ce foutu mois de décembre soixante-dix, elle n'est attirée que par les hommes bien plus âgés qu'elle, ceux qui paraissent ridicules aux yeux des filles de son âge ou des amants qu'elle n'a jamais eus.

Ce qui la trouble d'abord chez un homme, c'est sa faiblesse ou son abandon total du réalisme. Elle aime ceux qui doutent, jamais ceux qui affirment, jamais ceux qui domestiquent la raison.

Sophie refoule de tout son corps ce désir qu'elle a voulu platonique si bien qu'il s'est lentement éteint.

Au début, alors qu'elle venait à peine de dépasser son adolescence, parfois elle se caressait. Mais très vite, il lui sembla que le père qui sommeillait en elle guidait sa propre main, et cette idée incestueuse par excellence l'obligea à renoncer à ces quelques plaisirs solitaires.

Elle a bien décodé l'écheveau de ses états d'âme qui tresse tous ses paradoxes. Elle recherche dans tous les hommes l'image chérie de ce père absent, et en même temps, elle ne peut s'imaginer faire l'amour avec toutes ces identifications.

Pourtant, l'idée même de se voir condamnée à la virginité l'épouvante.

Son corps, lui aussi, réclame les doses d'amour qui lui reviennent de droit, au nom de cet héritage de femme. Dans ces moments de lutte farouche avec ses contradictions, elle se promet de ne pas ressembler à sa mère, vierge avant son père, vierge après.

Aussi, puisque ces deux visages ont l'air de tenir bon dans la galerie de ses chimères, elle ose s'imaginer quelques cas de figures dans lesquels l'un ou l'autre réussit ce tour de force, l'aimer physiquement, qu'elle y prenne du plaisir et, pourquoi pas, qu'elle en éprouve de la jouissance.

Ainsi, Sophie s' imagine les diverses situations au cours desquelles elle aurait pu se retrouver seule à seul avec le jeune Hacenne. Ce qu'il faudrait qu'elle lui dise pour qu'il ose poser sa main sur elle.

Sa main ou sa bouche.

Sa bouche et son sexe.

Lorsqu'elle se représente la forme du sexe d'un homme, elle ressent une curieuse sensation de mal être ; comme à la vue de plaies ouvertes ou de souffrances physiques.

En mélangeant des dizaines d'hypothèses, elle réussit à concevoir un scénario plausible dans lequel elle se retrouverait sous le corps frêle de son témoin préféré. Elle s' imagine même ses jambes posées sur les épaules de son amant illusoire tandis qu'il lui dit les mots qu'elle a depuis si longtemps rêvé d'entendre. Elle interrompt cent fois son scénario chimérique, distraite par les prémices du sommeil contre lequel elle décide de lutter. Il lui reste encore un homme pour faire l'amour et elle compte bien consommer son fantasme jusqu'au bout.

Elle a mis tant d'inventivité dans le premier synopsis, qu'elle se contente juste de changer la distribution pour s'offrir une deuxième version avec l'instituteur de l'Argonne.

Elle est maintenant comme la barque d'un pêcheur amarrée au quai de l'éveil par un filin trop long et que la mer du sommeil tire régulièrement pour l'entraîner plus au large.

Le filin de Nylon rompt.

Sophie sombre dans le sommeil, un des deux amants dans son ventre.

Elle ne sait déjà plus lequel !

LE CONSTAT

Guy n'hésite pas très longtemps avant d'engager la pointe de son feutre sur la nouvelle page de son journal intime.

Il vient de subir les foudres de son père et d'emmagasiner les lamentations de sa mère. Bien qu'il soit majeur, les képis se sont fait un malin plaisir de leur conter par le détail les événements de la nuit.

Il en résulte un climat de bataille chez les Bénamid.

Comme toujours dans ces cas là, Guy prend son cahier et s'enferme dans les W-C., seul havre de paix inviolable de l'appartement.

Il a très envie d'écrire mais l'encre des mots s'évapore avant d'imprégner la page. Il n'arrive pas à concentrer ses idées qui s'emmêlent. Tantôt il pense pouvoir se parler de Francisco, tantôt il se surprend à ne plus penser qu'à elle.

« J'ai bien l'impression, note-t-il enfin, d'avoir un ticket avec la policière qui est venue pour la mort d'Omar. Je l'ai revue aujourd'hui après l'accident, après l'hôpital. Je ne pense pas être amoureux, mais elle me fait des bulles dans la tête ! Elle a un corps fantastique ! Je crois qu'elle ne sait pas qu'elle est belle. »

Après tout, je suis peut-être amoureux, si c'est vrai que l'amour améliore considérablement les choses ».

Il referme brutalement le cahier.

- C'est nul !

Sa pensée, rigoureuse et rangée d'ordinaire, s'affole comme l'aiguille d'une boussole dans un champ magnétique. Il sort des toilettes, entre dans la chambre qu'il partage avec ses deux frères.

Le plus jeune dort et l'autre écoute Cheb Mami, le prince du Raï. Guy s'assoit sur le bord du lit de Farid et se met à décrypter les paroles des chansons.

Il comprend assez bien la langue que parlent ses parents, assez du moins pour se rendre compte que les

chansons du disque semblent avoir été écrites pour lui, en l'honneur de cette soirée d'incertitudes.

Comme « MAHNA DANGER » qui décrit une femme dangereuse venant chercher son homme là où il ne faut pas.

Ou « LABNATE HAJOU », quand l'amoureux doit laisser pleurer son destin.

Farid ne parle pas beaucoup à son frère. Il est secret et solitaire. Dès qu'il quitte l'appartement, il visse deux écouteurs sur ses oreilles et s'engorge ainsi toute la journée de musiques rap, raï, hard, house et techno.

Guy se demande si Farid entend seulement battre le cœur de la cité.

Le disque fini, il observe Guy un instant, puis lui tourne le dos avant d'éteindre la lampe. La musique disparue, Guy peut maintenant entendre le souffle gras de Med qui semble hésiter à ronfler.

Il se lève et se dirige vers la fenêtre où l'attend l'Argonne presque endormie.

Vingt-quatre heures se sont écoulées depuis l'instant où il a vu Renaud à la télé, Omar dans les gravats, Zep à sa fenêtre, et la femme en bas, sortant de sa voiture de flic, avec sa jupe courte et ses jambes bien faites.

La rue est déserte et les réverbères qui fonctionnent encore couchent une lumière blafarde sur les toits des voitures.

Si être amoureux, c'est voir les choses d'une autre façon, avoir mal au bide, pas la moindre envie de manger, de boire, de dormir, alors, il est bel et bien amoureux !

Il sait, pour l'avoir vu décimer des certitudes, que l'amour à sens unique rend légumes les hommes ou les femmes.

Il devine qu'aimer sans être aimé en retour mérite l'enfer !

Il se persuade donc de ne pas l'aimer sans être certain qu'elle ne l'aime. Mais comment saura-t-il qu'elle éprouve des sentiments pour lui, des sentiments qui passent par-dessus toutes leurs différences ?

Pas question d'envoyer un copain se rencarder, comme ça se pratique dans la cité. Pas question non plus de faire un geste symbolique, il n'osera jamais.

Sa seule solution, lui écrire !

Là, tout de suite.

Il reprend donc son cahier, son feutre et s'élance.

« Mademoiselle, ou peut-être madame. Il n'y a pas cinquante solutions pour saisir le bonheur qui ne fait que passer, il faut lui dire qu'on le prend pour le bonheur. Si on se trompe, ce n'est pas grave ; ce n'était pas le bonheur pour de vrai, simplement une pâle imitation avec laquelle on s'imagine pouvoir être heureux !

Moi, le bonheur, je l'ai vu passer une première fois sous mes fenêtres et qui venait pour un premier malheur.

Et puis, je l'ai revu après le deuxième malheur.

Depuis, je ne pense qu'à lui, ou du moins à celle qui l'habite et qui va me rire au nez.

Tant pis si vous riez, je ne connais pas assez l'amour pour savoir comment on s'y prend pour dire à quelqu'un qu'on l'aime. Ou qu'on croit l'aimer ! Je n'ai que ma franchise et ce n'est pas grand chose.

Hacenne BENAMID ».

Guy lit et relit son brouillon sans qu'il trouve le moindre mot à changer, la moindre virgule à déplacer. Il recopie proprement la lettre, la met sous enveloppe et la glisse dans son cahier tout en cherchant dans sa tête le chemin qui la mènera jusqu'à sa belle destinataire.

LA DOUCE NÉCESSITÉ D'ÊTRE DEUX

L'HOSPICE

Tous les mercredis matin, ou presque, Zep rend visite à son ami Pierre. Il l'a connu voilà déjà quinze ans. Pierre habitait alors un appartement au rez-de-chaussée de son immeuble. Il avait soixante-cinq ans à cette époque et venait d'hériter d'une retraite bien gagnée. Ancien chauffeur de bus à la S.E.M.T.A.O.¹², Pierre n'avait jamais été marié. Il s'était nourri d'amitiés tout au long de sa vie, et celle qui le liait à Zep était sans doute été la dernière.

Cinq ans plus tôt, un grave problème osseux l'avait poussé hors de son petit F2 et obligé à s'en aller partager la solitude des vieux de l'hospice.

Bien qu'il lui en coûtât au début, Zep s'était fait un devoir d'aller le plus souvent possible briser l'épais carreau embué qui sépare son ami Pierre du monde des vivants.

Chaque fois que l'instituteur de l'Argonne prend la route de La Chapelle-St-Mesmin, là où se dresse, dans un ancien hôpital américain, la pseudo-maison de retraite, il se remémore sa première visite, bien avant la réfection des locaux. La bâtisse grise imposait alors ses façades vétustes

¹² Société d'Economie Mixte des Transports en Agglomération Orléanaise.

et crasseuses derrière les murs d'enceinte. L'endroit était plein de passages qui menaient dans les parties désaffectées du bâtiment. L'odeur qui prenait d'abord la gorge était celle de l'urine curieusement mêlée à celle de l'eau de Javel. Dans la grande cour qui servait de parking aux voitures du personnel et des visiteurs, des vieillards, surtout des hommes, tiraient sur des mégots interminables. Ils ne se préoccupaient pas vraiment de la cendre qui tombait sur leur pyjama bleu, sur leur chemise blanche, ou sur leur petite cravate désuète.

Ces hommes-là avaient tous des béquilles plein les yeux.

Lorsqu'il était entré dans le couloir, à la recherche d'une personne qui lui indiquerait la chambre de Pierre, il avait été glacé par ce faux silence, cet étrange musellement dans lequel deux ou trois femmes aux pantoufles usées, traînaient leurs douleurs comme des boulets.

Le couloir, celui de l'entrée comme les autres, était blanc, mais d'un blanc cassé comme semblait cassée la vie même. Plus il s'avavançait, plus il croisait de témoins de la vieillesse. Certains n'avaient plus de retenues et pétaient sans savoir vraiment qu'ils pétaient. D'autres étaient assis sur des longs bancs d'intérieur, plongés dans des revues sans début et sans fin. Des magazines avec des images en couleurs qui leur parlaient d'hier ou d'avant-hier. Le bleu de Millian, ce mercurochrome de la vieillesse, tentait désespérément de cicatriser leurs plaies toujours ouvertes.

Zep avait ensuite remarqué que des gens plus jeunes vaquaient à quelques travaux ménagers. Il avait lu alors sur leurs visages et dans chacun de leurs gestes, l'anomalie, le point à côté du trait du *i*, *i* du mot *débile*. Zep préférait le *i* du mot *différent*. Il apprit plus tard par Pierre que ces gens étaient *utilisés* pour quelques pièces, pour nettoyer les couloirs, plier les draps, passer l'éponge, essuyer la vaisselle ou simplement ramasser les feuilles mortes.

« Les feuilles qui se détachent des arbres ont, elles au moins, une chute élégante, se dit-il ; mais les hommes ne

sont pas comme les feuilles, ils choient lourdement et sans profiter du vent pour se faire balancer une dernière fois ! »

L'endroit avait tout d'abord effrayé Zep, puis, sans doute comme ceux qui y travaillaient toute l'année, il s'y était habitué. Jusqu'à ne plus faire attention aux toux, aux ronflements, aux pets, aux cris et à l'indifférence.

Lors de sa première visite, renseigné par une merveilleuse petite infirmière dont la beauté contrastait si fort avec ce qui l'entourait, il était entré dans un dortoir aux murs beiges délavés. Les lits étaient tous pareils.

Alignés.

Sur certains, des vieux étaient à moitié endormis. La chaleur avait donné à l'un d'eux un prétexte pour ôter ses draps, exhibant ainsi un sexe en demi-cercle sur son paillason de poils gris.

Un sexe au repos.

Repos définitif.

Le dortoir était plein de croix, de crucifix et de vierges en porcelaine peinte. Des images qui n'en finissaient pas d'être pieuses.

« Ici, avait alors pensé Zep, le bon dieu est chez lui ! »

Toujours horripilé par les excès de la chrétienté, Zep imaginait bien leur dieu en boutiquier de bazar, *bonimentant* la spiritualité, l'oeil en permanence aux aguets dans cette misère journalière, comme à l'affût d'une âme à convertir. Ici, mieux qu'ailleurs, il régnait sur la douleur et les escarres. D'ailleurs, ne le colportait-on pas de lit en lit par le biais de quelques revues ou magazines qui vantaient les mérites de la vie juste avant la mort ? Zep aurait mille fois préféré qu'on affichât, dans le dortoir des hommes, des filles plus ou moins nues, non pour narguer l'impuissance des pensionnaires, mais, qui sait, pour peut-être leur faire profiter d'une dernière érection !

Puis Zep avait enfin trouvé Pierre.

Il n'oublierait jamais la gêne qu'il avait fait naître en lui, simplement parce que Zep était là, dans ce lieu qui faisait honte à son vieil ami.

Depuis ce jour de sinistre mémoire, de nombreux travaux ont amélioré le décor, mais la pièce qu'on joue ici n'a pas changé et le dénouement reste identique.

Ce mercredi d'automne, Zep n'a pas mis longtemps à comprendre que Pierre était parti, peut être à cause d'un trou de mémoire dans son texte, peut-être parce qu'il en avait marre d'entendre le souffleur lui dicter ses répliques, peut-être parce que le rideau n'avait plus aucune chance de se refermer sur le public absent, peut-être parce que la mort est après tout plus gracieuse que cette conne de vie.

Pierre, catholique de la dernière heure, (l'aumônier de l'hospice avait rudement bien fait son boulot) avait souhaité qu'on lui fît une messe, et Zep apprit qu'elle avait eu lieu sans qu'on l'en avertisse.

- Il ne voulait pas ! lui lance la surveillante en chef, sorte de petite bonne femme excitée dont on se demande bien pourquoi elle porte des lunettes puisqu'elle regarde toujours par-dessus.

- Pardon ?

- Oui, depuis longtemps il nous avait recommandé à tous de n'avertir personne de sa mort, pas même vous ! Mais tout a été fait pour le mieux ! Il a eu un bel enterrement, une jolie messe !

Zep repart avec un drôle de sentiment qui s'accroche à ses basques. La tolérance de cet homme qui connaissait l'athéisme de Zep jusqu'à lui éviter sa dernière messe le touche profondément. Il s'en veut de n'avoir pu accompagner son vieil ami jusqu'à son nouvel appartement, sans doute le plus petit mais sans doute le plus tranquille.

Lorsqu'il reprend sa voiture et quand la maison de retraite n'est plus qu'une image dans le rétroviseur, la peur de vieillir seul le cadennasse tout d'un coup.

Mais au lieu de l'encourager au suicide, ce terrible engrenage l'engage à vivre, à partager sa vie.

Quarante ans, ce n'est peut-être que la moitié, et la moitié d'une vie, ça en vaut sûrement la peine !

Il lui faut très vite retrouver la policière, dont les yeux noirs s'accrochent à ses pensées.

Zep s'étonne lui-même de cette soudaine urgence mais la direction qu'il prend est bien celle du commissariat du Faubourg-St-Jean.

COMME LE JEU DE L'OIE

On dirait un élève appliqué qui taille son plus beau crayon de couleur, faisant bien attention que la mine ne se casse pas. La préparation du sandwich de Starsky est un vrai cérémonial. Surtout pour la disposition des olives. La Grenouille a posé les coudes sur le bureau et ses mains servent de reposoir à sa tête. Elle semble très amusée par son collègue.

- C'est une nouvelle sorte d'olives ! explique Starsky en disposant des petits quartiers sur sa tranche de jambon. C'est des *Luques*, elles viennent de Montpellier !

- Ah !

- Fous-toi de ma gueule !

- Je me fous pas !

Il referme le pain, l'entoure d'une feuille de papier aluminium et fixe la Grenouille, figée comme une statue.

- Tu m'inquiètes ! Depuis tes exploits de lundi, t'es plus la même !

- Et comment je suis ?

- Bizarre...

Le téléphone sonne.

Elle décroche.

Elle fixe Starsky.

Ne le quitte pas des yeux.

- Qu'il monte ! dit-elle enfin à l'agent qui l'informe d'une visite.

- C'est qui ?

- Pour moi !.

On frappe à la porte et elle prie d'entrer. L'instituteur de l'Argonne pénètre dans le bureau sans qu'elle puisse dissimuler son trouble, du moins aux yeux de son équipier qui la dévisage.

- Je... je ne vous dérange pas ? bredouille le visiteur.

- Non, du tout ! assure-t-elle avant de demander à Starsky d'avancer une chaise à l'instituteur.

- J'aimerais vous parler... mais à vous seule !

Le regard de Starsky se noircit un peu.

La Grenouille lui fait comprendre qu'elle aussi, souhaite qu'il s'absente le temps de l'entretien.

Il sort de la pièce sans un mot, la laissant seule et tremblante.

Elle prend sur elle et questionne l'instituteur sur le motif de sa visite.

- Je voulais vous dire pour l'autre jour...

- Vous vouliez me dire ?

- Que c'est la première fois que des policiers me font la courte échelle pour monter sur le toit de leur véhicule !

- Passionnant !.

L'homme la regarde et tous les deux ne sont pas dupes du jeu qui définit lui-même ses règles étranges.

- Je ne peux pas vous parler ici ! je vous invite à manger quelque part ?

- Où ?

- Où vous voulez !

Deux solutions s'offrent à elle ; ou renvoyer le type en lui assénant que c'est ici et nulle part ailleurs qu'on recueille les témoignages, ou lui lancer un nom de restaurant qui dénouera peut-être le noeud qui lui tord si fort les boyaux. Elle opte pour la deuxième solution et s'en étonne tout de suite après.

- Au Don Quichotte !

Comme il ne dit rien, elle ajoute :

- Rue de Bourgogne, vous savez ?

- Je vais peu au restaurant ! confesse-t-il visiblement soulagé d'avoir obtenu sa réponse et certainement troublé qu'elle soit positive.

Sophie regarde sa montre. Il regarde la sienne aussi.

- Il est peut-être un peu tôt, lui dit-elle embarrassée.

- Le temps d'y aller...

- Oui, le temps d'y aller !

Elle, comme lui, n'a pas grande envie de se séparer maintenant pour se retrouver plus tard.

Elle se lève et l'invite à la suivre. Ils marchent jusqu'à la cour. D'un oeil discret, elle cherche Starsky en espérant ne pas le croiser et ne pas avoir ainsi à se justifier. Par chance, elle ne le voit pas et se contente de lui laisser un message, assez vague toutefois.

- On prend ma voiture ? lui demande son hôte.

- Si vous me raccompagnez après, oui !

- Pas de problème, je suis garé juste à côté !

Ils sortent de l'enceinte du commissariat et marchent jusqu'au véhicule sans se parler. Elle ne prête même pas attention à la marque de la voiture, obnubilée par ce qu'elle va bien pouvoir lui dire, lui raconter. Ils roulent un peu avant qu'il ne daigne réamorcer le dialogue.

- Vous vous demandez bien, sans doute, ce que j'ai à vous dire ?

Approuver serait lui mentir et nier, présomptueux de sa part. Elle préfère bifurquer sur un chemin moins caillouteux.

- Et à l'Argonne, ça va ?

- Comme ci...

- J'arrive pas à comprendre que ça dégénère comme ça !

- C'est pas facile !

Ils échangent ainsi des banalités bien pesées jusqu'à ce qu'il trouve une place non loin du restaurant.

- J'y viens souvent, c'est très sympa, vous verrez ! glisse-t-elle en y pénétrant.

Le patron de l'établissement qu'elle connaît bien vient les accueillir, plein de chaleur et d'accent dans la voix. Il les invite à s'asseoir dans un coin tamisé de la deuxième salle qui sent bon les épices et le riz de paella. À peine

sont-ils installés qu'il leur apporte le verre de l'amitié, une somptueuse sangria qui a le don de la rendre heureuse. D'habitude...

- Je ne connais pas votre prénom... reprend l'instituteur dont les yeux semblent plus ouverts qu'à l'ordinaire, peut-être du fait d'une demi-obscureté.

- Sophie ! Et vous ?

- Un prénom tout ce qu'il y a de plus banal : André ! Mais tout le monde m'appelle Zep !

- Pourquoi Zep ?

- Zep, vous savez bien, c'est le nom qu'on donne à une zone d'éducation prioritaire !

Comme elle ne pipe mot, il commente :

- Comme à l'Argonne ! Comme où je travaille !

Elle acquiesce tandis que le patron revient leur porter le menu. Il en profite pour allumer la bougie de cire rouge. La flamme dépose quelques touches de lumière sur le visage d'André. Sa peau semble encore plus lisse que la sienne et bien qu'il fasse la quarantaine, il lui semble encore très jeune, le regard tendre comme un gâteau au chocolat. Elle examine discrètement sa bouche comme pour la comparer à celle qu'elle s'était dessinée dans ses hypothétiques et chimériques ébats. Ses lèvres généreuses tracent un agréable sourire timide et provocant.

Peut-être parce qu'elle l'a trop regardé, il se décide à parler.

- Je voudrais vous poser une question, Sophie ; comme elle est très indiscreète, je suis un peu embarrassé...

- D'habitude c'est moi qui pose les questions indiscreètes, c'est pas grave si ça change un peu !

- Vous êtes mariée ?

- Non !

- Vous vivez avec quelqu'un, bien sûr...

- Non !

- Moi non plus !

Elle est soulagée mais reste muette, incapable de poser elle aussi la moindre question.

- C'est plus facile alors, lui confie-t-il.

- Oui !

- Vous savez ce que je voulais vous dire, hein ?
- Oui !
- Et vous trouvez ça ridicule ou prématuré, non ?
- Non !

Elle commence à se détester, se sentant comme vidée de vocabulaire.

- J'ai été marié quinze ans, et puis j'ai perdu ma femme ! Depuis, je vis un peu en ermite et il me semble que j'en ai contre le monde entier !

Sophie n'a plus le nœud dans son ventre mais un étau qui lui broie entièrement ses entrailles. Elle attend avec impatience que le patron du restaurant vienne prendre la commande. Si seulement il se pointait maintenant, elle retrouverait la parole et donnerait à l'homme qui l'aimante comme une petite tête d'épingle le courage qu'il lui manque pour lui avouer son attirance.

Au lieu de ça, son silence de marbre le trouble bien plus.

- Je vous ennuie ? C'est vrai, je m'impose, pardonnez-moi !

Le restaurateur arriva enfin, libérateur d'angoisses.

- On n'a pas regardé, on prend une paella pour nous deux ? questionne-t-elle enfin à son amoureux suspendu dans le vide.

- Je veux bien ! dit-il en retombant sur sa chaise.

Ils se sourient enfin et elle a le courage de parler.

- Je suis une fille compliquée, j'ai une vie compliquée, enfin tout chez moi est compliqué !

Ils se font maintenant réellement face.

Elle sent chez lui, l'envie de la toucher, de lui prendre la main ; ou alors c'est sa propre envie qu'elle projette sur lui. L'homme qui lui dévore l'âme ne correspond en rien à l'image du séducteur. Il y a comme de la féminité dans son regard et dans ses gestes. Sophie, qui vit depuis neuf ans dans une zone de virilité où la moindre faiblesse n'est jamais pardonnée, sent soudain le doute s'installer. Plus que son corps, son esprit entier veut vivre cet échange avec André.

Il ne bouge pas mais lui avoue :

- Vous êtes très belle !

Comme elle ne répond pas mais le fixe toujours, il ajoute :

- Belle dehors ! Et belle dedans ! Belle dedans, c'est une évidence !

- Je peux vous dire un truc ? (...) eh bien, le même soir que le gamin est mort de son overdose, je me suis fait cambrioler... Je crois maintenant que c'était un signe...

- Un signe ?

- Un nouveau départ, quoi ! Comme si on avait gommé d'un coup tout ce qui est complexe en moi et si on m'avait laissé le choix pour repartir...

- Quel choix ?

- Repartir seule, ou avec quelqu'un... lance-t-elle sûre du coup qu'elle portait, sûre de voir s'ébranler cet homme tendre.

- En principe, reprend-il visiblement ému, je commence par me rapprocher physiquement d'une femme avant de pouvoir lui parler de mes sentiments... Mais avec vous, c'est tout le contraire ! Ce n'est pas l'envie de m'approcher qui manque, ni celle de vous toucher, de t'embrasser, mais c'est vrai que j'ai plutôt envie de te dire ce que je ressens !

Les *tu* qui courraient depuis peu après les *vous* les avaient rattrapés confusément.

- Moi aussi... Voyez-vous, ce qui est bien ici, c'est qu'on attend longtemps avant d'être servi ; ça permet de discuter !

Ils échangent un nouveau sourire, plus profond, et malgré l'envie folle de se parler, la peur de se toucher, ils communiquent déjà comme des amants. Elle en est surprise et heureuse à la fois.

- Là encore, ça paraît simple et c'est pourtant très compliqué !

- Qu'est-ce qui est compliqué ?

- Vous et moi, mais plutôt moi ! Je suis sûre que vous ne pouvez pas imaginer quelle femme je suis !

- Je sais déjà que tu détestes qu'on trouble l'ordre public et que tu adores la paella !

Sophie voulait tout lui dire en une seule fois.

Lui dire d'abord qu'elle est vierge et donc fragile, qu'elle est sûrement invivable, pleine de préjugés et d'idées reçues, qu'elle est vieille-fille avec des habitudes de vieille-fille, qu'elle aime le pouvoir et que ça la rend pénible !

Mais elle préfère qu'il la découvre, doucement, comme on développe un cadeau qu'on a trop attendu.

- Il faudra être patient, dit-elle seulement.

- Ce matin, je me disais justement que j'avais encore quarante ans pour comprendre le monde !

- Quarante, juste ?

- Peut-être plus, surtout maintenant que je sais que le monde est plus grand que prévu !

La paella vient à point nommé, comme se referme le rideau de velours rouge à la fin du premier acte.

PUISQUE LOUISA ÉTAIT LA

Guy décide de ne pas aller travailler au *centre* ce mercredi et d'entreprendre Zep sur le terrain de ses révoltes. Il a le sentiment que l'instit acceptera le *deal*, trop heureux d'ébranler le mur épais des institutions. Il guette donc l'entrée de son bâtiment, assis sur les marches du sien.

Louisa l'a rejoint comme souvent, toujours à l'affût d'un sentiment qu'il ne lui a jamais délivré.

- Qu'est-ce que tu attends là, Guy ?

- Il faut que je vois Zep !

- Pour ce que tu m'as parlé ?

- Oui !

- Moi, je trouve que c'est génial ton idée !

- Merci !

Ils restent un gros quart d'heure, comme ça, sans se parler, en observant simplement les petites scènes qui fleurissent dans le quartier. Progressivement, les enfants envahissent la place, imaginant des jeux à base de rap, de cris, de grossièretés et de violence. Les plus jeunes de la cité, tout comme leurs aînés, n'ont que cette violence pour exister. Guy dit qu'il n'y a pas d'autre alternative puisque ceux qui la condamnent réfutent tout aussi bien l'ensemble des moyens mis en oeuvre pour la sublimer.

Comme la musique (le rap) rejetée en bloc par la communauté française ou gobée par le showbise.

Comme la peinture (les tags) considérée comme source de dégradation.

Comme la danse jugée *hors normes* et comparée avec beaucoup d'ironie à celle d'une tribu primitive.

- Y'a une question que j'ai envie de te poser, Guy... dit Louisa.

- Pose toujours !

- Pourquoi t'as pas envie de moi ? T'es le seul keum de la cité a pas avoir essayé...

- Peut-être parce que je te respecte, Louisa ! T'as des mômes...

- *Ziav* ! mon Guy... Mes mômes, c'est mon jardin et la baise c'est ma cuisine ! Tu sais ce qu'ils disent les autres ?

- Je m'en fous !

- Je vais quand même te le dire ; ils disent que t'es sûrement pédé parce qu'ils t'ont jamais vu tirer une minche !

- Je ne suis pas pédé, Louisa ; je suis simplement timide...

- Pourquoi t'es timide avec moi ?

- Avec toi, c'est pas pareil !

Louisa lance une dernière tentative mais Guy l'interrompt. La voiture de Zep apparaît et se gare sur le parking. Il n'est pas seul. Guy identifie la fille qui l'accompagne et sent son cœur battre un peu plus vite.

- Tu vois, Guy, reprend Louisa, même Zep ça le travaille... En plus, ce que la fille ne sait pas encore, et va

découvrir *rapidos*, c'est que c'est un vache de bon coup, l'instit !

- Parce que lui aussi ?

- Et alors, il est sympa Zep ! Et au moins t'as droit à mieux qu'un *magdo* !

- Un magdo ?

- Tin ! Tu devrais sortir un peu plus ! Un magdo, c'est une éjaculation précoce, un *fast-foutre*, quoi ! Et tu sais les mecs de la cité, y sont tous un peu court sur quéquette !

Guy suit des yeux le couple qui s'approche de l'entrée de l'immeuble de Zep. Leur attitude, quoique distante, laisse entrevoir à Guy quelque chose qu'il redoute déjà. Il pense à la lettre, bien au chaud dans son cahier, et aux regrets qu'il mâchonnera si, par malheur, il s'aperçoit qu'en la lui ayant donnée avant, il serait peut-être aujourd'hui à la place de l'instituteur.

Il pense aussi que si elle est avec cet homme bien plus âgé qu'elle, c'est qu'elle doit être un peu comme Louisa et se donner à tous ceux qui la draguent.

Pourtant, il n'arrive pas à se résoudre à l'idée qu'elle est ainsi.

Zep aperçoit Guy plongé dans ses pensées. Il le salue. La fille tourne machinalement la tête et son regard se plante dans le sien. Elle a un petit sourire gêné, comme celui d'un enfant pris en faute. Elle détourne les yeux et disparaît avec Zep dans la cage d'escaliers.

Louisa observe la scène sans en perdre une miette.

La portugaise n'est pas très belle de visage mais son corps est plantureux et ses seins ont une renommée dans toute la cité. Plus Guy fixe la porte de l'immeuble de Zep, plus il sent le désir lui envahir le corps.

- T'as vu comme tu l'as regardée la meuf ?

- Comment je l'ai regardée ?

- Je peux pas te dire, mais il y avait un drôle de truc dans tes yeux !

C'est le moment qu'il choisit pour franchir la frontière qu'il a lui-même instaurée avec sa copine.

- Si je te dis que je n'ai jamais fait l'amour...

Elle ne répond pas. Se contente de le fixer. Il poursuit son explication :

- Je m'étais imaginé que je pourrais commencer avec quelqu'un que j'aime vraiment... Je sais que c'est con comme réaction, mais j'y peux rien !

- T'es trop intello Guy, il faut que tu compliques tout ! Viens à la maison, va ! Je sais que tu m'aimes pas ou que tu m'aimes bien, mais j'ai l'habitude...

Guy a pris sa décision mais il repousse le plus possible l'instant où il devra passer à l'acte, faire avec son amie ce qu'il a certes rêvé de faire, mais avec une autre.

- Allez, viens, insiste-t-elle, les enfants rentrent à cinq heures... Ça nous laisse un peu de temps !

Il suit donc Louisa jusqu'à son appartement. Tout ce qu'il voit sur le chemin restera gravé en lui à jamais. Lorsqu'elle referme la porte et qu'il sait qu'il ne pourra plus faire marche arrière, il a comme une envie de pleurer. Louisa s'est approchée doucement et a passé ses bras autour de la taille du garçon. Guy est figé, à l'écoute du moindre son dans le couloir, de la moindre parole ou du moindre cri, du bruit de l'ascenseur et de celui des scooters dans la rue. Il sent soudain la langue de Louisa entrer dans sa bouche et chercher la sienne, l'enrouler, lui donner envie de battre et de balancer. Il rend à Louisa ce qu'il lui semble la meilleure réponse et la serre à son tour dans ses bras.

- Ça me fait tout *zarbe* que tu m'embrasses, toi ! Ça fait un bout de temps que j'en ai envie ! confesse la généreuse portugaise.

Un peu gauche dans ses gestes, elle déboutonne la chemise de Guy, puis ne tarde point à lui baisser le pantalon. Il est rapidement nu, face à la femme habillée.

Elle s'assoit par terre et le regarde longuement.

- T'es super beau, tu sais !

Puis, elle se déshabille lentement. Elle ne quitte pas des yeux son compagnon, et sourit de voir son sexe se tendre vers elle. Lorsqu'elle ôte son soutien-gorge et libère ses seins, Guy ressent pour la première fois l'envie de coller son corps sur celui de sa copine d'enfance, celle qui a connu tous les corps de ses copains, d'Omar à Francisco. Elle enlève enfin sa culotte et vient tout près de Guy, toujours immobile. Elle se met à genoux, regarde le sexe dressé et lève les yeux.

- Je vais te mettre un *petit ciré*, mais avant j'ai trop envie de le goûter !

Elle prend le sexe dans sa bouche avec beaucoup de tendresse. Guy a bien souvent vu cette image à la télé mais il n'aurait pu imaginer y prendre un tel plaisir. Lorsqu'elle le lâche et qu'elle se relève, il la trouve belle pour la première fois.

Elle l'embrasse et l'entraîne dans sa chambre.

Lorsqu'ils sont allongés, elle enfle le préservatif délicatement puis guide le sexe ainsi protégé vers le sien. Elle se laisse glisser sur cette branche de vie, tout naturellement, jusqu'à l'engloutir en elle. Ils s'observent tous les deux avant qu'elle ne feinte de ressortir une première fois pour mieux s'enfoncer de nouveau, et de plus en plus vite, jusqu'à lui faire connaître un orgasme, à des lieues de ceux qu'il a éprouvés tout seul jusqu'alors.

Comme si des centaines de réveils démontés carillonnaient en silence, battant son gland jusqu'à le faire exploser.

- C'était un magdo ? plaisante-t-il quand elle se dégage pour s'allonger à ses côtés.

- La première fois, c'est toujours un peu magdo ; mais c'était bien !

- C'est quoi bien, pour toi ?

- C'est que j'en avais terriblement envie et que j'en ai encore envie !

- Je crois qu'il va falloir attendre un peu... avoue Guy qui ne ressent déjà plus cette attirance magique pour Louisa.

- Je sais... se contente-t-elle d'ajouter avant de poser sa tête sur son épaule.

COMME LES BOULES DU LOTO

Elle a bien un peu insisté pour qu'il la raccompagne jusqu'à son bureau, mais il tenait tellement à prolonger le délicieux moment du déjeuner qu'elle l'a suivi jusqu'à l'Argonne, pour le café.

Elle n'est pas dupe et sait fort bien qu'elle plonge toute entière, le corps avec, dans cette envie qu'ils partagent l'un et l'autre et qu'elle redoute de toute son âme.

André n'est pas Dop, et si elle doit s'opposer à lui, s'opposer à elle-même, la violence n'y suffira pas !

Elle aurait préféré une *première fois* dans son propre appartement. Bien qu'il soit, depuis le vol, dépourvu de souvenirs et d'identité.

Lorsqu'ils stoppent au bas du grand immeuble, elle se dit que la cité doit favoriser le développement de l'individualité et de l'individualisme, tant elle se sent seule et différente, prête à fuir l'homme qui guide maintenant ses pas.

Prête à se fuir elle-même !

Lorsqu'elle le voit tourner la tête vers l'autre immeuble, elle l'imité comme pour repérer une échappatoire, une brèche dans le bâtiment ou l'entrée d'un souterrain.

Elle voit alors celui qui reste en veilleuse dans son âme, le jeune beur aux petites lunettes. Il semble gîter là par hasard, à côté d'une fille ronde, les cheveux devant les yeux. Le regard qu'il lui lance la traverse comme une bourrasque soufflant sur la braise d'un foyer à peine éteint. Sophie est comme le panier transparent dans lequel s'entrechoquent les quarante-neuf boules du loto avant de livrer la combinaison magique.

Sophie déteste les jeux de hasard et les jeux en général. Jouer sa vie est peut-être déjà une partie de trop ! En plus, elle haït les gagnants de tous poils, ceux qui agitent leur

bout de chance en ricanant, ceux qui n'en finissent pas de remercier des marques de lessives.

Là encore, elle a une bonne raison pour comprendre ses réticences.

Souvenirs, malchance.

Son père faisait partie de ces petites gens qui jouent (le dimanche seulement) leur *grandeur* sur trois numéros. Ceux du P.M.U., c'est à dire du bistrot où l'on vient poinçonner un ridicule petit carton rouge, où l'on passe aussi pour boire le verre en trop, tout en rêvant aux résultats du soir.

Son père ne manquait jamais à la tradition du sacrosaint *tiercé* et ce qu'il gagnait parfois, loin de représenter un pactole, ressemblait plus à une sorte de prime d'assiduité. La plus grosse somme, il la perdit un jour, trop malade pour pouvoir valider sa combinaison gagnante. Sophie se souvient encore des cris de rage, des poings martelant la table jusqu'à lui casser un pied. C'était la faute au monde entier ; à sa femme qui ne savait plus le soigner, à sa fille qui ne voulait jamais entrer dans un bar et à la voisine qui aurait pu aller lui poinçonner le ticket ! Les seuls bons souvenirs liés au tiercé se résumaient aux déceptions de la famille à l'écoute de l'annonce des rapports à la télé, le jour où il gagnait.

Ils étaient toujours maigrelets.

Aujourd'hui, toute la vie est faite de jeux de hasard, de *jeux télé* où brillent les brillants et resplendissaient les cons (ceux qui applaudissent) !

Sophie ne comprend pas pourquoi la télévision ou la radio offre de tels magots à ceux qui n'en ont pas réellement besoin. Elle préférerait qu'on sélectionne les candidats parmi les nécessiteux de la société. Ou alors, que l'élite culturelle joue au bénéfice de quelques familles dans le besoin. Ils pourraient ainsi toujours briller aux yeux de tous les téléspectateurs parmi le strass et les paillettes.

Sophie, lorsqu'elle défend cette idée de *téléthon* du jeu télévisé se fait rire au nez par ses collègues. Mais qu'y a-t-il de risible à l'idée d'offrir une voiture à une famille qui

n'a jamais eu les moyens de se l'acheter, ou d'offrir un petit voyage à ceux qui n'ont jamais réussi à franchir le ruban gris du périphérique ? Starsky a beau lui expliquer que les gens miséreux n'ont aucune envie d'exhiber leur pauvreté devant les autres, elle reste convaincue du contraire.

Elle détourne le regard des yeux du jeune Hacenne que certains appellent Guy et entre dans la cage d'escalier qui sent l'ail cuit.

- Faut pas avoir le nez trop sensible ! avoue André devant elle.

- Ça va !

Ils montent les quelques marches qui les conduisent devant la porte de l'appartement de Zep. Elle pose la main sur son épaule avant qu'il n'engage la clé dans la serrure.

- Attends ! je crois que je ne vais pas rentrer chez toi !

- Pourquoi ?

- Parce que je suis nulle !

André l'observe sans rien dire.

- Je ne suis pas prête, André !

Comme il ne dit rien mais la fixe avec tendresse, elle ajoute :

- Je veux bien aller plus loin avec toi, mais pas là, pas aujourd'hui, pas dans cette cité !

- Y'a pas urgence, tu sais !

- Tu dois me trouver conne, non ?

- Qu'est-ce que je dois trouver con ? Que tu n'aies pas envie de rentrer chez moi ?

Elle s'était assise sur la dernière marche d'escalier. Il vient s'asseoir près d'elle. Il passe sa main sur son épaule, et elle la lui saisit nerveusement pour la serrer très fort.

- Ma vie n'est vraiment pas simple !

- Il y a un homme, n'est-ce pas ?

- Non, pas comme tu pourrais le penser !

- Tu as un peu peur de moi ?

- T'oublies que je suis flic ! raille-t-elle en roulant un peu les épaules et en lui souriant.

- Ah non ! ça je ne l'oublie pas ! C'est même un paradoxe, tu vois !

- Si tu me ramenaïs, André ?

- Si c'est ce que tu veux, *no problémo*, comme disent les gosses !

- T'es gentil, lui glisse-t-elle en déposant un court baiser sur ses lèvres.

Ils redescendent et les boules du loto sont ainsi rangées pour le prochain tirage.

Guy n'est plus là et la fille non plus.

Peut-être était-ce sa nana.

Sophie en est presque chagrinée.

Elle marche sans avoir remarqué l'attitude d'André, stoppé à quelques mètres d'elle et qui l'observe.

Il la rejoint et lui confie qu'elle avait vraiment de jolies jambes. Elle lui sourit et ils quittent l'Argonne, non sans qu'elle en éprouve d'abord un sentiment bizarre de jeu défait de toutes ses règles.

8

NOËL 1993

NI SAPIN NI GUIRLANDE

Depuis que Sophie n'a osé franchir le seuil de sa porte, Zep entretient avec la jeune femme une relation à la fois amoureuse et platonique.

Elle a *décroché* de l'Argonne suite à une enquête criminelle ayant mis tout le commissariat sur les dents.

Zep la voit de temps en temps, lui écrit, lui téléphone. Il devine chez elle une angoisse qui bloque ses pulsions et l'empêche d'aller plus loin dans leur pas de deux. Par ailleurs, il pressent qu'elle partage ses sentiments avec un autre homme dont elle tait sciemment l'existence sans pourtant la nier complètement.

C'est Noël, la folle braderie des sentiments humains !

La longue marche du troupeau vers le même sapin !

La grande distribution des étiquettes sociales !

Il y a très longtemps que Zep ne fête plus Noël pour peu qu'il l'ait fêté un jour.

Même à l'école, il s'abstient de suivre la tradition ; ce qui ne manque pas d'attirer les foudres de quelques parents en mal de *conformité*.

Outre le fait que Noël est d'abord une fête religieuse, tout ce qui précède, accompagne et décore le vingt-cinq décembre l'agace profondément et le rend morose. Non

qu'il soit contre une fête des enfants, une rencontre familiale, une occasion de s'amuser, mais la tradition fabrique des moules, des noëls aseptisés, clés en main. Chaque famille reproduit un schéma, se plie aux règles, sans amour et sans réelle générosité.

Certes, dans les foyers qui en ont les moyens, les enfants reçoivent leurs cadeaux et peuvent même rêver un peu avant de les déballer. Mais les cadeaux d'aujourd'hui ne sont que des paquets joliment enrubannés !

Zep préférerait qu'on y découvre de l'amour plutôt qu'un sinistre jouet, qu'une vulgaire boîte pour faire la guerre tout seul dans son coin. S'il avait eu un enfant, Zep aurait changé les choses, du moins il aurait certainement donné une autre couleur à la fête.

Lorsqu'il affirme ainsi ses convictions, ses détracteurs amis le trouvent quelque peu intolérant, jugeant qu'il n'est pas sain de créer un sentiment de différence auprès des enfants. Zep sait par expérience, qu'aux yeux des gens, mettre à mal l'hypocrisie, c'est faire preuve d'intolérance ! Il en connaît pourtant des anticléricaux qui se fendent d'une crèche et qui mettent, pile à minuit, le petit Jésus sur son lit de paille !

Et tous les autres, ces parents démissionnaires qui bouffent goulûment leurs huîtres et leur dinde sans se préoccuper des *moutards* qui cherchent pourtant, ce jour-là plus qu'un autre, un petit signe d'amour ou de tendresse. La religion était bien faite ; rien de plus facile que de passer du Père-Noël au bon Dieu !

Poser ainsi la patte sur l'incrédulité, c'est s'assurer des lendemains heureux, sans mouton récalcitrant quittant le troupeau.

L'intolérance a bon dos, on l'exhibe dès qu'on se sent menacé d'avouer la sienne ! Zep s'est souvent demandé quelle différence il peut y avoir entre une jeune musulmane qui porte le voile et la petite française arborant une croix à son cou.

Si le foulard est le signe de l'exploitation patriarcale des hommes sur les femmes, et qu'il faut le combattre, la

croix n'est-elle pas le signe de la soumission des êtres, de la joue tendue et de la joue battue ?

Zep ne nourrissait aucune rancune envers les familles pratiquantes fêtant Noël préférant concentrer ses attaques à l'endroit de tous ces *traditionalistes pour lesquels un abus a force de loi parce qu'il s'est éternisé*¹³.

Le droit de proclamer l'intolérance est réservé au clan majoritaire une fois de plus !

Ne pas fêter Noël est intolérable, alors que le fêter ne tombe sous le couperet d'aucune sentence !

Dans son projet « D'ÉCOLE DES PARENTS », Zep a longuement disserté sur le fait d'informer les pères et les mères sur « *ce simple fait que les traditions contribuent à l'éducation diffuse de l'enfant, qu'elles s'affichent sans vergogne dans les rues, ne le confrontant qu'à l'unicité, au lieu de l'ouvrir aux variétés de la pensée, à la différence et à la créativité. On fabrique ainsi des enfants différents sur le même modèle et l'on s'étonne ensuite qu'ils brisent, détériorent ou recouvrent tous ces symboles de l'éducation morale qui ont gommé leur identité.* »

Pour amener les parents les plus humbles à comprendre l'oppression des règles implicites, Zep a imaginé aborder le sujet par des questionnaires qui les conduiraient à s'avouer qu'ils font telle ou telle chose pour simplement « *faire comme les autres* ». Il compte ainsi leur ouvrir les yeux sur le fait qu'ils ne commandent pas obligatoirement leur comportement, mais qu'on le leur dirige pour qu'ils perpétuent la tradition, qu'ils se croient libres mais n'aient, en réalité, aucune liberté de conscience.

Dans le chapitre « FAIRE UN ENFANT, QU'EST-CE QUE ÇA PROUVE ? », Zep tente de répondre à la question en imaginant toutes sortes de réponses.

« *Il y a les parents qui font les enfants quand ils baisent, sans en imaginer les conséquences. Il y a les parents qui procréent pour perpétuer leur identité, marquer leur territoire social, assurer une quelconque descendance abstraite. Il y a les parents qui fabriquent de petits êtres*

¹³ Henri BARBUSSE.

juste pour cimenter un couple qui se fissure. Il y a les parents qui enfantent pour s'offrir un nouveau jouet, une pâte à modeler vivante. Il y a les parents qui mettent des enfants au monde par civisme ou patriotisme, fournisseurs officiels des armées. Il y a enfin les parents qui choisissent de faire un enfant pour leur donner beaucoup de cet amour particulier que chacun porte en soi et qui s'appelle l'égoïsme.

Faire un enfant est acte d'amour égoïste, et ce n'est qu'en s'en persuadant, qu'un parent est capable de conduire sa progéniture sur le chemin de la vie. L'enfant, c'est un comme un cadeau ; la joie principale revient à celui qui offre, jamais à celui qui reçoit et qui est redevable ! Peu de parents se rendent compte de la dette qu'ils font contracter à leurs propres enfants et qui leur permettent ainsi de se comporter en parfaits créanciers sentimentaux. Quel enfant n'a jamais entendu la phrase assassine : « Avec tout ce qu'on a fait pour toi ! » L'ingratitude des enfants, que nous ressasse chaque conflit de générations, n'existe que si l'on est « parent par intérêt » et non par égoïsme. Faire prendre conscience de l'égoïsme parental est un des objectifs de mon école. ».

Sophie est de service, cette veille de Noël. Elle n'a pas choisi, c'était le lot des célibataires d'assurer la permanence alors que les braves gens se singent mutuellement entre le sapin clignotant et le champagne bon marché. Sophie lui avait confié que contrairement à ce qu'on pouvait croire, la veille de Noël avait son comptant d'homicides familiaux. Tel est le lot de ceux qu'on oblige à passer un moment ensemble, canalisés par des lois implicites, mal préparés à partager leurs intolérances ! Quand il lui avait dit ceci, Sophie s'était moqué de lui et l'avait traité d'individualiste, de *contre-tout-ce-qui-est-pour*.

Puis, elle lui avait longuement raconté les Noël's de son enfance et la barbe de l'homme rouge qu'elle était certaine d'avoir entr'aperçue un certain soir de réveillon.

Si elle le lui avait demandé, il serait peut-être passé outre ses convictions en s'offrant un Noël charnel.

Zep rumine l'hypothèse d'une Sophie violée dans sa jeunesse. Cette blessure ouverte l'empêche d'avoir des rapports physiques avec un homme.

Son enrôlement dans la police lui fournit un alibi pour étayer sa thèse. Elle aurait ainsi voulu se donner les armes de sa révolte, le pouvoir d'affronter d'autres violeurs et de les pourfendre. Si c'est la vérité, Zep se demande bien comment il pourra aborder un amour au devenir platonique.

Demain, lorsqu'il ouvrira les volets blancs de la fenêtre, la cité ne sera qu'un vaste salon de jouets où chaque enfant se fera un devoir de venir exposer ses cadeaux.

En attendant, l'Argonne est calme et semble même sereine. Les rues sont désertes et chaque fenêtre allumée témoigne d'un repas amélioré, d'un cadeau bien ou mal enveloppé, d'une famille attablée et d'une télé invitée qui délivre son piteux message culturel.

LE REVEILLON IMPROVISE

- C'est normal que t'aies les boules, Hacenne, c'est Noël ! s'exclame Kamel alors qu'ils marchent l'un et l'autre dans les rues désertes d'Orléans.

- J'ai pas les boules, je sais plus ce que je dois faire !

- Tin ! toi, t'es d'la *netpla* des *chelous* !

- Pourquoi tu dis ça ?

- Avec toi, y'a rien qui va droit ! Un jour tu veux faire la révolution, tout péter, tout cramer, et un autre jour t'es un vrai *grumeau*, à cause d'une meuf !

- Qu'est-ce que t'en sais, toi ?
- J'en sais ce que Louisa elle m'a dit...
- Et qu'est-ce qu'elle t'a dit Louisa ?
- Que t'avais la queue ailleurs !

Guy ne répond pas. Depuis trois mois, il s'est comme pour ainsi dire *abonné*, avenue de la Marne, chez Louisa. Et plus il lui fait l'amour plus il se trompe d'histoire. Petit à petit, elle a gagné sa confiance. Il lui a pourtant avoué son attirance amoureuse pour la femme-flic. Et c'est Louisa qui l'a encouragé à expédier sa lettre. Une lettre sans réponse qui lui brûle encore les doigts, à moins que ce ne soit la conscience. L'a-t-elle seulement reçue ? Ou est-ce ses collègues qui l'ont ouverte ?

Qui ont bavé leurs quolibets ?

Et qui en bavent encore ?

Il veut en avoir le cœur net.

Aussi, a-t-il entraîné Kamel jusqu'au commissariat ce soir de veille de Noël.

Elle ne sera peut-être pas là, mais qu'a-t-il de mieux à faire lui, pour qui Noël est une fête d'adoption, marquée seulement par le programme spécial de la télé et les cadeaux offerts aux enfants.

Le Noël musulman, c'était *Lahide*, plus couramment appelée *la fête du mouton*. On la célèbre deux semaines après le ramadan. Les parents d'Hacenne lui demandent alors de se lever tôt pour prier. Il obéit, bien que cela ne représente rien pour lui.

Lahide, c'est surtout une bonne occasion de réunir la famille et de festoyer. C'est aussi, le seul jour de l'année où Guy peut voir son père sapé, cravate sur chemise blanche et pantalon de Tergal foncé. Il a alors fière allure, montrant ainsi au quartier que sous le statut de manœuvre se cache un homme distingué.

Ce que Guy préfère en période de Noël, ce sont les rues qu'on habille de lumières. Il aime traîner le soir dans Orléans, juste pour voir le maquillage de sa ville.

Ils passent devant le restaurant *Le 1900*, où règne une sacrée ambiance. Kamel glisse un regard à travers la porte

vitrée et se moquent des *streumons* qui se mouchent dans leur coquille d'huître. .

Kamel en rajoute des brouettes, question langage. Il ne manque jamais une occasion pour essayer le dernier vocabulaire, une phrase glanée dans la cité ou sortie de son imagination fertile.

- Laisse tomber, on est arrivé !

La grille de l'entrée est fermée. Guy appuie sur la sonnette.

- Y vont nous jeter !

- Attends là si tu veux !

- T'es con, y gèle !

Le verrou de la grille se libère automatiquement. Les deux amis pénètrent dans la cour presque déserte et entrent dans le couloir principal. Derrière une sorte de guichet un petit sapin en plastique exhibe ses boules décolorées comme une vieille pute ses charmes d'autrefois. Des rires et des éclats de voix parviennent de la pièce du fond. Guy tousse assez fort pour être entendu. Une tête de flic en uniforme, séparée de sa traditionnelle casquette, apparaît dans l'encadrement de la porte. Il regarde les jeunes d'un air surpris, puis articule un « *qu'est-ce que vous voulez ?* » empâté.

- Voir l'inspecteur Martin, s'il vous plaît !

- Et qu'est-ce que vous y voulez à l'inspecteur Martin ?

- C'est personnel

- Tu sais quel jour nous sommes ? reprend le flic qui s'est approché du comptoir.

- Si elle n'est pas là, on insiste pas.

Il réfléchit une seconde avant d'ouvrir une petite porte qui se confond dans le comptoir gris.

- Venez !

Il introduit les deux garçons dans une pièce enfumée où sept flics en uniforme et un autre en civil arrosent Noël à leur manière. Les autres font une mine étonnée lorsqu'ils voient les nouveaux venus.

- Putain ! Vous venez vous constituer prisonniers ?

- Ils veulent voir La Grenouille !

- Merde, ça va lui faire une sacrée surprise ! ricane l'un d'eux en levant un verre de champagne.

Comme il croise le regard de Kamel qui vise les bouteilles, il ajoute:

- On vous en offre pas, hein ? À cause de la religion, quoi !

- Ah ! Oui, reprit celui en civil, c'est con une religion où tu peux même pas t'envoyer un godet. Nous, vous voyez les mômes, c'est les curés qui nous donnent l'exemple !

Les flics continuent à déconner sans être odieux, mais les deux garçons assis dans un coin regardent filer le temps au ralenti. Celui en civil se lève soudain, le visage illuminé.

- J'ai une super idée ! dit-il en décrochant la radio. La Grenouille ? La Grenouille, tu me reçois ?

- Francklin ? s'étonne la fille à l'autre bout des ondes, qu'est-ce que tu fous là ? Tu viens me remplacer ?

- Non, je suis de passage ! Dis ma belle, y'a le Père Noël qui vient de te livrer deux jolis cadeaux... faudrait que tu passes rapido parce qu'ils sont en train de fondre !

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- Rentre et tu verras...

- Si c'est une connerie je te défonce les couilles !

- Quel langage ! Enfin, t'auras pas besoin ! Dis, au fait... Qu'est-ce que tu fous dehors à cette heure ?

- Un appel pour un cambriolage ! Mais ça m'a l'air bidon, tout est calme ! Je rentre !

- O.K., Terminé !

Les minutes qui s'écoulent ensuite paraissent bien longues aux deux garçons parqués dans un coin de la pièce enfumée, spectateurs malgré eux du réveillon de « permanence ».

Puis elle arrive, enfouie dans un pardessus foncé. Elle se plante à l'entrée, droite et décoiffée.

- Qu'est-ce que vous foutez là tous les deux ?

Guy se lève et s'avance de manière à ce qu'il n'ait pas à parler trop haut.

- Il fallait que je vous parle !

- Et ça pouvait pas attendre ?

Il la fixe comme pour lui exprimer une sorte de détresse.

- Venez ! dit-elle en les invitant à la suivre.

Ils grimpent jusqu'à son bureau où elle pénètre vivement. Guy stoppe Kamel s'apprêtant à entrer lui aussi.

- Attends là, s'il te plaît !

Kamel acquiesce, Guy entre dans la pièce et referme la porte.

La femme a ôté son pardessus et s'est assise sur son bureau. Elle l'observe, le regard chargé de reproches.

- Vous avez reçu ma lettre ?

- Je l'ai reçue...

- Vous m'en voulez ?

- De quoi ?

- De l'avoir écrite !

- J'ai aucune raison de t'en vouloir, c'est ton truc !

- Je crois que j'aurais pas dû l'écrire, mais c'était plus fort que moi ! J'aime pas garder les choses pour moi, surtout ça !

- Et alors ?

- Alors... je crois que c'était lâche d'envoyer une lettre comme ça, je voulais simplement vous parler en face.

- Pour me dire quoi ?

- Je voulais vous dire que ce que j'avais écrit... je le pense encore !

- Tu ne devrais pas !

- Je sais bien que c'est pas réciproque, mais moi, pour être sûr des choses, j'aime bien les entendre en face...

- Ecoute, reprend-elle avec plus de tendresse, je trouve que tu es un garçon très bien, attachant... mais je ne souhaite pas répondre à tes avances pour plein de raisons...

Guy pose alors un regard différent sur son interlocutrice. Il devine les failles dans son armure, un peu comme les brèches dans les murs d'une maison qui va être inondée. Il essaye d'imaginer l'eau d'une rivière en crue qui lèche d'abord les pieds de la bâtisse et qui, remontant, s'engouffre dans chaque fissure des murs. La femme lui

semble encore plus belle parce que fragilisée, parce qu'à la merci des eaux.

- Je suis pas venu pour qu'on aille tirer un coup, c'est pas ça qui m'intéresse, non, moi je souhaite simplement qu'on arrive à échanger quelque chose...

- Ça nous avancerait à quoi ?

- À être deux !

- Mais qui te dit que je suis seule ?

- Je ne sais pas, c'est une chose que je sens quand vous me regardez !

Elle baisse les yeux.

L'eau entre déjà dans les pièces du bas.

- Vous êtes seule n'est-ce pas ?

- Je ne veux pas qu'on en discute là...

Elle jette un œil à sa montre.

- Je suis de service jusqu'à demain soir...

Le téléphone sonne.

Elle se précipite sur lui comme sur une bouée tendue au moment critique.

- C'est pas du pipeau cette fois ? O.K., j'arrive ! dit-elle à son interlocuteur avant de s'adresser à Guy, il faut que j'y aille, j'ai une intervention à faire, tu m'attends là ?

- C'est à dire... y'a mon copain qui...

- O.K.! Vous venez avec nous, on reconduira ton copain après !

- Et moi ?

Elle se redresse, s'approche de Guy, le fixe avant d'ajouter :

- Tu voulais qu'on parle, on parlera !

Guy est alors projeté corps et âme dans un immense tourbillon. Embarqué avec Kamel dans un véhicule banalisé dont le gyrophare joue à sa façon les arbres de Noël, ils traversent la ville déserte suivis de près par un fourgon qui mêle sa propre sirène à la leur.

Etrange récital.

- Tin ! le polar ! confie Kamel hilare.

Les deux garçons sont assis sur la banquette arrière, et elle, seule devant.

C'est le braquage d'une bijouterie en plein centre d'Orléans. Bien sûr les voleurs ont pris la fuite depuis longtemps lorsqu'ils arrivent sur place.

- Vous deux, restez là ! ordonne-t-elle.

Aux yeux des badauds, Kamel et Guy font de parfaits interpellés, des prisonniers conformes à l'idée que peut s'en faire la bourgeoisie locale débarquée sur le trottoir, des confettis sur l'épaule et des miettes de coquille d'huîtres sur le plastron.

L'opération dure bien une heure. Lorsqu'elle remonte dans la voiture, elle demande juste à Kamel son adresse.

- Je te ramène ! conclue-t-elle avant que le silence ne s'instaure de nouveau.

Ils roulent ensuite jusqu'à l'Argonne où elle dépose Kamel. Puis elle prend la direction de la ville. Guy sent chaque battement de son cœur s'amplifier et sa gorge se nouer. Elle s'arrête au bas d'un immeuble et passe un message à la radio, indiquant qu'il faut prendre le *relais-téléphone* chez elle. Ils montent jusqu'à son appartement sans se parler. Lorsqu'elle ouvre la porte, ce qu'il remarque en premier, c'est le petit sapin éclairé, planté sagement dans un coin du studio.

- Tu veux boire quelque chose ?

Il acquiesce avant qu'elle ne l'invite à s'asseoir.

- Je n'ai pas grand chose, bière ? Jus d'orange ?

- Je veux bien un jus d'orange...

Gestes nerveux.

Elle le sert et s'assoit face à lui à une distance convenable, évitant précautionneusement toute promiscuité.

- Tu sais, reprend-elle comme pour se dégager de son embarras, je n'ai pas vraiment le droit de faire ce que je fais !

- Merci... dit-il simplement.

- Franchement, dit-elle comme pour évacuer le plus rapidement possible le silence des non-dits, qu'est-ce que tu trouves à une fille comme moi ?

- Vous êtes différente...

- On m'a déjà dit ça ! Mais différente de qui, de quoi ?

- Je ne saurais pas vous expliquer... C'est comme si on visitait plusieurs maisons... Qu'on les trouve belles mais qu'on n'ait pas envie d'y habiter. Puis, d'un coup, on en trouve une où on veut s'installer tout de suite ! Une, où tout est meublé comme on l'avait imaginé, une avec cette chaleur particulière...

- C'est gentil, mais c'est une maison de flic !

- Je sais...

L'eau de ses inondations fantasques a maintenant noyé la maisonnette illusoire, mais tous les deux, bien que sous le niveau de l'eau, respirent normalement. Seuls leurs gestes sont différents, comme mimés dans l'apesanteur sous-marine.

LE DÉSIR ET LA CRAINTE

Sophie malgré tous ses efforts pour ne pas tomber dans le piège, si tendre soit-il, se sent pieds et poings liés face à la fougue amoureuse de Guy.

Comment peut-elle lui dissimuler le désir qui l'emplit ?

Les yeux du garçon sont comme des vitrines soigneusement astiquées pour qu'elles dévoilent tous les cadeaux de ce nouveau Noël.

Lorsqu'il lui prend la main, elle le laisse faire et resserre même un peu son pouce sur la peau brune du garçon.

Le silence s'installe.

Puis, elle sent l'envie de rire taquiner le coin de ses lèvres. Puis ses yeux. Ses joues.

Elle rit.

Guy l'observe. Interdit.

Elle se dit qu'en pressant un peu plus sur la main du garçon elle parviendra bien à éteindre ces flammèches nerveuses qui lui secouent maintenant le ventre.

- Excuse-moi...

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Il y a que...

Souvenirs, dinde aux marrons.

Il y a que c'était Noël soixante-dix, son premier Noël sans père. Il venait de les abandonner, emporté par une cirrhose, deux jours plus tôt. Elle n'avait pas voulu voir le corps sans vie, exposé comme une relique dans le présentoir de la morgue de l'hôpital. La dernière image qu'elle gardait de son père était celle d'un homme diminué qui ne jouait plus à être malade.

Mal rasé.

Il articulait avec beaucoup de difficultés des mots d'espoir, roulait des yeux de chien battu.

Faible et amaigri.

Il lui avait glissé un petit mot dans la main. Son écriture, d'ordinaire si belle et enrichie de pleins et de déliés, était, sur le bout de papier chiffonné, raide, cassée et désorientée. Il avait écrit son intention de sortir de l'hôpital pour passer un nouveau Noël auprès des siens, au sein de leur petite maison trop exiguë mais si chaleureuse. Elle avait machinalement mis le message dans sa poche.

Et l'avait gardé ainsi depuis vingt-trois ans.

Le vingt-deux décembre mille neuf cent soixante-dix, il était bel et bien sorti de l'hôpital, mais pour sombrer dans l'étroitesse d'un caveau familial, dans une obscurité nouvelle, lui qui aimait tant la lumière.

Certes, Sophie avait pleuré, mais pas trop. L'image du père était encore trop semblable à ce boulet, qu'elle et sa mère avaient traîné sur un chemin où il fallait faire comme les autres. Avec la mort de son père s'éteignait la peur d'être différente du monde.

Pour ne pas les laisser seules un soir de réveillon, la tante de Sophie les avait invitées à passer le soir de Noël en

leur compagnie. Tous ses cousins avaient alors eu le souci d'être agréables, de chasser tant bien que mal la peine qu'elles étaient censées porter en elles. Ils y réussirent si bien que Sophie fut prise d'un fou rire nerveux interminable qui lui laboura le ventre et lui décrocha la mâchoire.

C'est le même fou rire qui dresse aujourd'hui des barricades entre son désir à elle de faire l'amour pour la première fois, et celui de son aventurier maghrébin.

Elle avale un grand verre d'eau pour calmer la tempête nerveuse et s'affale sur le lit. Elle sait qu'il viendra s'asseoir près d'elle. Elle attend ce moment comme un présent, une surprise de Noël que l'on devine et qui réjouit le coeur une fois développée.

- Tu veux que je m'en aille ? lui dit-il d'une voix lointaine.

Elle garde le silence et les yeux fermés. Elle patiente de longues minutes avant de sentir le lit plier sous le poids du jeune garçon. Elle attend encore avant de sentir sa main se poser sur le tissu de son *jean* et remonter jusqu'à son ventre. Enfin, il pose ses lèvres brûlantes contre les siennes, avant que ne s'entrouvrent les bouches pour un premier baiser. Elle ouvre alors seulement les yeux pour voir le visage de Guy, collé au sien, son regard à l'affût de ses sentiments.

- C'est pas simple, lui avoue-t-elle.

- Quoi ?

- J'ai jamais fait l'amour avec un homme...

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas, la peur peut-être...

- Tu as peur, là ?

- Un peu...

- Tu sais..., je suis pas... enfin, moi aussi, y'a pas longtemps que j'ai fait ça pour la première fois...

Il marque un long silence et ajoute :

- Je ne voudrais pas te blesser...

Elle lui saisit les épaules et l'embrasse avec une fougue qu'elle ignorait. L'un comme l'autre est bien gauche pour se déshabiller mais ils finissent par se retrouver nus et collés, tremblants de peur ou bien de froid.

- J'ai pas mis le chauffage assez fort, confie-t-elle comme pour trouver une justification dérisoire.

Elle met un certain temps avant de poser la main et le regard sur le sexe de Guy. Il semblait attendre ce signal pour, à son tour, caresser le sien. Elle s'apprête à le guider vers son intimité lorsqu'elle pense au sida.

Comme s'il lisait en elle, il lui demande :

- Tu en as ?

- Non, dit-elle, et toi ?

- Moi non plus !

- On peut pas si on en a pas...

- Bien sûr... Je vais aller en chercher !

Elle l'enlace et le plaque contre elle.

- Tu me comprends ? lui murmure-t-elle pour évacuer un quelconque sentiment de culpabilité.

- C'est normal ! chuchote-t-il simplement en se dégageant tendrement.

Elle le regarde s'habiller maudissant cette saloperie de maladie qui infecte l'amour.

- Tu sais où il y en a ?

- Non ! mais je vais t'accompagner ! Je ne suis pas sûre qu'il y a des distributeurs dans le quartier !

Elle se rhabille quand le téléphone sonne. Elle sait fort bien ce que cela signifie. Elle est le seul inspecteur de permanence et ses collègues de la *sûreté générale* ne peuvent intervenir à sa place.

Elle décroche.

- Inspecteur ?

- Oui...

- C'est Gandier, inspecteur ! On a un homicide à La Source !

- Grave ?

- Plutôt... un black qui s'est fait défoncer la tête...

- Tu me donnes l'adresse !

- Quatre allées Camille-Flammarion...

- O.K., j'y suis dans dix minutes !

Elle raccroche le combiné et s'avance vers Guy, attendant la sentence.

Elle met ses mains autour de son cou et l'embrasse tendrement.

- Je crois qu'il faut que tu restes ici, ça risque de durer un bon moment... J'en rapporterai en revenant !

- Prends-en plusieurs, on ne sait jamais...

- Prétentieux ! dit-elle en ouvrant la porte. Y'a des trucs au frigo si t'as faim. Fais comme chez toi !

Puis elle dévale l'escalier, certaine de fuir une fois de plus cet étrange sentiment de désir et de crainte. Contrairement aux autres fois, cette nuit-là, elle a comme l'impression que son père n'est plus là pour la guider, mais lui laisse prendre enfin l'initiative de sa vie.

9

L'ENFANCE À LA TRAPPE

LES VISITEURS

Etre nu et seul dans cet appartement le gêne. Aussi, Guy s'habille rapidement de peur d'être *découvert*.

En refermant la porte sur sa frustration, Sophie l'isole un peu plus du reste du monde.

Il entretient une relation singulière avec la nudité. Peut-être est-ce le fruit de son éducation. Chez lui, chaque membre de la famille se doit de préserver jalousement son intimité. Il se souvient d'un film au titre égaré, racontant le passage de l'enfance à l'adolescence d'un jeune arabe. Tant qu'il était considéré comme *l'enfant*, le jeune héros avait le droit de suivre les femmes au hammam, de s'imprégner de leur image de mère. Il pouvait tout à loisir dévorer des yeux leurs seins lourds ou leurs cuisses humides. Mais dès que la convoitise s'installa dans son regard, il fût banni et expulsé violemment des thermes musulmans.

Guy, malgré ses efforts, est incapable de se souvenir d'un quelconque instant où il aurait pu entrevoir le corps de sa mère. Elle dissimule sa peau en toutes saisons, comme si elle la protégeait du microbe de la *concupiscence*, cette puissance du désir de *con* et de *cul*. Guy aime par dessus tout la langue française, capable d'accoucher ainsi de mots savoureux, chargés de graves signifiances.

La nudité des femmes, il l'a seulement perçue au travers des films à la télé ou dans les pages des magazines pornos. La première vraie nudité offerte fut celle de Louisa. Bien que sachant qu'elle ne lui appartient pas, il est convaincu que cette nudité-là restera gravée à jamais dans ses souvenirs.

Bien sûr, le corps de Sophie est mieux fait, la peau plus ferme, plus sucrée ; mais celle de Louisa marquera indéniablement sa toute première *concupiscence* !

Guy compare son enveloppe d'homme à une panoplie ridicule. Il ne l'aime pas. Non parce que c'est la sienne, mais parce qu'elle est de sexe masculin ! Il abomine les poils qui recouvrent ses jambes nerveuses, ses bras, sa poitrine aux seins ridicules, mais abhorrent surtout ses couilles brunes et fripées. Porter des couilles, contrairement à l'intellection machiste et populaire, c'est pour Guy porter sa croix. À ce sujet, il a écrit un jour sur son journal intime :

« Les couilles sont aux hommes ce que la foudre est à l'orage, l'arrogance du plaisir. L'homme accumule dans ses couilles aussi bien le désir que l'envie de pisser. Quand il se soulage, il ne fait plus la part des choses entre souillure et respect. »

Lorsque Louisa avait passé sa langue sur cette partie honteuse du corps, Guy avait eu un léger recul qui n'était point passé inaperçu.

- Je te chatouille ?

Comment aurait-il pu lui avouer, qu'à ses yeux, elle était en train de s'abaisser à n'être que ce que l'homme souhaitait en général que les femmes soient ?

Guy déteste aussi l'odeur du sperme. Il avait écrit à ce propos :

« Je la trouve âcre et proche de celle de l'eau de Javel. J'ai du mal à comprendre que certaines femmes avalent le sperme sans dégoût. »

Toute son adolescence a été marquée par cette odeur trahissant sa masturbation, sa peur qu'on découvre les

taches jaunes sur ses draps, qu'on relève ainsi l'empreinte des relents d'onanisme sur ses mains.

Enfin, il n'aime pas son sexe, ce félin d'animal qui vit de caresses, jaillit sur ses proies et dort après son comptant de chair, de sang et de sueur. Il s'en accommode comme il le fait de sa carapace d'homme, de ses instincts masculins et de sa propre *concupiscence*.

L'affiche qui trône au-dessus du lit de Sophie l'intrigue. Elle lui paraît désuète, comme un anachronisme dans la pièce. Il parcourt alors le studio du regard, déçu de ne pas retrouver, à travers les meubles et les objets, l'image de la femme qui vient de le quitter. Tout semble neuf et sans âme, comme exposé dans le recoin illusoire d'un *Conforama*. Il ouvre quelques tiroirs, juste pour retrouver une trace plus tangible de sa réalité amoureuse. Les habits comme le linge semblent ne jamais avoir été portés. Sur un petit bureau de bois blanc, il découvre quelques papiers sans importance, des tracts syndicaux de la police, ressassant des revendications peut-être légitimes, des revues sur les armes et une carte de sécurité sociale. Machinalement, il cherche un petit carnet, un journal intime qui parlerait de lui. L'appartement de Sophie ne dissimule rien, n'a pas de cachette, de latte de parquet qu'on soulève et qui découvre un trésor, une piste secrète ou simplement un reflet de l'autre.

Le sommeil commence à faire son chemin dans sa tête.

Il s'allonge sous l'affiche d'opérette et s'endort bien vite.

Lorsque la sonnerie retentit, il lui faut bien quelques secondes pour retrouver ses marques et justifier sa présence ici. Le jour s'était levé à son insu. La matinée de Noël était déjà bien avancée.

La sonnerie redouble, suivie d'un petit code tapé avec les doigts. Il réfléchit un instant avant de prendre la décision d'ouvrir.

Lorsque la porte s'entrebâille, il découvre un homme qu'il a déjà croisé. Le visiteur fait une drôle de bobine en le voyant:

- Qu'est-ce que tu fous là, toi ?

L'homme entre sans y être invité, cachant tant bien que mal un petit paquet enrubanné dans sa main droite.

- Sophie n'est pas là... dit simplement Guy.

- Je vois bien, on se connaît, non ?

- Je crois...

- T'es un jeune de l'Argonne, non ?

- J'y habite...

- Et qu'est-ce que tu fais ici ?

- Sophie m'a demandé de l'attendre !

- Dis donc ! aboie-t-il en s'asseyant dans le fauteuil *Conforama*, tu m'as l'air bien intime avec la Grenouille, enfin avec Sophie...

- C'est une amie...

- Merde ! lance-t-il avant de se lever et d'aller poser son petit paquet sur la table *Conforama*. Et depuis quand t'es *ami-ami* avec elle ?

- C'est récent !

- Merde ! marmonne-t-il de nouveau en s'affalant sur la chaise *Conforama*. Je dis pas ça pour toi, mais je croyais qu'elle n'aimait pas les arabes !

- Faut croire que si...

- Tu sais qui je suis ?

- Vous êtes policier ?

- Bingo ! Ouais, je suis flic, et même l'équipier de Sophie ! Ils l'ont appelée ?

- Oui !

- Ah ! Putain de métier, ajoute l'homme en ôtant son pardessus. Si ça te gêne pas, je vais l'attendre...

- O.K. !

L'homme, que Guy a rencontré pour la première fois la nuit de la mort d'Omar, s'installe comme s'il était chez lui. Il ouvre le frigo, rouspète de le trouver à moitié vide, fouine dans un placard, extirpe de derrière un monceau de boîtes de conserves une petite bouteille de pastis et s'en sert une grande rasade qu'il trouble d'eau. Il se rassoit face

à Guy. Un long silence s'instaure, mit à profit pour siroter son breuvage.

- Tu l'as sautée ?

Guy approuve machinalement, comme si leur étreinte de tout à l'heure avait connu son terme, et sûrement pour se donner une importance équitable face au *galac* .

L'homme encaisse le coup avant de reprendre :

- Et alors ?

- Alors quoi ?

- C'était bien ?

- C'est personnel !

- Ouais, je comprends... Tu veux un verre ?

- Je ne bois pas !

- On peut parler quand- même ?

- Si vous voulez !

- Y'a un truc que je comprends pas, moi... C'est par rapport au bordel de l'Argonne, à vous tous qui glandez à longueur de journée... Putain ! Pourquoi vous ne cherchez pas du travail ?

- Certains en cherchent, mais ce n'est pas évident, à part la manutention en intérim, il n'y a pas grand chose, vous savez ! La plupart des jeunes n'a pas de diplôme ! En fait, chacun rêve plus ou moins de travailler à son compte !

- La dope ?

- Pas obligé, des entreprises normales. Vous savez, dans le quartier, on vous dira que l'État a trop profité de nos parents et qu'on ne veut pas que ça nous arrive à nous ! Franchement, vous savez les payes qu'ils ont nos parents ?

- Ouais...

- Les jeunes du quartier pensent que, malheureusement, c'est à leur tour d'être exploités, d'aller faire les sales boulots que les Français ne veulent pas ; c'est ça qui les révolte !

- Parce que toi t'es pas révolté ?

- Si, bien sûr ! Vous ne seriez pas révolté, vous, si vous étiez parqué ainsi avec vos parents dans des cages à lapins, condamné aux travaux du bâtiment ou aux sales boulots ? À l'Argonne, on appelle ça la *misère noire* ! Y'a pas eu de

bénéfice pour nos parents, rien que du déficit ! On leur donne simplement un *droit de vivre* !

- Ouais, mais y'a qu'à bosser à l'école pour sortir le nez de la merde ! J'ai comme l'impression qu'il ne faut pas trop vous en demander ; j'ai pas raison ?

- Pour que ça marche à l'école, faudrait que ça marche à la maison !

- Y'a qu'à pas faire une tartinée de gamins ! Je sais bien qu'il y a les « *allocs* », mais c'est pas une raison !

- C'est plus embrouillé que ça... Vous savez, on vit avec une étiquette, une réputation qui nous colle à la peau. Quand les gens voient une bande de jeunes, ils disent : « *regardez moi ces voleurs, ces casseurs...* » et à force d'entendre ça, certains deviennent vraiment des voyous !

- Mais y'a des meneurs, des caïds, non ?

- Dans des quartiers comme ça, c'est obligatoire ! Les jeunes qui cherchent du boulot, à force d'entendre « *t'es de l'Argonne alors pas de travail !* », et bien ils s'organisent pour gagner du fric, avoir une voiture comme les Français, sortir en boîte comme les Français, aller au cinoche comme les Français ! On a tout fait pour qu'ils oublient qu'ils sont eux-mêmes Français !

- Y'a pas d'autres solutions, tu crois ?

- Moi je pense qu'il y en a d'autres, mais beaucoup s'en remettent à la fatalité !

- Et c'est quoi tes solutions à toi ? Piquer une bagnole pour aller sur la côte ?

- Vous n'avez jamais fait de conneries, vous ?

L'homme se sert un nouveau verre et l'avale d'un trait.

- Peut-être... avoue-t-il en levant les yeux vers un hypothétique écran où il doit faire jouer quelques séquences intimes.

De nouveau, le silence s'empare de la situation. C'est la sonnerie de la porte qui l'interrompt. Guy observe le visage du flic qui trahit une sorte de gêne. Tous les deux hésitent à se manifester comme pour laisser croire au nouveau visiteur qu'il n'y a personne.

- C'est peut-être important, chuchote Guy.

- Ouais...

Comme il l'a déjà fait un quart d'heure plus tôt, il va ouvrir. Le visage familial de Zep lui explose à la tête.

- Hacenne !!! s'exclame l'instit en baissant le gros bouquet de roses qu'il tient à la main.

ENTRE HOMMES

Zep sait fort bien que Sophie viendra se reposer un peu chez elle durant sa permanence de Noël. Elle lui a confié que c'est une pratique courante. Il sait qu'il peut trouver la porte close si elle a été appelée pour une urgence. Avant de se décider à passer chez elle, il a eu beaucoup du mal à choisir les fleurs qu'il lui offrira. Zep n'aime les fleurs que dans leur état sauvage, déteste qu'on les mette en pot ou en bouquet. La fleuriste l'a gentiment conseillé et il s'en est remis à elle pour le choix. En sonnant à la porte de Sophie, il a déjà échafaudé plusieurs scénarios possibles, mais dans aucun des cas, il n'avait imaginé Hacenne lui ouvrant.

- Qu'est-ce que tu fais ici ? demande-t-il à son tour au jeune beur visiblement tout aussi embarrassé que lui.

- Entrez...

Lorsqu'il pénètre dans le studio, il voit tout de suite le surnommé Starsky attablé devant une bouteille de pastis et un verre vide.

- Nom de Dieu ! jure le policier, c'est l'assemblée générale d'*Argonne-city* ? Eh bien ! ne restez pas planté comme ça monsieur l'instituteur ! Prenez donc un siège, faites comme chez vous !

En une poignée de secondes, Zep avait envisagé toutes les hypothèses justifiant la présence des deux hommes dans le studio de Sophie. Le flic était assurément cet amant qu'elle lui a caché, celui-là même qui les a empêchés

d'aller plus loin. En ce qui concerne le jeune Hacenne, Zep n'arrive pas à imaginer la situation qui avait pu le conduire jusqu'ici. De plus, c'est lui, et non Starsky, qui était venu ouvrir la porte, jouant ainsi le rôle du maître de maison !

- Pourquoi t'es là ? l'interroge-t-il encore.

Hacenne s'apprête à répondre lorsque Starsky lance :

- Et vous monsieur l'instituteur, vous l'avez sautée aussi ?

- Aussi ?

- Oui, aussi ! Parce que lui, ajoute-t-il en désignant le jeune beur, avec son air de pas y toucher, c'est une affaire réglée !

Zep reçoit la nouvelle en pleine gueule, contrariant sa conception des sentiments de jalousie.

Il se sent ridicule avec son bouquet de Noël et ses relations platoniques.

- Et vous ? lance-t-il à Starsky en posant les fleurs sur la table.

- Oh moi, non ! J'avoue que je ne sais pas pourquoi, mais ça ne s'est jamais présenté ! Je m'excuse si je ne fais pas partie du clan ! Vous buvez quelque chose ?

Zep accepte. Starsky lui dégotte un verre et lui sert une bonne dose de pastis. Il rajoute l'eau et lui tend la mixture.

Zep est conscient du ridicule de la scène qu'il joue avec les deux autres personnages. On dirait un *sitcom*, cette sorte de soupe populaire qu'on sert réchauffée à un public de *bobonnes* en manque d'amour ou en mal de jeunesse. La télé connaît sans nul doute toutes les formules magiques pour *légumiser* ses téléspectateurs, les coller à l'écran, les faire gober n'importe quelle situation improbable, et voilà que sa vie à lui tire sur les mêmes ficelles dramatiques.

Il y a quelques mois, il haranguait les foules, grimpé sur un fourgon de flic, juste à côté d'une femme qui se tapait un petit jeune du quartier !

Même *T. F. 1.* n'aurait pas voulu du scénario, encore moins de la séquence *studio* où les trois hommes qui se partagent peut-être la même femme se retrouvent comme trois cons !

Zep se souvient alors de ce que lui disait son épouse à propos de l'amour.

- C'est comme un aimant, vois-tu ; une femme amoureuse attire l'amour. Il suffit qu'elle se sente aimée pour qu'on se mette soudain à n'aimer plus qu'elle.

« Tous azimuts ! avait-elle alors ajouté pour qu'il comprenne que ça lui était réellement arrivé à elle. »

Peut-être que l'aimant Sophie les a tous attirés là, et que le plus difficile sera de repartir. Zep se demande ce qu'il peut attendre de cette relation de partage entre trois personnages aussi différents que le sont ce flic (avec sa curieuse boucle d'oreille), ce beur (avec ses lunettes rondes) et lui, avec son désarroi lourd comme une vilaine migraine.

Lorsque la clef tourne dans la serrure de l'entrée, il lui semble qu'elle fait les mêmes tours dans son ventre. Sophie se plante en plein milieu de l'encadrement de la porte. Elle est plus belle encore, et la grimace qu'elle fait en les voyant tous les trois, souligne un peu plus les étincelles naissantes dans ses yeux noirs. Les trois hommes sont pendus au premier mot qui sortira de sa bouche.

- Les cons ! dit-elle alors avec beaucoup de gentillesse dans la voix.

Puis elle s'avance jusqu'à la table, prend le bouquet, l'observe et le repose. Elle soupèse ensuite le petit paquet cadeau et déclare avec un grand sourire :

- Alors, les fleurs c'est toi, Starsky, et le cadeau c'est André, non ?

- Tu ferais un mauvais flic, ricane son équipier.

- Merde, c'est le contraire !

Zep et Starsky approuvent de la tête.

- Je peux ouvrir ?

- Y'a qu'à !

Elle ôte son pardessus et déballe le cadeau.

Zep se retrouve malgré lui en pleine fête de Noël.

Comme pour l'en persuader, le petit sapin clignote de plus belle.

- Oh ! C'est génial Starsky, crie-t-elle en découvrant le portefeuille qu'il lui a offert. C'est rudement mignon ! Elle l'embrasse affectueusement sur la joue.

Puis rapidement, elle vient devant Zep, le regarde et dépose un petit baiser sur ses lèvres.

- Merci pour les fleurs, André !

Elle remarque le désarroi d'Hacenne, debout et raide près du lit défait. Elle s'approche de lui en souriant et lui glisse quelque chose à l'oreille, quelque chose que Zep ne peut entendre.

Puis, elle regarde sa montre.

- C'est con, dit-elle, j'ai pas grand chose ; on aurait pu manger ensemble... Tu veux pas aller acheter quelques trucs, Starsky ?

- Tu tiens vraiment à ce repas de famille ?

Elle tire quelques billets de son ancien portefeuille, les tend à son équipier et ajoute :

- Vous êtes là, c'est Noël et je vous aime tous beaucoup ! Alors on va se faire un petit repas, si le *central* me laisse un peu tranquille...

- Je vous accompagne ! propose Zep à Starsky.

- O.K. !

Les deux hommes sortent du studio sans se parler. Arrivés sur le parking, Starsky propose de prendre sa voiture. Lorsqu'ils quittent l'endroit, Zep a comme un pressentiment confus, une sorte de lourdeur qui flotte dans l'air frais de cette fin de matinée de Noël.

LA PREMIERE FOIS

Sophie n'aurait jamais cru se retrouver ainsi confrontée aux trois hommes qui ont une importance dans sa vie. D'abord gênée, elle reprend vite le dessus et se trouve bizarrement à l'aise face à eux. Il lui semble déjà avoir franchi le pont qui la sépare de l'autre rive, celle des interdits, de la peur de donner, de l'angoisse de recevoir et de la crainte d'être femme. Depuis qu'elle a quitté Guy, elle n'a cessé d'imaginer son sexe en elle. Elle l'a déjà accepté au plus profond de son ventre.

- C'est bien qu'ils soient sortis tous les deux, marmotte-t-elle en l'enlaçant. Je veux, maintenant ! Avant qu'ils ne reviennent !

Elle sort de la poche de son pardessus une boîte de préservatifs qu'elle tend à son compagnon. Ils engagent alors une course contre le temps, se défaisant à la hâte de leurs vêtements, s'embrassant avec fougue. Lorsqu'ils sont nus, allongés sur le lit, elle l'observe revêtir son sexe tendu du caoutchouc transparent, légèrement rosé. Les gestes maladroits de Guy la touchent et l'excitent tout autant. Lorsqu'il est protégé, elle s'allonge sur le dos, ouvre ses cuisses, attend de le sentir à l'entrée de son ventre et ferme les yeux pour mieux deviner son cheminement en elle. Elle sent une petite douleur, comme une brûlure légère qui lui fait pincer les lèvres.

- Je te fais mal ?

Pour toute réponse, elle l'attire contre elle, ce qui projette le sexe au fond du sien. Guy se met alors à bouger.

Doucement.

Prenant mille précautions pour ne pas la blesser.

Sophie, les yeux toujours clos, s'ouvre de plus en plus, cherchant les signes de la jouissance.

Elle a depuis si longtemps envisagé ses indices qu'il lui semble simplement les redécouvrir.

Elle ouvre enfin les yeux sur le visage du garçon qui la fixe déjà. Elle l'éloigne tendrement pour voir son sexe entrer en elle et ressortir sans difficulté, faire et refaire

mille fois ce chemin nouveau qui nourrit le plaisir dans sa tête jusqu'à le transmettre dans son corps.

- J'y suis presque, avoua Guy gêné, c'est trop bon !

Comme si elle l'avait fait toute sa vie, elle plaque le garçon tout contre elle, referme ses jambes sur ses reins, lui bloque le dos avec ses mains et l'écoute jouir en elle.

Sans qu'elle n'y puisse rien, les larmes filent sur sa joue et le pont derrière elle s'écroule, l'éloignant à jamais de la rive du passé, de ce flanc éteint où, certainement, son père aussi doit laisser couler ses larmes.

- Tu pleures ?

- Il y a si longtemps, chuchote-t-elle avant d'éclater en gros sanglots.

C'est une vraie tempête de larmes, avec ses tourbillons, ses volets qui claquent dans la tête. Guy, a retiré son sexe avant qu'il ne se rétracte et libère le caoutchouc protecteur. Il s'est assis sur le lit et caresse la cuisse blanche de Sophie, le regard plongé dans les remous de la belle femme. Elle est touchée qu'il la comprenne si bien et fasse exactement les gestes qu'elle attend. Elle apprécie qu'il ne cherche point des *mots parapluie* mais qu'il se laisse griser, lui aussi, par la tempête. Elle a pris la main du garçon et la serre avec violence, comme si elle s'accrochait à un rocher alors que la mer voulait l'entraîner plus au large. Il attend qu'elle se calme et pose ses doigts écartés sur son ventre encore trépidant. Il lui glisse enfin trois petits mots, trois rayons de soleil à travers les nuages :

- Je t'aime...

C'est là son plus beau cadeau de Noël, vingt-trois ans après le présent empoisonné que lui avait offert la vie.

- Ils vont revenir... lui confie Guy un peu inquiet.

- Oui, on s'habille !

- Je ne sais plus où j'en suis...

- En tout cas tu es là, dit-elle en le dévorant des yeux.

- Et les autres ?

- Les autres ? je sais pas...

- Qu'est-ce qu'ils veulent ?

- Sans doute la même chose que toi... Du moins André, Starsky, c'est pas pareil !

- Et toi qu'est-ce que tu veux ?

- Grandir !

Elle avait dit ça sans réfléchir, comme si elle se rendait compte que plus rien ne l'empêcherait d'être adulte. C'est alors qu'elle voit la tâche rouge sur les draps et la capote posée dessus. L'enfance ne tenait pas à grand chose, elle était à la fois opiniâtre et vagabonde. Une fois le drap lavé, le préservatif enfoui au fond d'une poubelle, l'enfance ne serait plus qu'un ballon de baudruche dans la tête, un cerf-volant échappé des mains de son guide, ne serait plus qu'un voyageur papillonnant au gré du vent des sentiments.

- Je n'ai pas envie de rester... je veux dire avec eux !

- Moi, j'ai besoin de toi ! Je ne veux pas que tu t'en ailles !

- Pourquoi ?

- J'ai peur de moi, tu sais...

Elle ne peut lui avouer ce qu'elle ressent ; elle le blesserait. Elle est sûre maintenant de pouvoir se laisser aimer par le corps d'André, peut-être même par celui de Starsky, juste pour se convaincre qu'elle est devenue « femme ». Elle a soif d'amour, une soif insoupçonnée, presque immodérée. Elle veut garder Guy pour s'abreuver à lui, comme à la source claire que l'on a cherchée longtemps et que l'on découvre, mussée au creux d'une forêt.

Elle sait que dès qu'ils seront à nouveau seuls, elle reprendra son corps et lui offrira le sien, jusqu'à plus soif, jusqu'à plus faim.

LE REPAS DE NOËL

Starsky et Zep ont pris tout ce qui est nécessaire pour un repas royal. Durant leurs emplettes, le seul sujet de

conversation avait été culinaire. C'est seulement sur le chemin du retour que le policier confie à Zep :

- Sophie est une chic fille, j'aimerais pas qu'elle soit malheureuse...

- Moi non plus !

- À ton avis... ça te dérange pas qu'on se tutoie ?

- Non !

- Ouais, à ton avis, pourquoi elle sort avec ce jeune ?

- Hacenne est un garçon attachant...

- Peut-être, mais ça lui ressemble pas !

- Tu la connais bien, n'est-ce pas ?

- Je pensais bien la connaître, ouais ! Tu sais qu'elle impression je ressens ? Comme quand tu as un verre fragile dans la main et qu'il te pète dans les doigts !

- Elle a l'air heureuse...

- Justement ! Je l'ai jamais vue comme ça... J'ai peur qu'elle soit amoureuse !

- Et toi ?

- Quoi, moi ?

- T'es un peu amoureux d'elle, non ?

- Peut-être... Tu sais, dans le boulot qu'on fait, on partage tellement de choses qu'on en oublie de partager les sentiments !

Zep regarde fixement l'homme qui conduit. Il doit avoir la trentaine, peut-être plus. Il semble désabusé par la vie comme si elle lui était passée dessus.

- Tu t'es jamais marié ?

- Pas le temps ! Un flic marié, quand il rentre chez lui, c'est comme s'il passait de l'autre côté des grilles ! Dans notre boulot, y'a tellement de règles, qu'en dehors, il faut pas qu'on nous en rajoute !

- Tu l'aimes, ce boulot ?

- Je ne sais pas si je serai capable d'en faire un autre... ouais, je crois que ça me plaît !

Ils arrivent devant l'immeuble de Sophie. Là comme ailleurs, des enfants profitent allègrement de leurs tout nouveaux jouets. Ils prennent les sacs de victuailles et montent jusqu'au studio. Sophie et Guy ont fait un peu de

rangement. Le lit est recouvert d'une jolie couette grenat et une grande nappe oranger habille la table. L'un ou l'autre a dressé le couvert, et le bouquet de roses trône en plein milieu dans un grand vase de cristal.

Contrairement à ce que Zep craignait, l'ambiance est bon enfant pendant les préparatifs du repas.

La machine à remonter les souvenirs l'emmène une bonne vingtaine d'années en arrière, du temps où, avec ses copains, ils organisaient des fêtes, des boums ou des repas mixtes.

En ce temps là, Zep s'était forgé une réputation de grand tombeur. Ses amis lui avaient alors demandé son secret et il n'avait rien trouvé de mieux que de leur assurer qu'il séduisait les filles grâce à un *regard magique*. Certes, ses nombreuses idylles ne dépassaient jamais le stade du flirt, mais son savoir-faire faisait l'admiration de tous. De cette époque d'insouciance, juste avant l'École Normale, Zep garde en mémoire ces instants chargés d'émotion, quand il lançait un regard de convoitise vers une jolie adolescente, et que celle-ci, timidement ou pas, lui renvoyait le même. C'était chaque fois il absorbait un nouveau frisson, dégustait l'assurance d'exister en tant que *mec*, savourait la certitude d'être bien armé, se savait doté largement de l'ensemble des pouvoirs constituant l'arsenal masculin ordinaire.

En adolescence, la séduction, c'est souvent comme une loterie. On mise sur un sourire, un geste sensuel de la fille. Zep avait élaboré quelques méthodes efficaces qui allaient du fameux *regard magique* à la main qui glisse pendant le *slow* de la taille à l'omoplate, Il savait aussi frôler les doigts et basculer légèrement la tête pour venir cueillir un premier baiser.

En ce temps-là, lorsqu'on se sentait prêt à séduire, on optait pour une méthode sur le *présentoir*, et l'on passait à l'acte. Souvent les bouches des filles s'ouvraient largement pour accueillir les baisers.

Zep sourit en pensant à cette *gloutonnerie pubère* qui consiste à aller le plus loin possible dans la bouche de l'autre. Parfois, la fille, par principe, détournait la tête

échappant aux lèvres qui cherchaient les siennes. Pourtant, le garçon ne s'avouant jamais vaincu, sauf s'il était largement reconduit. Il embrassait alors la fille dans le cou, serrait un peu plus fort la taille ou le dos, et tentait de nouveau le baiser. La deuxième fois était souvent la bonne. Les après-midi de ce genre finissaient souvent sur le canapé trop étroit pour tous les couples. Dans la demi-obscurité, on pensait parfois caresser la jambe de sa partenaire et c'était celle du copain.

À ce moment de la party, le préposé aux disques se contentait de remettre au début « *Atom heart mother* »¹⁴ qui venait de s'achever.

Zep ressent une immense nostalgie en revisitant cette tranche de vie qu'il avait avalée trop vite, sans en déguster toutes les légèretés.

- Tu m'as l'air songeur ! lui souffle Sophie à l'oreille.
- Excuse-moi, tout ça me rappelle des souvenirs...

Elle n'est plus la même. Son angoisse habituelle a déserté le coin de ses lèvres, le fond de ses yeux. Ses gestes sont amples et naturels, presque au ralenti. Elle prend de nouvelles attitudes comme ces petits coups de têtes nonchalants qui ramènent ses cheveux en arrière.

Elle a revêtu un grand tee-shirt blanc à manches longues qui laisse deviner aisément l'absence de soutien-gorge. Sa beauté a trop d'insolence pour Zep. Il donnerait n'importe quoi pour l'admirer tout seul. Il resterait là des heures durant à l'observer se mouvoir, rouler ses jolies hanches dans le *jean* serré. S'il pouvait faire cela, ou mieux encore, ce Noël-ci aurait un sens pour la première fois.

- On passe à table, les mecs ?

Les trois hommes acquiescent et s'assoient autour de leur *idole*.

Car Zep est convaincu que chacun des trois la dévore des yeux ou bien de l'âme.

Le repas commence par une tranche de banalités. Sophie et Starsky content par le détail quelques missions

¹⁴ Disque des Pink Floyd.

particulières. Guy ne dit que quelques mots, et Zep se contente d'approuver, jusqu'au moment où Sophie lance :

- Vous savez qu'André a un projet formidable ? Un truc que moi je trouve absolument nécessaire... La création d'une école des parents ! Hein ?

Zep n'a aucune envie de parler de ça. Contraint et forcé par les circonstances, il admet et commente succinctement la chose.

- Attends ! réamorce Starsky, visiblement intéressé, c'est pas con ton truc ! Tu l'as proposé ?

- À qui veux-tu que je le propose ?

- Et bien, aux mecs de l'Éducation Nationale ; ceux qui font les projets de lois...

- Mais ça ne leur plaira pas du tout !

- Et pourquoi ça ne leur plairait pas ? Si ça peut améliorer...

- Je pense, sans vouloir me lancer dans la politique, qu'il y a un truc que vous ne savez pas... En fait, surtout en ce moment, on fait tout pour que l'école publique s'amenuise, s'appauvrisse au profit de l'école privée, payante ! Pas besoin d'examiner le fond des choses pour s'apercevoir de ça... Le ministre a beau clamer haut et fort qu'il souhaite qu'on aide les enfants en difficulté, qu'on aménage leur temps de travail et leur temps de loisirs ; dans la réalité, tout ce qui est mis en œuvre va dans le sens contraire !

- C'est vrai, approuve Hacenne.

- Regardez, reprend Zep, on supprime des postes à tour de bras sous prétexte qu'il y a moins d'enfants. Ce qu'on ne dit pas, c'est que les enfants sont plus durs, que les parents sont plus durs, que le boulot qu'on nous demande est plus dur, que la paperasserie est de plus en plus astreignante...

- C'est un problème de budget, non ? s'aventure Sophie.

- Bien sûr que c'est un problème de budget ! Mais le budget, on en fait ce qu'on veut, on le partage comme on veut ! Regarde l'armée, poursuit Zep en fixant le policier, tu ne crois pas qu'en leur sucant un peu de fric... Quand tu sais que les camions militaires sont obligés de faire cent fois le tour de la caserne pour bouffer leur gasoil !

- La gauche a été au pouvoir et elle n'a rien fait ! assène Starsky.

- Ce n'est pas un problème de gauche ou de droite ; c'est un problème d'économie, de choix économiques. Créer une bonne école, c'est créer des enfants qui réfléchissent ; et c'est ça qui fait peur à nos gouvernants !

- Putain ! jure Starsky amusé, y'a longtemps que j'avais pas bouffé avec un gauchiste ! Note bien l'ami, que t'as pas tout à fait tort ! Mais le monde est comme ça et on n'y peut rien !

- Moi je crois qu'on y peut quelque chose ! dit Hacenne à son tour.

- Guy a des tas de bonnes idées là-dessus ! s'empresse d'ajouter Sophie.

- Mais alors, comment inciter la populace à aller à ton école ? demande Starsky qui ne voulait apparemment pas entendre les arguments du jeune orléanais.

- L'idée, explique Zep, c'est d'ouvrir une école pour les parents, une école obligatoire où ils viendraient une fois par semaine, tout en étant payés bien sûr, et où ils apprendraient leurs devoirs de parents !

- C'est vrai que certains, c'est pas la crème parentale ! Mais tu crois que ça changerait leur comportement ?

- C'est à dire que mon idée va un peu plus loin. C'est difficile d'en parler comme ça à table...

- C'est vrai, on t'empêche de manger avec nos questions, affirme Sophie en lui décochant un large sourire.

L'épisode scolaire clos, le repas se poursuit plus banalement. Chacun évoque des souvenirs de Noël, sauf Hacenne qui n'en a pas.

Zep sent soudain le pied nu de Sophie contre sa chaussure. Il resta immobile. Le pied remonte alors sur sa jambe. Il lève les yeux vers elle et plonge dans son regard comme il avait plongé, des dizaines de fois, dans le regard des adolescentes qui s'offraient ainsi à lui.

Gêné et ravi, il est sûr maintenant, qu'un jour prochain, elle lui appartiendra.

10

NOUVELLES CRUES

LES AUDACES DE SOPHIE

La nuit vient à peine de glisser un rideau noir aux fenêtres de son studio. Sophie et Guy se sont mis au lit dès le départ de Zep et Starsky. Ils ont fait l'amour deux fois encore. Une douleur sculpte maintenant l'intérieur de son sexe qu'elle écoute battre au rythme de son coeur. Il sera peut-être bon qu'elle note sur un calepin chaque fois qu'un homme pénètre dans son ventre, emprunte ainsi un peu de son intimité. Non par désir de conquête, ni pour une absurde compétition sentimentale, mais simplement pour empreindre sa mémoire de tous ces instants de bonheur.

De peur que l'infidèle n'en gomme certains !

Tout comme elle a gommé ceux qui aujourd'hui lui font si cruellement défaut.

Elle regarde un instant l'épaule brune de son compagnon plongé dans un sommeil profond. La peau lisse et cuivrée contraste avec la blancheur de son corps à elle. L'odeur du sperme enveloppe le lit, et cette senteur nouvelle n'est pas pour lui déplaire. Elle aime les odeurs fortes, les parfums musqués et les débordements de goûts.

La sensation de vivre là un moment intense l'amène à considérer les dix années précédentes comme des années

mortes. Qu'avait-elle fait depuis son échec avec Dop qui vaille la peine qu'on s'en souviennne ?

Elle s'était donnée corps et âme dans sa carrière professionnelle en prenant bien soin de caviarder ses envies, d'éviter la rencontre avec la femme qui sommeillait en elle, et de se soustraire enfin aux réalités amoureuses qui s'imposaient.

Elle avait mis dix années, même plus, à tourner et retourner dans sa tête l'image de son père.

Puisqu'il était fragile, elle serait forte.

Puisqu'il était sentimental, elle serait de marbre.

Puisqu'il était hâbleur, elle serait franche !

Elle serait tout son contraire pour ne pas subir le sort qu'on lui avait réservé, à lui.

Elle est aujourd'hui convaincue qu'on l'a injustement détruit et qu'elle a participé innocemment à cette lente mise à l'écart, à cette indéniable corrida.

Elle en a longtemps voulu à sa mère, la désignant comme l'unique coupable, la seule conspiratrice de ce complot familial.

L'enquête d'alors avait été menée tambour battant.

Ne se fiant qu'aux indices apparents, Sophie en était vite venue aux conclusions suivantes : sa mère avait besoin d'un homme pour lui faire un fils, un enfant du sexe mâle qu'elle pourrait modeler à sa guise jusqu'à ce qu'il devienne l'homme de sa vie. Un homme sans un sexe pour menacer la vertu qu'elle s'était bâtie à la mort prématurée de son propre père. Mais au lieu du fils attendu, elle était venue, elle, Sophie, comme un courrier qui s'est trompé de destinataire. L'échafaudage sentimental de sa mère s'était alors effondré. La pauvre femme s'était retrouvée coincée entre un homme qu'elle n'avait jamais désiré et une fille qu'elle n'avait jamais espérée. Sophie était certaine qu'il n'en fallait pas plus pour condamner toute une vie. Le peu d'études entreprises en psychologie avait confirmé cette hypothèse. L'inconscient de sa mère avait fait le reste. L'homme souffreteux et bedonnant s'était éteint faute d'amour, et la fille affublée malgré elle d'une vertu exemplaire, copie conforme du modèle matriarcal.

Sophie a donc mis seize ans pour démêler l'écheveau familial. Les six premières à conjuguer l'adolescence et la perte d'un être cher, et les dix autres à attendre d'être une femme, à espérer une main posée entre ses cuisses, une main qui s'écarterait pour laisser passer le sexe d'un homme.

Sans qu'elle se sente coupable, ne serait-ce qu'un instant.

Guy se retourne et trouble le silence d'un petit gémissement rauque et d'un froissement de drap. Il pose machinalement sa tête contre l'épaule de Sophie. Ses lèvres légèrement entrouvertes dégagent alors un souffle chaud qui vient envelopper l'aréole rosée de son sein.

Elle est maintenant persuadée que toutes les *séquences-émotion* de sa vie : les sauts à l'élastique, les baptêmes en delta, en parapente ; le cache-cache avec les balles des malfaiteurs, ne sont que des substituts de ce moment-là.

De cette simple sensation d'intimité.

De l'haleine tiède d'un homme qui lui fait dresser le sein.

Si on lui avait appris à être sentimentale, elle serait sans doute amoureuse de Guy. Mais elle est d'abord amoureuse de son corps d'homme, de cette savante conjugaison de muscles, de peau et de senteurs.

Elle a un peu forcé sur le chauffage et ne le regrette point. Elle peut ainsi faire courir le drap le long des bras de son amant sans risquer qu'il n'attrape froid.

Elle photographie dans sa tête toutes les parcelles du corps endormi. Elle reste un long moment à observer le sexe détendu et sourit à l'idée de son pouvoir de métamorphose. Elle a une folle envie de l'embrasser, de l'emprisonner entre ses lèvres comme elle l'a fait tout à l'heure, mais cette fois-ci sans le caoutchouc protecteur, avec le goût réel du joli petit animal pris au piège. Elle freine ses ardeurs et remonte le drap jusqu'aux épaules du garçon, un peu comme son père remontait la couverture en venant la border le soir, très loin dans son passé.

Le corps de Guy creuse un espace où elle se love pour s'endormir.

Elle a perdu toute notion de temps lorsqu'elle ouvre les yeux. Elle est nez à nez avec ceux de Guy, grands ouverts, et qui l'observent.

- Quelle heure est-il ?
- C'est important ?
- Non, dit-elle en l'embrassant.

Elle n'est plus de permanence et peut savourer trois jours de tranquillité.

- Pourquoi tu me regardais ?
- Pour plein de raisons, mais d'abord parce que tu es belle !
- Et puis ?
- Parce que j'avais déjà vécu ce moment là, en rêve je veux dire, et que c'est exactement comme j'avais pensé ! C'est fou ce qu'on peut faire avec la volonté !

- Qu'est ce que tu préfères ?
- Que je préfère ?
- Oui, en moi, sur mon corps...
- Tout ! dit-il en déroulant un ruban de baisers courts sur son cou, ses joues, ses lèvres, ses seins et son ventre.

Elle prend alors sa tête et la tire pour savourer de nouveau le regard du jeune garçon. Lorsqu'elle est bien face à lui, elle lui avoue sans la moindre retenue :

- J'ai une de ces envies de faire pipi !
- Moi aussi !
- *Preums* ! crie-t-elle en levant le doigt.
- O.K., *deus*, alors !

Sophie ne se reconnaît plus. Elle a d'ordinaire tant de pudeur qu'elle prétexte n'importe quoi pour s'éclipser d'une pièce et satisfaire ses besoins naturels. Or là, elle laisse même la porte des toilettes ouverte de manière à ce qu'il ne la perde pas un instant de vue. Comme il détourne sagement les yeux, elle l'interpelle :

- J'ai repensé à ce que tu m'as dit dans le fourgon... C'est vraiment pas con ton truc d'argent liquide !

Il reste immobile, allongé, les yeux rivés au plafond.

- Mais y'a un truc que je me demande, poursuit-elle en se levant.

Elle tire la chasse et attend sur le pas de la porte qu'il la rejoigne.

- Qu'est-ce que tu te demandes ?

Il paraît gêné à l'idée qu'elle l'observe en train d'uriner. Elle n'est pourtant pas décidée à lâcher des yeux le sexe qui manifeste fièrement son impatience.

- C'est bien beau, reprend-elle alors qu'il se retourne pour pisser, mais que vont devenir tous les truands que tu comptes mettre au chômage ?

- C'est sûr, dit-il en tirant la chasse d'eau à son tour, ça ne changera pas leur fond ! Mais ça devrait méchamment compliquer leurs affaires !

- Tu crois qu'un être naît fondamentalement bon ou fondamentalement mauvais, toi ?

- J'en sais rien, dit-il en l'enlaçant tendrement. Je pense que si on supprime l'argent liquide, il y aura pas mal de casse, je veux dire qu'ils s'en prendront aux biens matériels des gens à défaut de s'en prendre à leur fric !

- Moi je crois qu'on naît tous différents, qu'on porte en nous des choses innées... C'est vrai, poursuit-elle en s'agenouillant pour faire face au sexe de Guy, dernièrement j'ai arrêté un type qui avait fait les pires horreurs ; et bien, j'ai appris par la suite que son frère était curé...

Elle caresse Guy sans couper le fil de son idée.

- Les parents, de braves gens, me racontaient qu'ils les avaient élevés tous les deux, de la même façon, et tu vois, ils sont devenus des opposés...

- On n'élève jamais deux enfants pareils ! affirme Guy en ravalant sa salive, visiblement ému par les caresses que lui prodigue Sophie. La venue d'un deuxième enfant n'est jamais ressentie de la même façon ; les gestes et les mots qu'on dit ne sont plus les mêmes ; ça peut tout déterminer, tu sais !

N'y tenant plus, elle approche sa bouche du corps de Guy et la referme sur son sexe.

- Attends, dit-il, je vais mettre un préservatif !

Elle se dégage juste pour lui confier qu'elle ne le souhaite pas, qu'elle le veut ainsi, à nu. Le goût n'est plus le même. Bien que fort, il lui rappelle un autre goût, lié à son enfance et elle en est terriblement troublée. Elle n'essaye pas de l'identifier et pense plutôt aux images des films pornos que ses collègues se passent quelquefois au commissariat. Ça les fait plutôt rire, mais Sophie sait qu'ils cachent ainsi, parfois, une misère sexuelle.

Guy semble surpris de son audace.

Elle lui décoche de temps à autre un coup d'oeil et le surprend souvent en train de la regarder.

Comme dans les films.

Chaque fois qu'elle croise son regard, il ferme les yeux et resserre l'étreinte de ses mains dans ses cheveux.

- Attention ! dit-il en retirant brusquement son sexe qui libère la précieuse semence.

Machinalement, Sophie tend la main pour recueillir les gouttelettes de cette pluie avant qu'elles n'atteignent la moquette.

- Je t'aime, dit-il de nouveau comme pour se faire pardonner d'avoir joui tout seul et sans savoir qu'elle avait joui, elle aussi, avec lui, mais au fond d'un puits d'inconscience.

Lorsqu'elle referme le poing sur cette sève royale, la tête lui tourne, comme par un jour de jeûne.

Son ramadan amoureux !

LA CONFIDENCE

Depuis Noël, Zep n'arrête pas de penser à Sophie et imagine tous les scénarios possibles qui les conduiraient tous deux à l'*acte de chair*.

La moitié de janvier se consume sans qu'elle donne le moindre signe de vie. Pour rien au monde, il ne ferait le premier pas, n'exhiberait ce désir charnel qui le perturbe tant.

Pour assouvir la flamme, il fait une petite visite à Louisa peu après la rentrée des classes. Après lui avoir fait l'amour, il lui raconte le curieux repas de Noël chez Sophie avec le jeune Hacenne.

- C'est qu'il l'a dans le nez, lui aussi ! lui confie-t-elle, c'est drôle, j'aurais bien cru que tu te l'étais faite et que lui n'avait pas la moindre chance !

Zep apprend de la bouche de Louisa qu'Hacenne vit toujours chez ses parents, du moins depuis le nouvel an.

Il apprend aussi que deux noirs de la cité ont été arrêtés en flagrant délit de cambriolage dans un pavillon voisin. Elle ajout, ironique, que c'était *leur fiaspou de fliquette à tous les deux* qui les avait serrés.

Il apprend encore que les gamins du quartier ont mis à mal la B.M.W d'un notable, et joué tout un dimanche à lancer des pierres sur des voitures garées.

- Il va avoir le cul entre deux chaises, le Guy ! C'est vrai quoi, les autres, ils vont vite voir qu'y a un *lèze* avec sa keuf ! Si chaque fois qu'y a un mec qui *se prend une carotte* dans la cité, votre petite fée débarque, je réponds de rien !

- Qu'est-ce qui se dit dans le quartier ?

- Des trucs... C'est vrai, Guy, il avait une « méga idée », ça plaisait bien ici... Maintenant, on dit que c'était de la frime...

- Quelle idée ?

- S'il t'en a pas parlé, c'est pas à moi de lâcher le morceau !

- Merde, Louisa, tu me connais...

Zep voit bien que la fille meurt d'envie de concéder ce qu'elle a capté. Il lui caresse machinalement le ventre et les seins comme pour l'encourager à poursuivre. Elle prend ça

comme une invitation et il est obligé de lui faire l'amour une nouvelle fois avant qu'elle ne développe l'idée de Guy.

- Moi, commente-t-elle, je trouve que c'est un plan béton, t'imagines, toutes les cités de France qui pètent en même temps et chaque fois une signature en forme de projet de loi, c'est génial, non ?

Zep réprime la violence, mais au vu de celle des gouvernants, de celle engendrée par le racisme, c'est peut-être là une bonne solution pour réveiller l'esprit revendicatif de ceux qui n'en finissent pas de se faire exploiter.

L'ère des syndicats, quand l'union des travailleurs mettait réellement du poids dans la balance, est révolue. Zep le voit bien ; les seules revendications qui aboutissent sont issues des combats menés par les *coordinations*, ces groupements par intérêts, ces rassemblements non étiquetés qui font d'autant plus peur qu'ils sont hétéroclites.

- Et pourquoi devait-il m'en parler ?

- Parce que ça devait être toi le mec qui ferait la relation entre les cités !

- Moi ? Pourquoi moi ?

- Je sais pas, c'était dans la tête à Guy. T'as qu'à lui demander !

Zep se rhabille en pensant à ce jeune garçon que la fatalité met une fois de plus sur son chemin.

- Attends ! Avant que tu partes, je voudrais te montrer quelque chose.

Elle saute hors du lit et traverse la pièce pour fouiller dans le tiroir d'une armoire. Zep aime la générosité du corps de Louisa, ces énormes seins qui lui font un bouclier contre les coups durs de la vie. Elle le rejoint munie d'une grande photo qu'elle lui présente en gloussant. C'est une de ces photographies qui marquent les étapes de la vie scolaire de l'enfant et affublent en même temps l'instituteur d'une *paternité* géante.

Au fil des années, il s'est instauré tout un rituel pour la traditionnelle pose. L'Argonne n'est pourtant pas la cible

privilégiée des photographes ; trop peu de parents trouvant un quelconque intérêt à dépenser vingt ou trente francs pour un cliché de leur progéniture en milieu scolaire. Aussi, l'Argonne a-t-elle droit à quelques jeunes apprentis ou débutants qui viennent faire leurs premières armes devant les sourires figés et cosmopolites des élèves.

Un seul coup d'œil sur celle que Louisa lui montre lui suffit pour situer rapidement l'époque où elle a été prise. Il reconnaît la petite boule sympathique qui, dans sa mémoire d'instituteur, n'arrêtait pas de bavarder et de fuir les garçons comme la peste. Cette idée le fait sourire. Comme si elle devinait sa pensée, Louisa ajoute :

- Qui aurait dit qu'un jour tu me baiserais...

- Je ne te baise pas Louisa, je fais l'amour avec toi ; c'est pas pareil !

Louisa est issue d'une famille portugaise modeste. Son père avait un jour dégringolé d'un échafaudage et s'était aplati cinq étages plus bas sur l'asphalte brûlant d'un mois de juillet caniculaire. L'accident avait eu lieu devant tout une troupe de gosses qui tuaient le temps et la chaleur en se faisant la guerre à coup de bouteilles plastiques remplies d'eau.

Louisa avait entendu le cri.

S'était retournée.

L'avait vu s'écraser.

Comme ces fameuses bouteilles.

Le sang à la place de l'eau !

Elle avait un peu plus de neuf ans.

Depuis ce jour-là, elle avait partagé les responsabilités familiales avec sa mère.

Solide, fière et plantureuse, elle attirait bien vite la convoitise des hommes.

Un maçon italien l'engrosse à l'aube de ses seize printemps, puis se sauve vers d'autres chantiers et d'autres Louisa. Profondément chrétienne comme sa mère, elle décide de ne pas avorter et Jésus (mais si !), un garçonnet fragile, vient alourdir le fardeau familial.

Dès lors, sa réputation n'est plus à faire, et le bruit qu'elle *couche* se répand aussi vite que les tags sur les murs

de la cité. Les représentants de commerce qui fusillent l'Argonne de leurs ventes à crédit se passent l'adresse. À défaut de commandes fermes, ils font des affaires sentimentales !

Entre deux prises de pilules mal dosées, elle met au monde un deuxième garçon : Logan, trouve un premier travail, puis le perd.

La suite, c'est la même pour bon nombre de jeunes de l'Argonne qui jonglent entre l'intérim et l'A.N.P.E.

Pour stopper définitivement la farandole des grossesses, elle se fait poser un stérilet.

Zep, qui connaît par cœur l'histoire de Louisa lui glisse parfois un petit chèque.

Jamais après l'amour.

- Je suis pas une teup ! a-t-elle hurlé la première fois.

- Je sais, mais tes gosses ont besoin de bouffer !

Il avait appris par la suite que presque tous les jeunes qui venaient se réchauffer contre sa poitrine ou ses fesses blanches, lui apportaient des trucs, plus ou moins achetés ; téléviseur, chaîne stéréo. Ils profitaient de sa fête, de son anniversaire ou d'une occasion quelconque pour lui offrir leurs cadeaux.

Jamais on ne la traite de teup, encore moins de pute.

On dit simplement qu'elle est chaude, bien foutue et qu'elle *suce* comme une reine.

Elle est la confidente la plus recherchée.

Les adolescentes viennent la consulter sur leurs petits problèmes intimes. Elle les conseille avec douceur et fermeté.

Louisa fait partie de ces gens qui donnent à Zep l'envie de rester à l'Argonne. Il la respecte et sait qu'elle en vaut bien d'autres.

Dehors, la pluie redouble et la décrue annoncée semble bien compromise. Il s'apprêtait à courir chez lui lorsqu'il

prend soudain la décision de bifurquer et d'aller taper à la porte des Bénamid, voir si Hacenne est là.

Juste une bonne explication !

Il est reçu chaleureusement par le père du jeune garçon. Il l'a toujours appelé « *monsieur le maître* ». Il l'invite à entrer.

Zep s'étonne toujours du détournement d'usage couramment pratiqué dans les appartements occupés par des familles maghrébines. Pour tous ces gens qui n'ont pas les moyens de s'approprier l'espace, l'appartement moderne s'avère un territoire étranger.

Un de plus !

Ainsi, chez les Bénamid, le couloir est transformé en dortoir, le balcon en garage à vélos, et le salon en musée. Entre les étendages effrénés, on expose une multitude d'objets hétéroclites aux origines parfois douteuses.

Pour celui qui pénètre dans la cité, qui vient d'ailleurs, du cœur honorable de la vieille France, passé une frontière imaginaire, il se retrouve ainsi dans un nouveau monde, un pays où ses repères moraux, son code éthique, son savoir de ce qui est normal ou pas, bien ou mal, n'ont plus cours. Celui-là, lorsqu'il ressort de la cité, parlera de *ghetto* sans se soucier du poids des mots.

Zep, sans lui donner entièrement tort, préfère ajouter que l'exclusion fait partie d'une tactique d'élimination, que cette réclusion urbaine n'est qu'une étape, et qu'ainsi parquées ou concentrées, les familles demeurent sous la haute surveillance de la société.

Pour gommer les barreaux de cette cage, il suffit qu'aux yeux du monde l'on cause de réhabilitation.

Par manque d'oxygène social, l'Argonne s'étouffe dans Orléans et le bouche à bouche municipal ressemble plus à un cours de secourisme qu'à un réel baiser.

Le vieil homme (à peine cinquante ans) appelle son fils qui pointe le bout de son nez de derrière un paravent de tissu imprimé.

- Je peux te voir ?
- Bien sûr, répond-il, mais pas ici !
- Et pourquoi pas ici ? T'as honte de chez toi !
- Mais non papa, j'ai pas honte !

L'homme se retourna vers Zep et lui confie dépité :

- Les jeunes, y veulent plus parler devant les parents !

Tout, c'est le secret, monsieur le maître !

- Arrête papa...
- Pourquoi tu fais le secret avec moi ?
- Je fais pas le secret comme tu dis... C'est ma vie privée, c'est tout !

Le père inquiet se retourne une nouvelle fois vers Zep.

- Il a fait quelque chose de mal ?
- Non, absolument rien de mal !
- Parce que les gendarmes sont venus
- Je sais... Mais il ne faut pas vous inquiéter monsieur

Bénamid, votre fils est un garçon intelligent...

- Vous dites toujours qu'il est intelligent Guy, mais les gendarmes sont venus...

Le fils coupe court aux inquiétudes légitimes du père, entraînant Zep dans l'escalier.

- Tu viens chez moi, Hacenne ?

Le garçon acquiesce. Zep lit un soupçon d'angoisse dans son regard.

L'EAU QUI MONTE

À Orléans, le mercredi quatre janvier mille neuf cent quatre-vingt-quatorze, la Loire dépasse sa cote d'alerte.

Sous la pluie, Hacenne regarde l'Argonne en pleins travaux. Il trouve que sa cité ressemble à un bournier gigantesque. Les engins labourent les terrains boueux tous phares éclairés. Il devine à peine leur forme à travers les

trombes d'eau. On dirait des lampyres pris de panique et cherchant désespérément un abri. Ces travaux doivent accoucher plus tard d'une place Mozart. Les jeunes du quartier veulent faire circuler une pétition pour qu'on la nomme *place Solaar*¹⁵, et ce qui n'est au départ qu'une douce provocation a failli mal tourner, tant l'ambiance est morose en ce début d'année. Un peu partout en France, l'eau poursuit sa récurrence dévastatrice tandis qu'Hacenne ne sent plus le moindre courant en lui. Un tourbillon sexuel l'a entraîné sur une autre planète et les draps de Sophie servent de camisole. Elle ne lui laisse que bien peu de temps pour la révolte et s'il n'y avait eu les inondations, l'affaire *Mozart-Solaar* et les vers luisants sous la pluie, l'Argonne lui filerait peut-être entre les doigts comme du sable fin.

Lui et Sophie s'initient en purs autodidactes aux insoupçonnés plaisirs que le corps est en mesure de prodiguer.

Elle se ressource en lui comme il se ressource en elle, sans jamais arriver à se désaltérer complètement. Il lui a, plus de cent fois, lancé des *je t'aime* qui ne sont pas revenus. Même dans les moments où Sophie jouit à se déchirer la gorge, elle n'a jamais prononcé la petite phrase qu'il attend.

Ainsi, au fil des jours de pluie, il se sent devenir un objet de plaisir, un laborantin malgré lui, une peau ou un sexe affermi.

Le vendredi précédent, alors que les Orléanais regardent inquiets les quais de la Loire envahis par les eaux, Kamel vient le trouver.

- Oh ! On te voit plus, toi ! claironne-t-il en entrant dans la chambre de Guy en milieu d'après-midi. Toujours la keuf ?

- Toujours !

- Et ta mega-solution alors ?

- Je sais plus trop !

- T'as une minute pour descendre ?

¹⁵ Du nom du rappeur français M. C. Solaar.

- Ouais...

Guy s'habille, le bas-ventre en feu à cause d'une nuit excessive. Il suit Kamel qui l'entraîne dans un recoin du chantier. Les pas s'enfoncent dans une boue épaisse et les visages sont giflés par la pluie glaciale. Ils arrivent devant une B. M. W., phares allumés. Guy comprend rapidement que la voiture a été volée.

- Et alors ?

- Vas voir le pare-brise !

Guy contourne le véhicule, observe le pare-brise que balaient toujours les essuie-glaces et aperçoit enfin, posé sur le tableau de bord, une cocarde qui distingue les véhicules officiels.

- Et alors ?

- C'est la tire d'un légume ! Un président de *je sais pas quoi*, mais un keum politique important ! On le voit tout le temps dans la *Rep* !

- Et après ?

- Avec Djamel on a attendu qu'il rentre dans l'immeuble du Conseil Général, ou Régional, je sais plus ; et on lui a *chourave* la BM, en douceur !

- De vrais pros ! ajouta Djamel en sortant du véhicule.

Bientôt, une douzaine de gamins de quatre à onze ans encercle la voiture. Djamel ramasse un parpaing et le lance avec force dans le pare-brise qui vole en éclats.

C'est comme un signal. Tous les gamins grappillent ce qui leur tombe sous la main et s'acharnent sur la voiture du politicien. Kamel entreprend les pneus avec son couteau tout en parlant à Guy :

- Reste plus qu'à signer Hacenne, c'est pour ça que t'es là !

- On pourrait taguer ! propose Djamel.

- Non, ce qu'a dit Hacenne, c'est mieux !

- C'est *factice* ! ricane Djamel en guise de provocation alors que la voiture passe par tous les stades du viol de groupe une sorte de *tournante mécanique*.

- Tu mords le style, Hacenne ?

- C'est de la daube votre plan, répond Guy agacé, c'est pas en faisant un petit truc dans son coin que ça va changer les choses...

- Tu vois, c'est factice !

Guy, en voyant les enfants cribler de pierres le véhicule, ne peut s'empêcher de penser aux petits palestiniens qui en décochent souvent aux soldats israéliens. Les gestes comme les haines sont sans doute les mêmes, ici comme là-bas. La deuxième génération est en pays occupé, sur une terre qui est la sienne mais qui ne lui appartient pas.

Eux, ont choisi Solaar et ne connaissent même pas ce Mozart qu'on leur agence d'office en plein milieu de la cité. Dans le jet de pierres des enfants, Guy retrouve le silence de leurs pères ; dans cet acharnement symbolique contre l'Etat, ils expriment leur désir de révolte et la fin des tacites soumissions. Chaque pierre lancée défie la loi d'obéissance muette, celle qui déclare qu'un immigré n'a aucun droit de révolte, aucun droit d'insoumission, aucun droit de critique, aucun droit de parole, et bien-sûr aucun droit de vote !

Les enfants, eux, ont appris la langue française avec ses mots aiguisés et ses phrases en flammes. Leur imposer le silence, c'est mettre autant de pierres dans leurs mains. Quand ils rentreront chez eux, ruisselants de pluie, comment pourront-ils expliquer à leurs pères qu'ils viennent à l'instant de défendre leur honneur ?

La voiture officielle n'est plus qu'une épave dans la cité, et ceux qui ne verront là que l'image surfaite du *plaisir de casser* passeront à côté de la beauté du geste.

Guy meurt d'envie d'écrire tout cela, d'avertir l'État de la mise en route du mécanisme social, de cette insurrection mue lentement par des milliers d'engrenages.

- Qui va me chercher une bombe de peinture ? lance Guy à la cantonade.

- Tu veux taguer ? demande Djamel surpris.

- Avec la pluie, ça tiendra pas !

Un des gamins part en courant lui en chercher une, et revient avec toute une collection.

De quoi illustrer des kilomètres de béton.

- C'est celles de mon frère !

Guy ramasse une longue planche et entraîne l'équipée sous un abri, à l'entrée d'une cave. Là, il essuie la planche avec son mouchoir et écrit simplement : « UNE BM C'EST FRAGILE, UN ÉTAT AUSSI ! GAFTOS ! ».

- C'est *nulos* ! commente un enfant.

- C'est même pas un tag !

- Ouais, ajoute Kamel, mais ça va leur mettre les boules !

- Pourquoi ?

- Parce qu'ils vont se dire qu'on a pas fait ça pour ça, que ça nous a pris la tête ; qu'on est pas des cons, quoi !

Guy retourne poser la planche dans la voiture et tout le groupe se disperse sans concertation.

Il retire la capuche de son K.Way. pour que la pluie le pénètre.

La voiture a été trouvée dans la soirée par une ronde, mais les journaux qui relatent le fait divers ne parlent pas de la planche.

En guise de réponse implicite, l'État sollicité décide de leur envoyer Pasqua.

Guy est en train de lire un tract appelant tous les jeunes à se mobiliser pour manifester leur opposition à la venue du ministre lorsque Zep débarque chez lui. Il le suit jusqu'à son appartement, surpris une fois de plus par la violence des averses. Zep lui propose un café pour se réchauffer. L'instituteur paraît gêné, parlant de tout et de n'importe quoi, faisant mille détours pour éviter le carrefour où Guy l'attend. Sans impatience.

- En fait, dit-il enfin, je voulais te parler de Sophie...

Guy redoute d'aborder le sujet, tant sa relation est à la fois simple et compliquée.

- Je vais être franc, Hacenne, cette fille... enfin cette femme, elle me plaît !

Guy qui se doutait bien du coup, attend fébrilement la suite.

- C'est sérieux, elle et toi ?

- Oui !

- Mais tu vis pas avec elle ?

- Non !

- C'est peut-être prévu ?

- Je ne sais pas... Pourquoi vous ne lui demandez pas à elle ?

- Parce qu'il s'est passé quelque chose entre nous, oh ! ce n'est pas allé bien loin, mais assez pour que j'aie quelques scrupules à l'aborder et à lui parler de ça ! D'autant plus qu'il y a toi...

- Je ne pense pas qu'elle soit amoureuse de moi, lâche soudainement Guy, comme une balle qui s'échappe des bras d'un enfant.

- Et toi tu l'es, n'est-ce pas ?

Il acquiesce, presque libéré par cette confiance. Il est conscient de donner ainsi à son ancien instituteur les clefs de sa fortune, mais en même temps, il était soulagé de libérer son angoisse.

- Je suis son premier amant, avoue-t-il, mais il y en aura d'autres, c'est sûr ! Vous par exemple !

- Pourquoi en es-tu si sûr ?

- Je ne sais pas, je le sens !

Le temps joue une nouvelle fois avec son sablier et les paradoxes avec la poudre d'or. Hier encore, l'homme qui lui fait face aurait donné sa vie pour apprendre au petit élève de cours moyen, qu'il fut, les rudiments de la vie, l'instruction qui permet de prendre le bon bus et de relever la tête pour regarder le monde tourner. Et aujourd'hui, il semble prêt à donner sa vie pour lui prendre ce que Guy chérit jalousement, ce qui lui bétonne justement cette envie de vivre.

C'est fait sans violence.

Sans salive collée aux gencives.

Sans *concupiscence*.

Mais c'est fait pour prendre et non plus pour donner.
Monsieur le maître veut lui confisquer la petite boîte à
rêve, la source dans la forêt. Il ne veut pas la prendre. Ce
qu'il veut, c'est que Guy la lui donne.

LA THEORIE DES CUILLERES PERCEES

Le commissaire Roussel a un don d'ubiquité qui le disperse dans tous les recoins du commissariat. Chacun s'attend en permanence à le découvrir derrière la porte qu'il est en train d'ouvrir. De ce fait, de nombreuses réunions s'improvisent ici et là, au hasard d'une rencontre. Mais aujourd'hui, le commissaire tient à rassembler tout le monde pour une déclaration solennelle. Le bureau des inspecteurs est trop étroit et les policiers sont assis sur tout ce qui peut tenir lieu de siège.

Le *patron* entre enfin, tirant nerveusement sur un gros cigare. La Grenouille, comme ses collègues, attend sans vraiment beaucoup de curiosité le nouveau sermon.

- Messieurs, mademoiselle, entonne-t-il après s'être raclé la gorge pour s'éclaircir la voix, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, et une mauvaise !

Roussel aime bien ces phrases toutes faites qui ponctuent chacune de ses interventions.

- La mauvaise d'abord, patron ! encourage Francklin.

- Je vais plutôt commencer par la bonne cette fois ! Figurez-vous que nous avons droit à une visite de marque, celle de notre cher ministre ! Oui, en chair et en os à Orléans ! La mauvaise nouvelle, c'est qu'il va falloir nous coltiner sa protection ! Surtout en ce moment, si vous voyez ce que je veux dire...

- Ouais... ça va donner ! murmure Starsky à son équipière.

Sophie, à peine attentive à la déclaration de Roussel, regarde son collègue qui ricane.

Elle voudrait se persuader qu'une histoire d'amour avec lui altérerait fatalement leurs relations professionnelles. Pourtant, elle est consciente du fait qu'il lui serait aujourd'hui impossible de repousser la moindre tentative de Starsky, pour peu que celui-ci remarque sa nouvelle façon de le regarder.

Depuis la fameuse journée de Noël, Sophie redécouvre la vie et se sent dotée d'un *sixième sens*. Lâchée depuis longtemps par le peloton des femmes amoureuses, elle s'est lancée dans un sprint audacieux pour tenter de les rejoindre. Guy a donné le départ de son mieux, mais le désir amoureux s'estompe laissant place à la tendresse. À beaucoup de tendresse ! Mener de front son métier et ses luttes charnelles lui pose un réel problème.

Le mois de janvier l'a déjà trop souvent conduite à l'Argonne, dans ce jardin de béton envahi par la mauvaise herbe. Chaque fois qu'elle s'y était rendue, elle avait ressenti une étrange appréhension. Comme la sensation de n'être qu'une pièce rajoutée sur l'échiquier social ! Le dimanche précédent, elle avait été appelée pour mettre un terme à un nouveau jeu à la mode dans la cité, la lapidation automobile ! À en croire certains témoins, les joueurs avaient tous entre six et douze ans. La règle de ce jeu était fort simple mais terriblement efficace. Les gamins déterminaient une cible en choisissant une voiture du quartier, et dès le signal donné par l'un d'entre eux, ils devaient tous cribler le véhicule de pierres en un temps record. Bien sûr, la police arrivait toujours après les parties.

Lorsque Sophie en avait parlé à Guy, il s'était fait une fois de plus l'avocat du diable, et avait tenté de lui expliquer les raisons profondes qui faisaient d'un enfant innocent un redoutable tueur de moineaux.

Quelques jours après le *chamboultou* dominical, elle et Starsky avaient *serré* deux jeunes blacks en flagrant délit de cambriolage dans un des nombreux pavillons qui bordent la cité. Ils avaient treize et quinze ans à peine. Le plus âgé était déjà sous la dépendance de la drogue. Il comptait bien plumer le pavillon bourgeois pour s'offrir des ailes toutes neuves et s'envoler l'espace d'un instant au-dessus des cages à lapins, par delà la *misère noire*. Même s'il savait mieux qu'un autre qu'en retombant sur le bitume, son corps se briserait dans un fracas d'enfance fracturée. La veille au soir, écœurée de voir ce grand gaillard ainsi diminué, elle avait confié son désarroi à Guy.

Ce fut l'occasion pour son amant de lui décrire le chemin de croix de ces bagnards de la dope. Pour pouvoir acheter la poudre magique, ils devaient se procurer au moins deux mille francs par jour.

- Six briques par mois, tu te rends compte ? Beaucoup n'y arrivent pas ! C'est bien simple, l'Argonne, vers sept heures du soir, c'est comme la foire à la brocante ! Tu vois tous les camés en train d'essayer de fourguer à tout prix ce qu'ils ont volé ! Si tu sais attendre qu'ils soient accrocs, tu peux avoir n'importe quoi pour deux ou trois cents balles !

Guy compare le commerce de la drogue à une gigantesque toile d'araignée tissée entre l'école et l'appartement.

Sophie avait voulu en savoir plus et Guy lui avait avoué que son frère aîné, exilé depuis dans un sanatorium, avait contracté un œdème au poumon à cause d'une histoire de *poussière*. Elle savait que l'héroïne était diluée dans l'eau et filtrée dans un coton, et que mal épurée, la drogue pouvait emporter dans la veine des particules à même d'entraîner les pires conséquences.

Elle avait appris ça à l'école de police, du temps où elle se sentait bien loin de cette brutale réalité.

Comme elle essayait d'en savoir un peu plus sur l'approvisionnement de la cité, Guy contrarié lui avait mentionné sèchement qu'il ne faisait pas partie du circuit, juste avant de lui rappeler qu'il existait bien des moyens d'arrêter cette saloperie de machine infernale.

- Mais la société se comporte comme un cafetier ! avait-il ajouté.

- Pourquoi ?

- Elle a adopté la méthode des cuillères percées !

- C'est quoi ça ?

- Mais qu'est-ce qu'on vous apprend dans la police ? Tu ne sais donc pas que les patrons de bistrot en ont marre de se faire bananer leurs petites cuillères, alors ils ont décidé d'en proposer seulement des percées ? Comme ça, elles sont inutilisables par le drogué ! Pas de *chauffe* possible ! Et bien, la société, c'est pareil ; elle préserve d'abord son

argenterie et se contrefout que Saïd Bénomid, il chope un œdème au poumon !

C'est à chaque fois pareil.

D'abord ils font l'amour et ensuite ils parlent. Puis refont l'amour et parlent encore. Guy lui ouvre ainsi les portes des coulisses de sa cité. Elle admet bien volontiers qu'on l'a jusqu'alors laissée sur un fauteuil d'orchestre, spectatrice de ce qu'on voulait bien lui montrer. Mais Guy reste toujours sur la défensive, conscient qu'ils sont l'un et l'autre dans des camps distincts. Dans le combat quotidien qui oppose la police à la cité, ils ont simplement instauré une sorte de trêve amoureuse, remplacé les coups par les caresses et les injures par les mots d'amour.

Le commissaire Roussel entre dans une longue explication technique de la procédure prévue par Paris pour la protection du ministre. Sophie dissimule le petit sourire que lui inspire la situation.

En effet, hier encore, Guy dénonçait les lois racistes et pernicieuses de *l'homme du S.A.C.*¹⁶.

- Tu vois, lui avait-il expliqué, avec lui, c'est le retour au sacrifice rituel ; seulement, on remplace le bouc émissaire par un arabe !

Quand elle lui avait dit qu'il exagérait, il avait ajouté :

- Je suis sûr qu'après la mort d'Oussekiné¹⁷, t'as entendu au moins une réflexion du genre « UN DE MOINS ! ».

Elle avait alors baissé les yeux en signe d'aveu.

- C'est le système qui perpétue le rite

- Peut-être...

- Sinon, pourquoi crois-tu qu'on accepte que des racistes patentés défilent dans nos rues en bramant « LA FRANCE AUX FRANÇAIS ! » ? Qu'on accepte qu'un parti qui crache tous les jours sur la déclaration des droits de l'homme soit invité à se soulager sur toutes les chaînes de télé ?

¹⁶ Service d'Action Civique de triste mémoire.

¹⁷ Jeune beur mort dans un commissariat faute de soins.

- Attendons-nous, poursuit Roussel, à ce qu'il y ait des manifestations ! Tout ce que je souhaite, c'est que rien ne remonte jusqu'à Pasqua !

Outre le fait, non négligeable, qu'elle vient de franchir un cap dans sa vie, toute l'existence de Sophie semble chamboulée. Toutes ses idées reçues sont renvoyées d'un seul coup, bottées en touche par son jeune amant. Hier encore, elle était flattée d'appartenir à la grande famille de la police, et aujourd'hui, elle pose sur son sacerdoce un regard inquisiteur. Ainsi, observe-t-elle son patron louvoyer au plus près de l'image qu'il veut qu'on ait de lui. Elle découvre une sorte de pantin sans fil, un flic modelé par les séries télévisées, un *Maigret* sans la pipe, un *Moulin* sans les boots, ou un *Navarro* aux pieds blancs.

Comment un jeune beur, fleuri en pot dans son H L.M., a-t-il su lui glisser si vite, si bien, un contre-chant sur ses harmonies ?

Puis, il y avait eu ce curieux matin.

Sophie était en train d'essayer de mettre un peu de bleu autour de ses yeux cernés. L'image que lui renvoyait le miroir de la salle de bains était celle d'une femme fatiguée mais heureuse. Doucement, Guy s'était approché d'elle et lui avait murmuré :

- Quand tu te regardes dans la glace, comme ça, qu'est-ce que tu vois, Sophie ?

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Je veux simplement savoir ce que tu vois...

- Une femme... Pas très fraîche à cause de toi !

- Et bien, en fait, tout le problème du racisme vient de là ! Moi, quand je me regarde dans cette glace, c'est pas un homme que je vois, c'est un arabe ! Un rebeu ! Un bougnoule ! Je vois exactement la même chose que ce que les Français voient quand ils me regardent !

Sophie avait alors passé la main autour du cou de Guy et l'avait entraîné amoureusement dans le reflet du miroir.

- Moi, je vois un homme...

- Il en faudrait beaucoup qui me regardent comme toi ! Mais tant que nous autres ne verrons qu'un arabe dans le miroir, rien ne sera jamais résolu !

- Tu veux dire que les premiers racistes, c'est vous ?

- Non ! Je veux dire qu'on nous a doublement rendus racistes ! Parce que racistes envers nous et racistes envers les blancs qui nous voient comme des arabes et pas comme des hommes !

- C'est un cercle vicieux !

- Bien sûr ! Ça va même plus loin que ça ! Par exemple, la plus grande fierté d'un rebeu, c'est de sortir une Française, une blanche, quoi ! Là, on a l'impression de perdre de la couleur... Seulement, les filles ne disent pas « *Je sors avec Ahmed ou avec Djamel...* », elles disent « *Je sors avec un arabe !* » C'est une sorte d'exotisme ! Note bien, que pour les mecs, c'est pareil ; ils disent « *Je me suis fait une black, une chinoise, une arabe...* ». Tu sais, à l'Argonne, pas besoin de voyager pour ça, tu pousses la porte du palier et tu fais ton choix !

Lorsque Guy met ainsi en route son moteur idéologique, il faut à Sophie beaucoup d'ardeur et d'audace pour le faire sourdre vers le camp charnel, là où elle s'impatiente déjà.

Elle a l'impression d'être la première à recueillir ses états d'âme et ses révoltes. Bien qu'elle en éprouve une certaine fierté, elle reste quand même sur ses gardes.

Après l'état d'alerte proclamé, Roussel gratifie chaque inspecteur d'une encourageante et virile poignée de main, et disparaît dans ses quartiers. Sophie regarde l'heure à sa montre et s'inquiète de son petit voleur de quinze ans qui mijote encore derrière les grilles.

- Tu viens boire un godet, La Grenouille ? demande un inspecteur.

- Non ! J'ai mon *flag* sur le feu !

- T'as qu'à le laisser à Starsky, de toute façon, il boit déjà trop !

- Ah ça non ! brame l'homme à la boucle d'oreille, c'est son tour de s'y coller !

- Allez ! La Grenouille, viens deux minutes, renchérit un autre collègue.

- De toute façon, vu la couleur, il est déjà bien *attrapé* le même ! grommelle le plus ventru des inspecteurs.

- Ouais... acquiesce Francklin, les blacks, faut bien laisser mijoter au *bain-marie*...

Quelques gloussements rauques saluent son calembour. Pour enfoncer le clou ou s'assurer que tout le monde a bien compris, il ajoute :

- *Bain-Marie* ¹⁸! Black ! Humour !

La police et ses protagonistes se goinfrent de films policiers, et souvent, la fiction inspire la réalité. Sophie en est convaincue. Au départ, le film copie cette réalité en lui donnant un autre rythme et des nouveaux codes de procédure. Ensuite, la réalité s'approprie tous ces éléments fictifs, ces caricatures faciles, devenant à son tour une proie pour la fiction. Et ainsi de suite ! La petite séquence avec Francklin la conforte un peu plus, si besoin était, dans son jugement. Elle repousse donc l'invitation de ses collègues et se fait amener Victor, le jeune sénégalais manjack de la Casamance.

- T'as vu le médecin ? s'enquiert-elle lorsqu'il pointe sa mine déconfite dans le bureau.

- Ouais... ça va... je tiens...

Elle détaille l'adolescent pour la première fois. Il est grand et bien bâti, la peau lisse comme un flan au chocolat. Il ressemble à ces jeunes sportifs américains avec sa coupe à la *Tintin* et son écharpe quadrillée. Elle remarque ses longues mains effilées comme celles d'un pianiste.

- Tu joues de la musique ?

- Pourquoi ?

- Juste pour savoir.

- Non ! Mais, des fois, je chante avec un groupe...

- Du rap ?

- C'est ça, ouais... du rap... dit-il avec dédain, comme si le mot n'avait pas sa place dans la bouche de la policière.

¹⁸ Surnom d'un inspecteur noir dans la série « Navarro ».

Une idée saugrenue débouche en trombe au carrefour des pensées de Sophie. Elle s'imagine, l'espace d'une seconde, procurer quelque réconfort sexuel au bel adolescent de couleur.

- Je vais te remettre au juge des mineurs, lui dit-elle simplement en balayant son idée d'un revers de morale. J'en ai fini avec toi...

Lorsqu'elle est de nouveau seule dans son bureau, elle essaye d'imaginer un avenir pour Victor. Elle se cogne aussitôt à la lourde porte blindée qui sépare le black du monde auquel, elle, appartient. Sophie en possède pourtant la clé.

Elle sait qu'elle peut passer librement cette frontière entre ceux qui, comme elle, s'approprient tous les temps, et ceux qui, comme Victor, n'ont que le présent pour conjuguer leur *imparfait*.

Elle réalise soudain l'immense pouvoir dont elle est dotée. Elle peut en effet aller fouiner librement dans la fange des *sans avenir*, y faire l'amour ou la police, et s'en retourner tout aussi librement du côté pile du miroir.

Elle peut même ramener du bon côté des *sans avenir*, les rendre amoureux, leur donner un travail, une dignité.

Mais elle n'a pas l'âme patiente du tisserand pour défaire, un par un, les fils noirs de la toile d'araignée.

LE CLAN DES ACCORDEONNISTES

- Je ne suis pas Delorme¹⁹, je n'ai pas l'âme d'un curé, je n'ai rien d'un rassembleur et je déteste la violence !

¹⁹ Curé des Minguettes qui mena la marche des jeunes beurs sur Paris en 1983.

aboie Zep lorsque Hacenne finit de lui exposer son idée sur le rôle qu'il lui voit tenir.

Dehors, la pluie paraît vouloir suspendre ses hostilités, mais le vent, à son tour, prend les armes.

- Ma parole ! C'est la guerre civile que tu veux ! reprend l'instituteur.

- Tout de suite les grands mots ! Non, je veux simplement faire entendre un autre discours !

- Mais tu ne vois donc pas que c'est exactement ce qu'on attend de toi, que tu casses, que tu détruises !

- La société s'attend surtout à des actes gratuits... mais pas à ce genre de réactions...

- Parce que tu crois qu'on va vous laisser vous exprimer ? De toutes vos actions, on ne retiendra que la violence ! Tu sais, Hacenne, pour ceux qui nous gouvernent, c'est facile de laisser s'allumer le feu quand on a les moyens de l'éteindre !

- Vous ne voulez pas m'aider, alors ?

Zep regarda intensément le jeune garçon qui veut combattre à mains nues, comme si la réponse qu'il attend était enfouie dans sa propre conviction. Zep sait fort bien que tout ça n'est qu'utopie ou rêve sympathique.

Que caillou dans un lac !

Il aimerait lui expliquer sa vision du monde, lui décrire scrupuleusement cette image épineuse (à défaut d'être d'Epinal) qui lui pique le coeur.

De peur de prendre des airs de *maître*, il préfère la consulter tout seul, bien au sec dans sa tête.

Sur l'image, il y a un berger serein, assis dans un épais fauteuil de mousse. Devant lui, le troupeau s'occupe sagement en cherchant sa pitance. Tout autour du troupeau, veillent les chiens du berger, empêchant les bêtes de s'éloigner ou de manger de la mauvaise herbe. Ils aboient si fort, qu'aucune tête n'est en mesure de penser ou de se poser la moindre question existentielle.

Sur l'image de Zep, il y a une rivière, et de l'autre côté de la rivière, il y a quelques béliers solitaires, des brebis égarées et des moutons sauvages. Ceux-là regardent le troupeau paître, s'engraisser, faire au berger un manteau pour l'hiver, de la viande à volonté et une belle pelouse bien rase pour qu'il puisse s'y rouler.

Dans la grande marée blanche du troupeau, agglomérés en bandes, cohabitent les moutons noirs. Ils partagent avec les blancs le même coin d'herbe et subissent les mêmes sécheresses. Souvent, peut-être parce qu'ils sont plus nombreux, les blancs se coalisent pour pisser et cracher sur les moutons noirs. Ils disent que les noirs viennent là pour bouffer leur mouchoir d'herbe. Le berger acquiesce d'un petit signe de la tête.

Le monde va ainsi, avec ceux qui tiennent le bâton et contrôlent les chiens. Pour tenir le bâton, il suffit d'être bien né ou d'avoir les dents longues !

À ces conditions, on peut régner sur le troupeau de *petits blancs*, cette population de souche française défavorisée sociologiquement. Les *petits blancs* sont soumis aux mêmes difficultés que les *moutons noirs*, ces immigrés du Thlémen, ces Mozabites des franges sahariennes, ces Malinkés de Tambacounda, ces Togolais de Lomé ou ces Maliens de Kayes. Les blancs et les noirs sont en concurrence pour un peu d'herbe à mâchouiller.

De l'autre côté de la rivière du *savoir*, il y a les intellectuels. Du moins ceux qui ne sont pas corrompus ! Ni pâtres ni bergers, ils s'accommodent plutôt bien du métissage culturel, convaincus que la couleur de la peau a la même symbolique que celle des yeux.

Lorsque ceux-là critiquent le berger ou s'adressent au troupeau (en l'invitant à s'en aller brouter libre ailleurs), les chiens montrent les dents, on fait sonner les cuivres et rouler les tambours patriotiques. On abreuve ainsi les sillons d'orgueilleuses marseillaises, de publicités ou de feuilletons télévisés.

Depuis peu, on a même ressorti le vieux bélier borgne de sa bergerie dorée pour qu'il bêle ses chiures d'idées.

Elles font le tour du troupeau et se collent aux faibles et aux simples d'esprit comme des morpions.

Ceux qui ont un peu plus de mémoire essayent bien de lutter contre cette peste brune qui enveloppe le blanc troupeau.

Et pendant que les moutons se battent, le berger s'accorde une petite sieste.

Le monde va ainsi, et bien qu'Hacenne ait franchi tout seul la rivière, ait voulu bêler plus fort avec les égarés, les poètes, les athées, les humanistes, les pédés, les antimilitaristes, les excommuniés et les accordéonistes, il est du devoir de Zep de lui assurer que son cri n'a pas la moindre chance d'être entendu.

- Tout ça, c'est du rêve, Hacenne ; mais je t'aiderai à ma façon ! Tu as parlé de tes projets à Sophie ?

- Quelle question ! Bien sûr que non !

- Tu sais qu'elle est dans l'autre camp ?

- Ce n'est pas de sa faute !

- Mais tu vas devoir l'affronter...

- Si vous m'aidez, nous devons l'affronter tous les deux !

- Ça ne te gêne pas ?

- Ça sera un bon test pour elle...

- Parce que tu crois qu'elle a une marge de manœuvre ?

- Je ne sais pas... mais je pense qu'elle prend conscience des choses, progressivement.

- Et si tu te trouves face à elle, qu'est-ce qui va se passer ?

- Elle fera certainement son boulot !

Zep sait par expérience que l'engagement politique ou social n'est jamais aussi fort que l'engagement amoureux, à moins d'être une personne endoctrinée ou raisonnable. Sophie a réussi à le faire grimper sur un fourgon de police bien avant qu'il ne découvre ses sentiments pour elle ; alors que pourra bien faire Hacenne face à une femme comme ça ? Zep est persuadé qu'elle ne fera jamais partie du clan de

l'autre côté de la rivière, du clan des accordéonistes. Tout au plus sera-t-elle capable d'écouter quelques instants leur plainte ; peut-être même en saisira-t-elle le sens et la couleur.

Hacenne se lève et va coller son nez sur la vitre embuée de la fenêtre.

- Il ne pleut plus, dit-il.

Zep avale le fond de café froid qui restait dans sa tasse.

- Avec Sophie, j'étais le premier...

- Pourquoi tu me dis ça ?

- Chez nous, poursuit-il comme s'il longeait le fil d'une idée tracée d'avance, la virginité d'une fille, c'est sa valeur marchande. Son honneur ! Mon père m'a toujours dit que plus il y avait de sang dans les draps, plus le mariage serait heureux...

- Ce sont des conneries !

- N'empêche qu'une fille qui n'a pas cette valeur à défendre et qui attend malgré tout près de trente ans avant de le faire, ça mérite qu'on y réfléchisse !

- Où tu veux en venir ?

- Vous vous souvenez de Souad et de Samira Bensalem ?

- Bien sûr, assure Zep qui n'avait pas oublié les visages angéliques des jumelles algériennes auxquelles il avait fait la classe.

- C'étaient mes cousines...

- Pourquoi « c'étaient » ?

- Parce que Souad a disparu voilà deux ans et que Samira, qui s'était mariée au pays, vient de mourir du sida !

- Merde, je ne savais pas !

- Souad était tombée amoureuse d'un Français mais ne voulait pas perdre sa virginité. Elle a pas mal attendu, et un jour, ça a été trop fort, elle a fait l'amour avec le mec...

Hacenne marque un temps d'arrêt sans quitter des yeux le soir qui tombe précocement sur l'Argonne. Il semble à Zep que le jeune garçon vient d'ouvrir un livre imaginaire et y pioche dedans un conte du Maghreb.

- Souad n'était pas comme Samira, poursuit-il, elle était franche, directe mais fragile. Elle a tout raconté à sa sœur en espérant que celle-ci saurait la conseiller ou l'aider à laver son déshonneur. Mais Samira lui a simplement répondu, qu'elle, était encore vierge ; qu'elle, était bien plus maligne ! Ensuite, Samira est allée tout raconter aux parents. Le lendemain le père Bensalem a amené ses deux filles chez le médecin, pour savoir...

- C'est dégueulasse !

- Oui ! En principe, les docteurs français, ils ne marchent pas dans la combine, mais celui-là, c'était presque un intégriste. Un facho, quoi ! Il a bien fait la distinction ; Souad n'était plus vierge alors sa sœur l'était encore !

- Mais Samira...

- Samira, interrompit Hacenne, elle faisait ça par derrière. Louisa m'a raconté qu'elle marquait sur un carnet le nom de tous les mecs qui l'enculaient. Elle s'en tapait plus d'une centaine par an ! Elle s'en flattait ! Son père devait savoir, mais comme chez le toubib elle était toujours vierge, c'est Souad qu'il a chassée !

- Il l'a chassée ?

- C'est tout comme, il l'a encouragée à fuguer, et elle est partie on ne sait où... Toute seule ! Son Français n'en voulait plus !

- Et Samira ?

- Son père l'a mariée en Algérie... C'est vrai qu'il y a sûrement eu beaucoup de sang dans le drap... N'empêche qu'elle avait chopé le virus !

Zep essaye d'imaginer un parallèle entre l'histoire des jumelles et celle de Sophie, d'Hacenne et de la sienne. En vain !

C'est alors que le garçon lui demanda :

- D'après vous... Sophie ressemble à laquelle, des deux jumelles ?

Sans attendre la réponse, il quitte son poste d'observation, s'avance jusqu'à Zep, lui serre la main et s'en va.

Zep croit alors deviner comme une mise en garde. Comme si Hacenne avait voulu lui dire que la virginité de

Sophie pouvait cacher sa perversion. À son tour, il colle le nez au carreau de la fenêtre, juste pour voir son jeune voisin entrer dans l'immeuble d'à-côté.

Si Hacenne avait pu l'entendre, il lui aurait dit quelque chose comme :

- Bienvenue dans le clan des accordéonistes !

CHAPERON ROUGE OU PETIT POUCKET

Lorsqu'il frappe à la porte, Sophie imagine que ça peut tout à fait être lui.

- J'arrive ! hurle-t-elle avant de se passer les mains sous le robinet.

Elle interrompt le jet et renifle l'extrémité de ses doigts. Satisfaite, elle range à la hâte la boîte de *Tampax* dans l'armoire de toilette, enfle un short de base-ball et court ouvrir la porte à Zep.

- Je suis ravi de te trouver, dit-il en tortillant son parapluie comme un enfant timide. Je ne te dérange pas ?

- Non, entre !

Dès qu'il est à sa hauteur, elle noue ses bras autour de son cou et l'embrasse tendrement sur la bouche. Son baiser est légèrement poivré, un peu mentholé. Elle l'apprécie égoïstement comme on se régale d'un fruit des bois décelé sous un tapis de mousse. Sans lâcher son étreinte, elle recule un peu la tête pour lire l'expression de surprise sur le visage de l'instituteur.

- C'est gentil d'être passé ! chuchote-t-elle simplement en l'entraînant vers la banquette en cuir.

Il s'assoit tandis qu'elle reste plantée devant lui, à le parcourir des yeux.

- C'est plutôt sympa comme accueil, dit-il en se débarrassant de son gros blouson sombre. Je devrais venir plus souvent !

- C'est une idée ! lance-t-elle prise d'une irrésistible envie de jouer.

Elle s'agenouille juste à côté de lui, si bien que le tampon la gêne. Elle prend donc une autre position plus confortable tandis que le passé remonte à la surface, comme un corps noyé revient du fond des eaux.

Souvenirs, blessure.

C'était un après-midi de classe, apparemment comme les autres. La maîtresse de CM2 venait à peine de commencer sa leçon de géographie. Sophie sentit soudain quelque chose couler le long de sa cuisse. Machinalement, elle y passa la main et lorsqu'elle la retira, elle faillit bien crier pour exulter sa frayeur. C'était du sang, là sur sa jambe ! Elle leva le doigt et demanda la permission d'aller aux toilettes. Sophie ne devait jamais oublier le regard curieux de son institutrice, regard lancé par-dessus la monture de ses épaisses lunettes.

Permission accordée !

La cour était déserte. Tout en marchant, Sophie maintenait fermement son sexe pour couper ce filet de sang qui ne semblait pas vouloir tarir. Elle visita plusieurs W.C. avant d'en trouver un où il restait un peu de papier hygiénique. Elle baissa alors sa culotte toute tâchée et posa une épaisseur de papier sur la fente blessée. Sophie sourit aujourd'hui en se souvenant de la première idée qui lui avait alors traversé l'esprit. Et si c'était son bébé qui s'était mal accroché ? Elle avait entendu une pareille mésaventure au cours d'un repas familial. Une cousine, elle aussi, avait perdu son sang de la même façon et les médecins avaient été formels, l'embryon s'était détaché ! Mais comment aurait-elle pu, si c'était le cas, s'être fait faire un enfant ?

Dans sa douce ignorance, elle pensa soudain au garçon qu'elle avait embrassé dans l'escalier de la cave. Embrassé était un grand mot ! Il avait simplement posé ses lèvres sur

les siennes et attendu un certain temps. C'était sans doute le souvenir de cette attente qui plongeait la petite Sophie dans une profonde inquiétude. Peut-être, après tout, qu'en savait-elle, c'était ainsi qu'on faisait les enfants ! Ses copines parlaient bien d'autres moyens, de zizis, de nombrils, de manigances bizarres, plus empreintes d'imagination que de vécu.

L'idée que ce fût l'enfant qui saignât, non elle, la rassura quelques instants. Mais très rapidement, elle imagina que c'était peut-être là les symptômes d'une grave maladie, qu'elle allait se vider ainsi de tout son sang.

Elle songea bien à alerter sa maîtresse, mais par crainte du ridicule ou de peur de révéler qu'elle était enceinte, elle se résigna à ne rien dire. Elle plaqua plusieurs couches de papier et renfila son slip maculé de pourpre. Elle tira sur sa robe pour l'amener jusqu'aux genoux et regagna sa classe. Il devait bien rester une bonne heure avant qu'on ne les libérât.

Cette heure-là, Sophie n'était pas prête de l'oublier. Elle la grignota en imaginant toutes les causes possibles qui auraient pu engendrer son mal et toutes les façons de mourir qui s'offraient à elle. Lorsque la sonnerie tant attendue résonna dans toute l'école, elle se faufila parmi ses camarades comme si de rien n'était.

Dès qu'elle fut dans la rue, elle engagea une course folle qui devait l'amener chez elle dans le peu de temps qu'il lui restait à vivre. Plus elle courait, plus sa compresse improvisée devenait obsolète, semblait vouloir céder et l'intérieur de son ventre se répandre sur la chaussée. Lorsqu'elle déboucha dans l'appartement, rassurée d'être toujours saine et sauve, son père avait le nez dans un poste de radio entièrement démonté.

Il leva la tête pour regarder sa fille immobile et essoufflée.

- Tu es malade, ma chérie ?

Elle aurait tant aimé éclater en sanglots dans ses bras s'il avait été un autre, ou si elle avait su alors qui il était vraiment. Il vit le sang sur les jambes et s'avança pour la consoler. Elle se déroba et s'enfuit dans la cuisine. Mais

dans le petit appartement aixois, il n'y avait pas la moindre porte pour séparer les pièces, et son père fut très rapidement sur ses talons.

- C'est pas grave, Sophie, c'est pas grave, ma chérie...

Que pouvait-il connaître de la gravité des maladies, lui qui jouait seulement à être malade ?

- Maman t'a pas expliqué ? lui demanda-t-il alors qu'elle cachait son visage contre le carreau froid de l'évier. Les filles ont ça tous les mois, ma chérie, c'est rien du tout !

Elle aurait bien donné plusieurs années de sa vie pour que sa mère fût là et la délivrât de ses tourments. Mais elle ne rentrerait pas avant minuit, une fois qu'elle se serait vidée entièrement de son sang.

Une idée lui traversa l'esprit.

- Appelle la doctoresse ! supplia-t-elle.

Au rez-de-chaussée de leur immeuble habitait et consultait une maigre femme acariâtre que Sophie avait en horreur mais qui lui semblait être la seule personne susceptible d'enrayer le processus de mort qui courrait en elle.

- Je ne peux quand même pas déranger la doctoresse pour ça ! avait répondu son père.

Sophie, déterminée à lutter contre l'échéance d'une fin prochaine et l'incompréhension d'un père, avait alors ouvert la fenêtre de la cuisine et fait mine d'enjamber le petit balconnet.

Ils habitaient au quatrième.

- Si tu l'appelles pas, je saute !

Son père fut pris de panique et se mit à trembler ou à pleurer, elle ne se souvenait plus très bien. Il partit comme un fou et descendit certainement l'escalier quatre à quatre. Il déranga le médecin et l'entraîna sans explication. Sophie attendait un terrible diagnostic, l'ambulance qui l'amènerait à l'hôpital. Un peu essoufflée, elle aussi, la doctoresse arriva enfin.

Elle s'accroupit pour être à sa hauteur.

- Ta maman ne t'a donc rien dit ?

Comment sa mère aurait-elle pu deviner qu'elle tomberait subitement malade ou alors enceinte ?

- Tu vois Sophie, reprit le médecin en l'attirant dans la cuisine, toutes les femmes ont cela, on appelle ça les règles... C'est un saignement qui dure plusieurs jours et qui veut dire que tu es une demoiselle maintenant.

Sophie, secouée par les derniers sanglots, releva le nez et fit face à la doctoresse.

- Tu n'as plus qu'à te laver et à demander à ta maman qu'elle t'achète des couches pour protéger ta culotte ! En attendant, tu peux mettre un coton si tu veux...

Une fois que son père eut demandé s'il devait quelque chose, après qu'elle lui signifia que non, après la disparition du médecin, l'angoisse de Sophie se transforma en gêne. Son père avait été le premier à savoir que la jeune fille avait chassé l'enfant.

Il lui semble qu'aujourd'hui Zep copie inconsciemment le regard de son père et, lui aussi, l'observe grandir. Pour couper court le filet de soie que tresse son imagination ou ses souvenirs, elle prend la main de l'homme et lui confie :

- Tu sais André, j'ai très envie de faire l'amour avec toi, mais pour aujourd'hui, c'est un peu compromis...

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Qu'il faudra être sage...

- Mais, c'est toi qui as commencé, dit-il en souriant.

- Je suis indisposée, dit-elle en se levant, j'aime pas cette formule mais c'est celle qui convient !

Elle passe derrière le canapé et entoure de ses bras la tête de l'instituteur.

- Et Hacenne ?

- Quoi, Hacenne ?

- C'est fini ?

- Je ne sais pas...

- Tu n'as pas peur de lui faire du mal ?

- Je crois qu'il est lucide...

- On a un peu parlé tous les deux...

- Et alors ? murmure-t-elle en s'asseyant tout près de lui.

- C'est un garçon curieux... Je crois qu'il faut qu'on l'aide !

- Qu'on l'aide à quoi ?

- À ne pas faire trop de conneries !

Ils parlent alors longuement d'Hacenne. Plus ils parlent, plus leurs corps lancent leurs amarres sur le corps de l'autre. C'est d'abord la main de Zep qui remonte sur le bras de Sophie, puis celle de Sophie qui se pose sur le genou de Zep. C'est ensuite toute une série de contacts plus sensuels sur les cuisses, sur les sexes, sur les seins. Puis, les mots à force d'être proches se confondent en baisers.

Longs.

Toujours mentholés.

Lorsqu'elle sent, sous l'étoffe du pantalon, le sexe de Zep prêt à jaillir, elle se redresse brutalement.

- Pas aujourd'hui, André !

- Ça ne me gêne pas, tu sais !

Il fait allusion, bien sûr, à son indisposition et le fait même qu'il en parle atténue quelque peu l'envie qui commençait à s'installer dans son ventre et entre ses cuisses.

- Moi, ça me gêne vraiment ! dit-elle en se rappelant le surnom que lui avait donné son père, cette fameuse fin d'après-midi, une fois la doctoresse partie.

- Maintenant, t'es mon petit chaperon rouge !

Elle avait alors regardé les traces de sang sur le sol. Il aurait pu tout aussi bien la surnommer *son petit poucet*. Seulement, il savait fort bien qu'on ne refait en aucun cas le chemin à l'envers ; qu'on ne retourne jamais en *enfance*.

11

L'HISTOIRE DU VALENCIENNOIS

OPERATION COLUCHE

Louisa a mis les gosses chez sa mère, mais pas pour une partie de jambes en l'air. Treize jeunes de l'Argonne tiennent chez elle leur premier *conseil de guerre*.

Il y a là, entre la banquette en cuir et le meuble télé, onze garçons, deux filles, et Louisa, belle et généreuse hôtelière.

Guy parle comme un chef de bande, s'assurant que tous les détails de son plan sont parfaitement assimilés par les autres.

- Tu as la liste, Louisa ?

- Oui ! Mais c'est impressionnant le monde qu'il y a ! fait-elle remarquer en lui remettant le listing des familles de l'Argonne dans le besoin.

Un listing signé Zep.

- C'est Sandrine et Brickou qui feront les livraisons avec la camionnette des Sanchez ; on est bien d'accord pour ça ?

Douze mentons acquiescent.

- Djamel, Louis, Abdou et son frère iront à La Source et fractureront les portes des caves que nous avons repérées

; et à vingt-deux heures précises, Louisa prévient les keufs ! O.K. ?

Nouvelle approbation générale.

- Reste à bien régler l'opération « *radar* » !

- Ouais, parce que c'est quant même *riscos* !

- Vous connaissez tous le proprio ? demande Guy.

- C'est une pute !

- Un facho !

- Un *galac* du F.N., *nique sa mère* !

- C'est bien pour ça qu'on a choisi son magasin, précise Guy, mais Le Valenciennois, si ça foire, il va nous faire un carton !

- Si je comprends bien, ça dépend de moi déclare timidement une jeune fille blonde à la peau pâle, mouchetée de petites taches de rousseur.

- Et de moi ! rugit Kamel visiblement excité.

- Toi, ricane Brickou, t'as qu'à être normal !

- Si tu ne veux pas, Lola, tu peux toujours faire marche arrière, personne ne t'en voudra ! assure Guy à la frêle demoiselle.

- Non ! C'est décidé ! Louisa m'a *super* maquillée ! Il va lever son dard, le fumier !

- Moi, j'dis que c'est un putain de plan d'enfer !

- Et si un voisin appelle les flics ?

- Normalement, vu les lieux, y'a que le Valenciennois qui devrait entendre quelque chose !

- Tin, c'est la méga mission impossible, les keums ! chante un petit black aux yeux rieurs sur un air de rap.

- T'as l'objet ? demande Guy à son ami Kamel.

Sous les regards fiévreux et silencieux de ses camarades, l'intéressé extirpe d'un vieux carton un fusil à canon scié. Il a dû lui-même l'astiquer pour lui donner un brillant d'enfer. Petits gloussements de satisfaction. Certains ressentent un léger frisson de crainte.

- Y va peut-être voir qu'il y'a pas de cartouches !

- Normalement, il ne doit pas voir l'arme de près... C'est seulement sa femme ! Bon, Momo et Garcin, vous avez votre matos ?

Les deux garçons cités agitent leurs bombes de peinture en guise d'approbation.

- Tiens David, voilà les deux lettres, dit Guy en tendant les enveloppes à un jeune garçon blond, chétif comme la branche d'un arbre malade. Et tu te fais pas prendre, hein ?

- No problémo ! C'est même pas un scooter chourave !

- Et si ça foire ?

- On ne *donne* pas les copains !

- Ça baigne !

- Moi j'ai pensé à un truc, annonce fièrement Brickou, on pourrait donner un nom à l'opération, comme ça, pour nous !

- Tu penses à quoi ?

- *Opération Coluche*, ça jette, non ?

Les plus jeunes discutent un instant l'idée de Brickou avant que Guy ne donne le feu vert.

Louisa le retient sur le pas de la porte.

- Vous faites gaffe, hein ?

- Sois tranquille... Si t'as pas d'appel avant dix heures, tu téléphones aux flics, O.K. ?

- Enregistré !

Depuis plus d'un mois, Guy a savamment organisé le *coup*. Il a, lui semble-t-il, songé aux moindres détails. Mais l'idée de passer à l'action lui fait un peu peur. Il a imaginé toutes les réactions possibles que peut avoir l'épicier orléanais qu'ils s'apprêtent à dévaliser. Mais la possibilité d'avoir oublié quelque chose, d'avoir omis une seule hypothèse, le plonge dans une forte angoisse. Non qu'il craigne pour lui-même, mais il ne peut s'empêcher de penser à ceux qu'il entraîne ainsi dans son sillage.

Le fantôme de Francisco virevolte sur sa conscience.

Quand il a exposé son plan, l'idée de jouer aux Robins des Villes a séduit le groupe, filles et garçons. La cible a été choisie à cause propriétaire de l'épicerie, un triste personnage connu pour ses engagements extrémistes, son racisme, son mépris pour les pauvres et son machisme

grandiloquent. L'opération pouvait capoter si en plus de tout ça, l'homme faisait preuve de lâcheté.

Guy et sa troupe nocturne arrivent sur la scène de *l'acte un*. La petite rue d'Orléans est déserte et la fenêtre au-dessus de la supérette *radar* éclairée comme d'habitude. Les trois garçons menés par Guy attendent quelques minutes jusqu'à ce que l'appel de phares, à l'autre bout de la rue, ne leur donne le signal convenu.

D'un recoin où ils s'étaient isolés, surgissent alors Kamel et Lola, l'une poursuivie par l'autre et hurlant. Chaque fois qu'il la rattrape, il lui arrachait un bout de robe, si bien qu'on voit déjà sa culotte. Guy n'a pas très longtemps à attendre pour d'apercevoir une silhouette derrière la fenêtre en point de mire. La silhouette en question fait quelques gestes désordonnés et une deuxième forme vient rejoindre la première.

La famille du Valenciennois au complet !

Comme prévu, Kamel a réussi à immobiliser Lola contre le poteau électrique, non loin du magasin. D'une main, il lui maintient la bouche, et de l'autre, il dégrafe déjà son propre pantalon. Le Valenciennois et sa femme paraissent figés devant ce spectacle. Ni l'un ni l'autre ne semblent vouloir bouger. Kamel a baissé son slip et ses fesses brunes contrastent avec la peau blanche des cuisses de Lola.

Enfin, les voyeurs derrière la fenêtre s'agitent. L'un d'eux disparaît tandis que l'autre garde le poste de vigie.

Guy ajuste alors un petit sifflet en sourdine et Kamel a juste le temps de remonter son pantalon et disparaître. Lorsque la porte de la rue s'ouvre à côté du rideau de fer, Lola est déjà affalée sur le trottoir, les jambes suffisamment écartées pour que l'épicier voie la petite touffe blonde. Il hésite avant de traverser la rue. Il porte un grand pull bleu marine et un bonnet de laine grise. Dans sa main droite, il balance un impressionnant gourdin menaçant. Il jette un œil à gauche, puis à droite, sans voir les jeunes accroupis derrière les voitures en stationnement. Alors, doucement, il s'avance vers la fille. Guy et ses amis (bien dissimulés sous d'épaisses cagoules) profitent de ce

que l'homme leur tourne le dos pour traverser la rue, se faufiler le long du trottoir et pénétrer dans la maison du Valenciennois. Lui est déjà planté devant l'adolescente qui pleurniche.

- La police, il faut prévenir la police, monsieur...

L'homme s'accroupit pour lui dire quelque chose que Guy ne peut entendre.

Ça pourrait être :

- Je les ai déjà prévenus !

Et dans ce cas là, Lola devrait demander à l'homme de l'aider à se relever pour permettre aux autres de fuir.

Ou :

- Ne vous inquiétez pas, vous n'avez plus rien à craindre !

Si c'est ainsi, Lola doit s'asseoir lentement et rajuster sa chaussure, signal convenu pour lancer Guy et les autres pour *l'acte deux* du plan.

C'est deuxième hypothèse qui s'avère être la bonne. À peine Lola assise, Guy invite ses copains à monter jusqu'à l'appartement.

Rachid a insisté pour tenir l'arme, conscient des risques qu'il prend. Le groupe se glisse doucement dans le salon. L'épouse du Valenciennois leur tourne le dos, occupée à surveiller son mari. Guy s'approche à pas de loup de la femme, lui met fermement la main devant la bouche pour l'empêcher de crier et l'entraîne vers un grand fauteuil. Rachid pointe le canon scié sur la tempe de leur otage.

- Si vous ne criez pas, chuchote calmement Guy, il ne vous sera fait aucun mal, d'accord ?

La femme fait un petit signe de la tête, mais Rachid précise quand même, certainement pour le fun :

- Attention mamie, ça part tout seul ces trucs là !

Dans le scénario de Guy, Lola rajustée devait quémander un verre d'eau au Valenciennois et celui-ci l'inviter à entrer chez lui.

Elle devait alors suivre son sauveur jusqu'au premier étage.

- Entrez donc !

Elle passe à l'intérieur tandis qu'il referme la porte.

- Venez ! ajoute-t-il en la dépassant.

C'est le moment qu'elle choisit pour lui asséner un violent coup de pied dans les reins qui le projette en avant. Il évite la chute de justesse. Guy profite du déséquilibre du gros bonhomme pour le mettre en garde :

- Si tu bouges on explose la tête de ta meuf !

Il se tourne vers son interlocuteur et aperçoit le fusil pointé sur la tempe de sa femme.

Lola enfile la cagoule que lui lance José.

- Qu'est-ce que vous voulez ? grommelle le mec.

- Juste faire un tour dans ton épicerie !

- Toute façon, l'argent est à la banque !

- Qui t'a parlé d'argent ?

La surprise s'inscrit sur la moustache du Valenciennois.

- Qu'est-ce que vous voulez alors ?

- Quelques boîtes...

- Quelques lessives...

Il est presque vingt-deux heures.

Dans la logique du plan, la police ne tarderait pas à être avertie d'une descente dans les caves d'un immeuble chic de La Source.

À l'autre bout de la ville.

Scientifique diversion.

- Le magasin est sous alarme, n'est-ce pas ?

L'homme hésite avant de répondre. Sa femme semble le supplier de ne pas faire de connerie. Il acquiesce.

- Alors, reprend Guy, on va sagement descendre tous les deux pour débrancher ton bidule, et pour pas qu'il y ait d'arnaque, mon copain va emmener ta *douce et tendre* faire une petite balade...

- Ouais, ajouta Rachid, et si par malheur ça se déclenche tout seul ou qu'on voit les keufs débarquer, j'y fais un joli trou dans sa chetron !

- Ça va... dit l'homme qui semble vouloir obtempérer.

- On vous rendra madame en pleine forme, mais faut la jouer *coolos* !

Le Valenciennois, Guy et Lola descendent donc jusqu'au magasin. Ils pénètrent dans un petit couloir qui

finit en porte blindée. L'épicier libère les trois serrures de sécurité et allume la pièce où ils entrent tous les trois. Il ouvre alors une sorte de grand boîtier blanc et compose un code avant que le bouton *sans surveillance* ne se mette à clignoter.

- C'est fait !

- Bien, maintenant tu vas ouvrir le rideau de fer, mais juste à moitié !

Guy avait repéré le bruit que faisait la tôle en s'enroulant. Jusqu'à mi-chemin, c'était assez silencieux. La suite aurait sans doute pu alerter les voisins. L'homme actionne un bouton vert et bloque l'ouverture avec un bouton rouge. Il déverrouille la porte d'entrée du magasin pour laisser le passage libre à toute une troupe de magasiniers encapuchonnés, manutentionnaires improvisés qui débudent sans tarder leur nouvelle mission d'intérim.

Pendant que ses copains remplissent les cartons, Guy entraîne le Valenciennois jusque dans les petits W.C. du magasin. Là, il se met à l'enrubanner de toile adhésive jusqu'à ce qu'il ne puisse plus bouger le petit doigt.

Il est comme momifié sur la cuvette des chiottes, Ramsès II du petit commerce !

Une première fourgonnette démarre laissant la place à une deuxième qui charge le reste en un temps record. Pendant que les magasiniers exécutent bravement leur tâche, Momo et Garcin refont la décoration du magasin.

À leurs manières !

Il n'aura pas fallu plus d'un quart d'heure pour que tout ce petit monde disparaisse de la supérette. Guy descend le rideau de fer et fuit le dernier, main dans la main avec la petite Lola. Rachid et José ont ligoté leur otage, mais dans les W.C. du premier étage. Avant de refermer la porte, ils ont gentiment donné à la femme du Valenciennois les cachets qu'elle réclamait à corps et à cris (étouffés).

En cette nuit froide de février, l'Argonne est témoin d'un étrange ballet. Evitant soigneusement les patrouilles de police grâce à un dispositif savant de vigiles et de

lampes de poche, une fourgonnette bleue livre jusqu'à l'aube, sirops, boîtes de conserve, paquets de bonbons, de lessive, de gâteaux, huile, sucre et boissons aux familles les plus démunies. Les heureux bénéficiaires réveillés en pleine nuit n'ont pas vraiment le temps de poser des questions. Lorsqu'ils ouvrent leurs portes, les pères Noël *cagoulés* les attendent avec deux mois de retard sur le calendrier.

La cave de Louisa sert d'entrepôt central où les héros de la nuit vident quelques packs de bière.

À l'aube, une fois les gants et les cagoules de laine brûlées, chacun repart de son côté, éreinté, mais heureux.

Louisa referme la cave et grimpe dans son appartement avec Guy. Ce dernier appelle la police pour signaler un cambriolage chez le Valenciennois.

Lorsqu'il raccroche, Louisa lui prend la main.

- Reste avec moi...
- Je suis crevé !
- Reste ! Je serai ton alibi !
- De toute façon, elle saura que c'est moi !
- T'aurais pas dû écrire ça... Qu'est-ce qu'elle va faire ?

- Je donnerai cher pour le savoir !

Louisa force la main de Guy à lui caresser les seins.

- Reste !
- Tu es insatiable, toi !
- Et toi t'es le dernier des cons !
- Pourquoi tu dis ça ?
- Parce que tu ne vois pas ce qui est évident !
- Et qu'y a-t-il de si évident ?
- Que je suis amoureuse, *patate* !

Louisa a sans doute rêvé que le héros d'une belle aventure la sortirait de son anonymat ou bousculerait un peu son train-train sexuel.

Mais Guy n'a rien d'un héros et *l'opération Coluche* d'une belle aventure !

C'est seulement le combat ridicule d'un grain de sable contre la dune ou d'une goutte d'eau contre la pluie.

Guy sait fort bien qu'il aurait fallu des centaines de Valenciennois pour que la nuit devienne vraiment une aventure, le grain de sable une dune et la goutte d'eau une averse !

Alors, il fait l'amour à Louisa.

Mais simplement pour tromper Sophie une deuxième fois.

LE DINER

Lorsqu'elle se trouve devant lui, frêle comme un jeune arbuste, Zep juge la situation quelque peu ridicule et se demande s'il a bien fait d'accepter la proposition de Guy.

- Je m'appelle Mélanie, chantonne-t-elle d'une voix pleine de verdure.

- Asseyez-vous Mélanie...

Le serveur qui vient de se pencher sur la table voisine, détourne les yeux du plat qu'il s'apprêtait à servir à deux vieilles badernes rougissantes. Il esquisse un sourire ambigu lorsque la jeune blondinette couverte de taches de rousseur s'assoit à la table de l'instituteur.

- Je vous imaginais plus vieux, dit-elle en même temps qu'elle jette un regard intéressé au menu posé sur la nappe.

- Merci...

- Vous connaissez le...

Elle relit plusieurs fois dans sa tête le mot qu'elle s'apprête à prononcer...

- Carpaccio ? On dit comme ça ?

- Je crois...

- C'est quoi ?

- De la viande crue, macérée dans du citron et du basilic !

- Et le basilic, c'est quoi ?

- C'est un peu comme du persil...

Elle doit avoir seize ou dix-sept ans mais se comporte déjà en vraie courtisane maniérée. Ses yeux outrageusement maquillés, ses lèvres rouge sang, sa minijupe, ses bas et ses talons hauts confèrent à ce personnage une maturité factice et un bel air de pute ! Elle dévalise le menu des yeux, bien décidée à consommer jusqu'à la lie, l'occasion qui lui est ainsi offerte de bouffer gratos.

- Et les *carbonara* ? C'est quoi ? demande-t-elle dans sa soudaine quête de vocabulaire gastronomique.

- Des lardons cuisinés à la crème, avec de l'oeuf et du parmesan.

- Ils mettent tout ça dans des nouilles ?

- Ce ne sont pas des nouilles...

- Si ! C'est écrit là, regardez ! *Pâtes carbonara* !

Il repousse le menu et lui explique longuement qu'il existe un grand nombre de pâtes et que les nouilles en font partie.

- Merde ! Vous en connaissez un sacré rayon question bouffe !

Elle lui décoche un magnifique sourire et replonge tout entière dans le menu. Zep en profite pour l'observer. Ses grands yeux verts de gris épicient son regard d'une sorte de mélange de tristesse, de béatitude et d'insolence. La pâleur naturelle de sa peau ajoute une pointe d'instabilité maladive qui donne à Mélanie les faux airs d'un personnage de la Comtesse de Ségur. Hacenne l'a choisie pour son étonnante ressemblance avec Lola, le *petit casque d'or* de l'Argonne.

Louisa avait réussi à en faire de parfaites jumelles grâce à un savant mariage de cosmétiques.

- Vous venez d'où, Mélanie ? l'interroge Zep pour bien capter le son de sa voix.

- D'Orléans, pourquoi ?

- Je voulais dire de quel quartier...

- Ah ! Du centre ! J'habite rue des Carmes, pas très loin de l'hôpital !

- Vous connaissez bien Hacenne ?

- Ouais, pas mal, on a bien *galéré* ensemble au collège !

- C'est un ancien amoureux ?

- Pas même... Hacenne, il drague pas ! C'est juste un ami !

- Bien sûr, vous savez pourquoi vous êtes là ?

- J'suis pas *dinde* ! Louisa m'a expliqué le topo avec Hacenne, moi je suis cent pour cent dans l'affaire ! Et les *profiteroles* ? C'est quoi ? dévie-t-elle soudain pour reprendre ses considérations culinaires.

- Des petits choux avec de la glace à la vanille dedans, et du chocolat chaud dessus...

- Putain ! Vous êtes incollable, vous ! C'est vrai que vous êtes prof ?

- Instituteur, pas prof, Mélanie !

- En tous cas, moi, j'aurais bien aimé vous avoir comme prof ou comme instit ! J'ai eu que des vieux connards ! Pas mêmes vicieux ! Non, ils ne pensaient qu'à leurs cours, à leurs petites vacances avec bobonne ! Vous êtes marié, vous ?

- Je l'ai été !

- Divorcé ?

- Veuf !

- C'est con !

Depuis qu'il l'a aperçue face à lui dans ce restaurant, Zep a remarqué comme un anachronisme dans la silhouette de Mélanie. Il se demande bien si ce n'est pas du fait qu'elle possède une poitrine trop volumineuse par rapport à ses proportions menues.

Elle le surprend, les yeux plongés dans ses rondeurs.

- C'est mes nichons que vous regardez ?

- Si on veut... concède Zep un peu gêné.

Elle approche sa tête de la sienne pour lui chuchoter :

- C'est pas des vrais, moi je suis plate comme un garçon, mais comme Lola en a une sacrée paire, Louisa m'a filé des faux !

Elle se recule pour éclater de rire. Elle ajoute enfin :

- Déçu, hein ?

Le garçon s'avance pour prendre les commandes. Mélanie lui déclame son choix, le visage caché derrière le menu comme derrière un journal. Le garçon note consciencieusement les plats en tentant d'apercevoir le sourire de la fille qui s'abrite toujours derrière son paravent gustatif. Lorsqu'il s'éloigne vers la cuisine, elle baisse la carte et décoche un splendide coup d'oeil à Zep en lui confiant :

- Vaut mieux être prudente ! Des fois qu'il soit très observateur...

Zep acquiesce tandis qu'elle commence à jouer avec ses couverts. Lorsque le garçon revient avec les entrées, elle se lève et traverse toute la salle du restaurant en se dandinant comme une ânesse au trot. Sa taille exagérément étriquée lui assure un dandinement, qui à défaut d'être parfaitement naturel, n'en est pas moins remarqué. Chacun de ses pas dévoile un peu la petite culotte blanche et fait briller des petites perles cousues sur sa dentelle. Le garçon ne l'a pas lâché des yeux, et le regard qu'il pose ensuite sur Zep en dit long sur l'idée qu'il se fait de la situation. Lorsqu'elle revient s'asseoir, les yeux des mâles braqués sur elle comme des projecteurs, elle paraît impatiente comme un enfant dans l'attente de son carnet de notes (pour peu qu'il ait une chance d'être favorable).

- Comment j'étais ?

- Parfaite !

Le repas se déroule sans encombre. Zep admire les moyens divers mis en oeuvre pour déjouer le regard concupiscent du garçon. Après le coup du menu, des toilettes, elle a recours au mouchoir, au sac à main et à la retouche de maquillage.

Le tout doté d'un naturel désarmant.

- Qu'est-ce que j'ai bien bouffé ! dit-elle en léchant ses doigts tachés de chocolat. C'est bon ? On est dans les temps ?

Zep regarde sa montre. Elle marque près de vingt-trois heures.

- Largement, dit-il, je crois qu'on va pouvoir y aller maintenant !

- On va chez toi ?

La question le surprend. Hacenne lui a seulement demandé de dîner avec Mélanie, de faire en sorte d'arriver vers vingt et une heures et de filer deux heures plus tard. La fille qui guette les expressions de Zep perçoit son interrogation. Elle lui fait signe d'approcher. Un petit signe plein d'efficacité et de sensualité et qui ne nécessite pas vraiment d'autres explications. Pourtant, elle lui chuchote :

- Et si on faisait l'amour ? Moi, de bien manger, ça me donne envie de faire l'amour !

Zep ne ressent qu'une timide attirance pour cette *Barbie* picorée par le soleil.

- Je ne vous plais pas ?

- C'est pas ça... vous êtes très séduisante, mais...

- J'aurais pas dû vous dire pour les seins, je sais pourtant que les mecs flashent sur les gros nichons !

- Pas tous...

- J'aimerais bien avoir des nichons comme Louisa, moi !

- Vous êtes très jolie comme ça !

Elle renverse sa tignasse blonde, soupire et avance une autre hypothèse :

- Je crois que j'ai pigé, vous avez les jetons à cause de mon âge, c'est ça, hein ?

Il lui fait signe que non de la tête.

- C'est mieux... parce que de toute façon, si nous sommes interrogés, je dirai qu'on l'a fait, et que j'étais tout à fait consentante ! Puis, mes parents, y'a longtemps qu'ils savent que j'ai des relations... D'ailleurs, c'est ma mère qui m'a dit de prendre la pilule et qui m'a expliqué pour les capotes et tout le bazar !

- Je vais payer et on en reparle, dit Zep en s'éloignant.

Il espérait ainsi avoir le temps de trouver une parade pour contrer en douceur la proposition amoureuse de Mélanie.

Il règle la note et rejoint sa jeune dragueuse qui l'attend déjà à l'extérieur du restaurant.

- Alors ? s'enquiert-elle rayonnante lorsqu'il est à sa hauteur.

- Allez, viens ! dit-il simplement en l'entraînant vers sa voiture.

Zep constate en effet, qu'elle est plate comme un garçon. Toutefois, deux mamelons brunâtres pointent hardiment, semblables à des aiguillons émoussés. Par contre, les fesses sont rondes, fermes, blanches et lisses. Elle sait en jouer avec délice et provocation.

Ils font l'amour trop vite.

Elle ne prend la moindre initiative, ni prodigue la moindre caresse. Elle se contente d'écarter ses deux cuisses vanille entre lesquelles il s'enfonce facilement. Elle l'embrasse bien, mais d'une langue timide, préférant coller ses lèvres sur l'épaule de Zep, s'accrocher à ses reins tandis qu'il lui assène des grands coups de sexe dans le ventre.

D'habitude, il est un amant plutôt délicat et assurément tendre. Pourtant, en cette nuit glaciale de février, il découvre de la violence dans ses élans. Cette rudesse physique, Mélanie l'absorbe telle une enfant battue encaissant les coups ordinaires de son père.

Il jouit très rapidement, à la façon de ces amants dérisoires au lit des prostituées.

D'ailleurs, comme elles, une fois libérée de son sexe, Mélanie se rhabille rapidement, tirant ainsi le rideau de fer d'un libre-service imaginaire.

Zep songe alors au Valenciennois.

À Guy.

À Lola ou Mélanie.

À tous ces combattants qui venaient juste d'hypothéquer leur vie.

De rouiller l'inoxidable !

Il se met à la fenêtre pour connaître l'issue de l'opération montée par Hacenne.

Il guette ainsi la camionnette des Sanchez, Brickou et Sandrine qui doivent être en train de faire leurs nocturnes

livraisons. Avant d'apercevoir les deux phares du véhicule rassurant, Mélanie le rejoint et lui prend la main.

- Qu'est-ce que tu regardes, man ?
- Tu vois la fourgonnette là-bas ?
- C'est eux ?
- Oui ! Ça veut dire que tout s'est bien passé !
- Super !

Il y a un long silence pendant lequel ils suivent des yeux Brickou et Sandrine emportant deux grands cartons dans l'immeuble C, celui d'Hacenne.

Puis elle chuchote en se blottissant un peu contre lui :

- Tu me ramènes maintenant ?
- Si tu veux...

La nuit est glaciale.

Comme elle grelotte, il l'enveloppe de son bras et ils marchent vers la voiture comme deux adolescents qui n'ont plus peur de se tenir chaud.

UNE SIGNATURE INCONTESTABLE

« Il y a deux définitions pour le seul mot « DÉLIT ». La plus courante le définit comme une infraction punie par la loi. La deuxième explication concerne la maçonnerie. Là, le délit n'est plus que la « position d'une pierre dans un sens différent de celui du lit ». Nous autres, sommes bâtis ainsi, dans un sens différent ! Aussi, emploierons-nous notre délinquance à nous mettre à l'endroit ! Sachez d'abord, que notre « groupuscule » n'a rien de terroriste ni d'intégriste. Nous sommes seulement les fruits de la révolte, déterminés à étendre nos actions sur tout le territoire et nous attaquer aux biens comme aux hommes !

La violence est nécessaire pour lutter contre la violence ! En ces temps de crise, où la nécessité d'obtenir un métier a remplacé la conscience intellectuelle, nous ne luttons plus pour un idéal ! Nous voulons simplement que l'on débâte des vraies solutions pour combattre les vrais problèmes ! Nous voulons simplement opposer aux idées simplistes d'extrême-droite, des idées simples. Et que les médias se fassent l'écho de nos énoncés !

Nous voulons, par exemple, enrayer le mécanisme de la drogue !

Ainsi, nous proposons que soit débattue publiquement, depuis la cellule familiale jusqu'à l'Assemblée Nationale, cette simple mesure, facile à instaurer en France (et dont les effets seraient immédiats et les perversions infimes) : la suppression totale de l'argent liquide !

Cette idée est sans parti pris politique, racial ou même religieux.

Réfléchissons simplement à ses conséquences dans notre vie quotidienne. Il ne s'agit pas, bien sûr, d'une révocation de la fonction monétaire, mais de la disparition pure et simple des « liquidités » dans la vie de tous les jours. Il s'agira de trouver des substituts électroniques, magnétiques et informatiques. Des procédés permettant le contrôle des revenus, et par là-même l'impossibilité pour les malfrats de toutes espèces d'obtenir un quelconque « blanchiment » de leur fortune. Cette révolution économique, il va sans dire, remettrait globalement en question la notion de « bien mal acquis ». Bien sûr, il restera toujours des jeunes délinquants pour mettre à sac l'épicerie de quelques fascistes ambitieux, pour redistribuer leurs gains aux plus nécessiteux !

Voler pour manger n'est pas un délit, c'est simplement la pierre posée dans le sens différent de celui du lit.

PS : Cette déclaration est adressée conjointement au commissariat de police d'Orléans et à la rédaction de la République du Centre. »

La photocopie de cette lettre fait le tour des inspecteurs. Chacun met des hypothèses qui varient selon leurs propres facultés d'analyse, leur engagement politique, ou le simple décodage du message.

- C'est signé !
- Affirmatif ! Les gauchistes, le retour !
- Des anars, plutôt !
- Moi je dis que ça sent la manipulation politique !
- Ouais, y'a pas que des jeunes dans le coup !
- Putain ! La tronche du Valenciennois ce matin !
- Il est pas prêt de fermer sa grande gueule !
- Surtout si la lettre est publiée !
- Cela dit, le coup de l'argent liquide, c'est pas si con !
- Ouais, quand on y pense...
- Economiquement, ça ne tient pas la route !
- On pourrait trouver un juste milieu !
- Vous imaginez le bordel, si ça se faisait ? Tiens, demandez à Franklin !
- Pourquoi à moi ?
- À cause de ta véranda que tu fais faire au noir !
- T'es con, c'est pas pareil !
- Mais si ! Plus de liquide, plus de travail au noir !
- Ou alors faudrait payer en nature !
- Putain l'merdier si ça arrivait !
- Vous imaginez la gueule des banquiers ?

Seule dans son coin, la Grenouille se tait. Elle tient son coupable mais ne peut rien dire. Hacenne a signé la lettre avec ses deux mains, conscient qu'elle devinerait sans aucune difficulté le nom de l'auteur.

Que veut-il ?

Qu'elle se dresse devant lui ?

Qu'elle lui érige des obstacles ?

Ou qu'elle paye le prix de l'absence d'amour ou du miroir brisé ?

Elle et Starsky furent les premiers chez le Valenciennois. Ils ont tout d'abord découvert sa femme coincée dans les W.C., les membres et la bouche recouverts

d'adhésifs. Elle gisait sur le sol dans une position inadéquate. Il leur fallut plusieurs longues minutes avant de réussir à la lever et à l'asseoir. Elle bredouillait des mots qui parlaient de *viol*, d'un *fusil*, d'une *alarme*, d'une *blonde*, d'*arabes* et de *cagoules*.

Starsky notait consciencieusement chaque élément de cet inventaire à la Prévert. Puis, ils étaient descendus dans la supérette. Ils avaient rapidement localisé l'épicier, celui qui se faisait appeler le Valenciennois. Il était fort connu des services de police pour de nombreuses agressions sous le couvert fort pratique de la légitime défense. Son appartenance aux milices d'extrême-droite de la ville n'était plus un secret pour personne. Une fois libéré de ses entraves, il fulmina très violemment contre ses agresseurs définis rapidement comme des *bougnoules* et des *blacks*.

- Il y avait aussi une blonde, une Française celle-là, une petite pétasse que j'ai gravé là-dedans !

Il se frappa le front comme pour souligner aux enquêteurs que l'image de la fille était inscrite une fois pour toutes dans sa tête.

Ses hurlements redoublèrent quand il pénétra dans son magasin. Les deux policiers n'avaient jamais vu de tableau aussi cocasse. Tous les murs, tous les rayons, toutes les vitrines, tous les frigos, claquaient sous l'effet d'un bariolage singulier, d'une bigarrure explosive.

- Ça suffit comme signature, hein ? rugit-il, si c'est pas des moricauds qui ont fait ces saloperies, je veux bien qu'on me les coupe !

Les « *artistes* » avaient donné libre cours à leur imagination sur le thème : « *La drogue, la cité et les méchants français* ».

On sentait bien la précipitation dans l'exécution de leur œuvre, mais voir la décoration d'une supérette ainsi détournée inspirait quelque indulgence aux deux policiers.

- Comment ça s'est passé ?

L'homme, tout en se massant les cuisses et les bras, relata avec un certain souci du détail tous les événements de la veille. Il ponctuait chaque explication avec une kyrielle de remarques personnelles plus racistes les unes

que les autres. Sa femme, qui les avait rejoints dans le magasin après s'être recoiffée, hochait la tête sans ouvrir la bouche.

Le Valenciennois revenait toujours sur la fille qu'il pourrait reconnaître entre mille .

- D'autant plus, assura-t-il, que c'est pas une fausse blonde ! Fallait voir comme elle m'a montré sa chatte la salope !

Sophie n'avait guère de sympathie pour cet énergumène aux épaisses moustaches. Elle lisait la haine dans son regard vitreux. Ses dents épaisses et jaunâtres dégageaient une haleine infecte et rajoutaient au faciès de l'épicier un air inquiétant et redoutable. Il leur raconta le cambriolage en parcourant chaque centimètre carré de son magasin. Il semblait en profiter pour dresser le premier inventaire du dépouillement. Il s'arrêta un moment devant le rayon des vins et spiritueux, le seul qui n'avait pas été dévasté.

- Vous voyez ce que je vous disais ?

- Quoi ? marmonna Starsky.

- Il ne manque presque pas de bouteilles d'alcool... Les *bics*, y boivent pas d'alcool, inspecteur, c'est interdit !

- Et alors ?

- Alors, c'est une preuve que c'est bien des immigrés qui ont fait le coup !

- On n'a pas dit le contraire... le rassura Starsky.

- Et puis, tout ce qu'ils ont pris, ça tient pas dans une boîte à chaussures, ils ont sûrement un local les fumiers ! Vous devriez aller faire un petit tour à l'Argonne, je suis sûr que...

- On connaît notre boulot !

- O.K., madame ! moi, ce que j'en dis, c'est pour aider ! En tout cas, la gonzesse... celle-là, je pourrais vous la dessiner en deux coups de crayons !

Le commissaire Roussel entre tout souriant dans le bureau des inspecteurs.

- C'est bon, ils ne publieront pas !

Puis, il explique qu'*ils* ont brillamment obtenu du rédacteur en chef du journal que la lettre ne soit pas publiée, pour des raisons de sécurité évidente.

- Comme ça, c'est comme s'ils avaient pissé dans un violon !

Sophie en conclut que l'on déshabillait une action pour en vêtir une autre, la dénaturant au passage. Les jeunes avaient voulu mettre les revendications avant les actes, mais ils allaient passer aux yeux de tous pour d'affreux petits voleurs qui, non contents d'avoir dévalisé un honnête épicier, avaient en plus défiguré sa boutique. Le plaisir de tout souiller ! Sophie voyait déjà les titres dans le journal.

Depuis la constatation du vol, très tôt dans la matinée, Starsky et la Grenouille sont obligés de se coltiner la victime. Le Valenciennois tient à tout prix à faire le portrait-robot de la jeune fille blonde. Starsky lui a d'abord présenté quelques photos de blondes fichées, mais il n'en a reconnu aucune. Gantier, l'inspecteur le plus apte à manier l'ordinateur, consent à dresser le portrait de la suspecte. Sophie trouve qu'on en fait un peu beaucoup pour un simple cambriolage sans violence.

- Y'a quand même le fusil à canon scié... lui fait remarquer son équipier.

Roussel glisse son grain de sable en affirmant que c'est l'aspect politique qui l'inquiète dans cette affaire. Pas le vol en lui-même !

- Ceux-là auront vite fait de devenir des terroristes ! a-t-il même ajouté avant d'allumer son premier cigare de la journée. Cherchez la tête !

Puis il disparaît en levant une main à la manière de « *Columbo* ».

Starsky mâchonne un chewing-gum en regardant l'esquisse d'une jeune fille sur une feuille perforée.

- Selon le Valenciennois, elle a entre quinze et dix-huit ans. Pour peu qu'elle soit scolarisée, on devrait retrouver sa trace en fouinant un peu dans les collèges et les lycées, non ?

- Si ça te branche ! lui confie une Sophie entièrement démotivée.

- T'as une meilleure idée ?

Elle aurait pu lui dire d'aller un peu frapper chez les Bénomid, d'aller chasser la tête comme un vulgaire *réducteur*. Elle aurait pu être ainsi débarrassée d'un amant trop sincère, d'un rival aux yeux de ses autres amants. Enfin, de ceux qu'elle aurait bientôt. Mais plus l'affaire avançait, plus son appartenance au camp des *gentils* la rendait perplexe.

- Autant chercher une aiguille dans une botte de foin, dit-elle en bâillant.

- Et si on écoutait l'autre con et qu'on aille faire un petit tour à l'Argonne avec notre joli portrait... On pourrait même demander à ton gentil instituteur s'il a eu la fille dans sa classe...

- Me cherche pas Starsky !

- Quoi ? Tu préfères qu'on aille voir ton petit amoureux ?

- Ça t'arrangerait bien, hein ?

- C'est pas ça ma grande, mais j'ai l'impression que tu confonds *autour et marcher dedans*, ou tu baisses, ou tu bosses !

- Et si c'était avec toi que je baise, ça serait du boulot, ou de la baise ?

Elle avait dit ça pour le narguer.

Ou peut-être pour l'éloigner de la cité.

Mais à voir l'expression qui s'est soudain dessinée sur le visage de l'homme, elle prend conscience de sa bévue.

- Je te répondrai une fois qu'on l'aura fait !

Elle se sent soudain coincée, bousculée entre le désir de posséder cet homme qu'elle côtoie platoniquement depuis cinq ans et la crainte de se retrouver ainsi flanquée d'un équipier amant, d'un chevalier servant, d'un pseudo mari à la scène comme à l'écran. Elle tranche dans son expectative d'un joli coup de dent.

- Je veux bien le faire avec toi Starsky, à une seule condition...

- Laquelle ? s'empresse-t-il de lui demander.

Du lard ou du cochon ?

- Que ce soit la seule et l'unique fois, et qu'après, tu m'en fasses pas tout un fromage !

- Tu parles sérieusement ?

- J'ai l'air de plaisanter ?

- Mais tu en as envie, ou tu fais ça pour me faire plaisir ?

- Peut-être les deux...

Sophie jette l'ancre dans une baie aux eaux profondes. Elle prend la décision de *sauter*, elle qui sait à peine nager. Elle regarde autour d'elle pour bien s'assurer qu'il n'existe pas une ultime échappatoire, puis plonge :

- On va chez moi ?

D'habitude, lorsque l'un et l'autre ont fini leur service, ils se quittent avec la certitude de se retrouver intacts le lendemain. Mais cette fois, Sophie est convaincue que rien ne sera plus pareil entre elle et Starsky.

La nuit est déjà tombée quand ils quittent le commissariat. Chacun prend sa voiture et s'isole une dernière fois. Sophie roule lentement et Starsky la suit de près. Elle a beau jeter cent fois un œil dans le rétroviseur dans l'espoir qu'il bifurque, rien ne semble vouloir détourner la belle détermination du policier. Plus elle approche de chez elle, plus l'angoisse lui serre la gorge et la poitrine. Ce n'est pas tant l'acte en lui-même qui lui fait peur, mais ses conséquences.

Comment aura-t-elle la force de ne pas *replonger* s'il la fait jouir et lui apporte ce complément de plaisir que la jeunesse de Guy ne peut lui prodiguer ?

Elle préférerait mille fois redistribuer les rôles et se trouver en face de Zep.

Lorsqu'elle coupe le moteur, le silence de la nuit l'inquiète.

Elle le regarde d'abord sortir de sa voiture avant de le rejoindre.

Elle est incapable de lui parler.

Lui non plus.

Ils se taisent.

Elle le précède dans l'escalier, consciente qu'il doit fixer chaque mouvement de ses fesses et les imaginer nues et offertes. Elle en a presque honte.

Elle presse le pas.

Elle ouvre la porte.

Elle entre.

La pièce est en désordre et sent l'huile frite refroidie.

- Hier j'ai fait du poulet... dit-elle pour se justifier.
Excuse, je suis partie un peu à la bourre !

Il ne dit toujours rien, mais ôte son manteau et dégrafe son « porte flingue ». Elle le regarde sans broncher, oubliant même d'enlever son blouson. Starsky porte un pull grenat qui lui serre un peu le ventre, faisant ressortir un estomac trop généreux.

- J'avais jamais remarqué que t'avais autant de ventre !

Il prend la remarque avec humour, allant jusqu'à tâter son bide proéminent.

Puis il s'assoit sans quitter Sophie des yeux. Elle fait de même, sur un coin du lit.

- Tu veux prendre une douche avant ? lui demanda-t-elle, pour gagner un peu de temps.

- Si tu penses que c'est nécessaire...

- C'est comme tu veux...

- Et si on la prenait ensemble ?

Elle esquive tant bien que mal le coup qu'elle n'avait pas anticipé :

- J'ai pas envie de baiser sous la douche !

- Je parlais pas de ça !

- Oui, mais si on la prend ensemble, je sais comme ça va se passer !

Il acquiesce et se lève tout en ôtant son pull grenat.

- Je vais te sortir une serviette, dit-elle en se redressant, toujours emmitouflée dans son blouson, tandis qu'il déboutonne sa chemise.

- T'as pas un peu chaud ? dit-il en souriant.

- Non...

Elle ôte quand même son blouson. Starsky est déjà torse nu. Elle remarque alors un petit animal tatoué sur son épaule.

- C'est quoi ça ?

- Un furet !

- C'est une drôle d'idée !

- C'est celle d'une copine... d'ailleurs, elle m'appelait *furet* à longueur de journée... juste à cause du fait que je cherche toujours partout pour trouver quelque chose !

- C'est vrai !

- Tu n'aimes pas ? demande-t-il en pivotant légèrement pour montrer le tatouage à Sophie.

- Pas trop...

En fait, elle détestait l'idée même qu'on sacrifie la moindre parcelle de son corps à quelqu'un d'autre, même si on l'aimait. Pour Sophie, le corps et l'esprit sont dissociés et leur alliance n'est qu'une sorte de contrat obligé. Souvent, le corps et l'esprit entrent en conflit. Comme en cet instant. Son corps réclamait une *queue* et son esprit une issue pour s'échapper.

- Je te laisse... Bonne douche !

Elle referme la porte et entreprend de se déshabiller rapidement pour lui éviter de le faire. Il lui semble qu'elle aurait craqué en le voyant baisser lui-même sa petite culotte. Une fois entièrement nue, elle plonge sous la couette. Puis, elle écoute le bruit que fait l'eau de la douche. Elle passe machinalement son index sur ses petites lèvres closes et le flaire en s'avouant que c'est plutôt elle qui aurait dû se laver.

Starsky siffle.

Elle se demande bien pourquoi les hommes sifflent toujours quand ils pissent ou prennent une douche.

Peut-être pour exprimer une sorte de soulagement...

Le bruit stoppe net.

Elle n'attend pas très longtemps pour voir son prétendant, serviette nouée autour de la taille, faire son entrée dans la pièce.

- Tu perds pas de temps, toi ! dit-il en la voyant sous la couette. Je peux venir te rejoindre ?

- T'es là pour ça, non ?

Elle ne peut s'empêcher de glisser de l'agressivité dans ses phrases. Cette agressivité, elle le sait bien, est destinée

à cette Sophie et ses nouvelles ardeurs qu'elle n'arrive pas à refréner. Elle détourne les yeux de Starsky lorsqu'il ôte la serviette. Elle le sent seulement entrer dans le lit.

Poser la main sur elle.

- Putain ! ça me fait vraiment une drôle d'impression...

Elle saisit la phrase au bond.

- À toi aussi ?

- Ouais... j'ai jamais ressenti ça avec une nana !

- Moi non plus !

- Quels cons ! essaye-t-il de conclure en posant sa main sur ses seins.

La main est douce et enveloppante, mais lorsque Sophie la sent glisser vers son pubis, elle devient électrique.

- Depuis quand t'as envie de moi ? se risque-t-elle.

La main stoppe net son avancée.

- Je ne sais pas ! Depuis toujours, depuis le jour où Roussel m'a dit qu'il y avait une nana qui allait venir dans l'équipe !

- Même avant de me connaître ?

- Même avant...

- Je peux te poser une question indiscrete ?

- Vas-y toujours...

- Est-ce que tu t'es déjà masturbé en pensant à moi ?

- Je crois...

- Tu crois où t'es sûr ?

En guise de réponse il fourre sa langue dans la bouche de Sophie et pèse de tout son corps sur elle. Elle glisse une main timide sur ses reins et répond à ses baisers. Puis, pour chasser ses chimères, elle prend son sexe dans la main. Elle s'attendait à le découvrir ferme et tendu, mais elle ne sent qu'une queue molle et attendrie. Elle se met alors à l'agiter pour qu'elle prenne forme dans sa main.

Sans succès.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Je sais pas... T'inquiètes pas, ça va venir !

Il la caresse joliment et avance par petites touches jusqu'à son intimité. Elle lui prend la main pour accélérer sa progression et la colle fermement sur son sexe.

Elle ferme les yeux quelques minutes et s'ouvre à ses doigts.

Puis, ils basculent.

Ensuite, elle glisse jusqu'au membre endormi et le gobe, certaine de lui donner la vie. Chaque fois qu'elle avait fait ainsi avec Hacenne, le sexe s'éveillait jusqu'à ne plus tenir entier dans sa bouche. Mais là, il reste recroquevillé dans son impuissance.

- Arrête ! supplie Starsky, comme si le baiser lui brûlait la verge. Je pourrai pas, je sais bien que je pourrai pas !

Sophie remonte jusqu'à lui.

- Ça t'est déjà arrivé ?

- Une fois, oui !

- On pourra essayer plus tard si tu veux...

- T'es gentille... mais j'ai bien peur que...

(Queue)

- Que...

- Avec toi, c'est pas pareil... C'est un peu comme si on était en famille, non ?

- Peut-être...

- C'est con, parce que d'habitude, il m'en faut pas beaucoup pour bander...

- C'est ma faute ! J'aurais jamais dû te proposer ça !

- Mais non !

- Comme si on était pas bien avant tous les deux !

- J'en avais envie aussi... Enfin, je croyais... Mais là, c'est comme si...

Elle l'embrasse tendrement mais sent bien que ses baisers n'ont plus de goût. Il est dans l'état d'un mec qui vient d'éjaculer et qui regarde s'enfuir le désir sans être capable de le rattraper.

- Je vais rentrer.

- Tu peux rester, si tu veux...

- Non, dit-il en se relevant, on va faire comme si rien ne s'était passé, d'accord ?

- D'accord ! répond-elle en tirant sa couette jusqu'au menton.

Puis, elle observe Starsky qui se rhabille.

Il entrevoit un léger tremblement, quelques spasmes comme pour quelqu'un qui se retient avant d'éclater en sanglots. Une fois emmitouflé dans son manteau, il embrasse Sophie et se sauve comme un voleur.

Un voleur d'orgasme.

Un qu'elle éprouva sans lui.

Sans Guy.

Sans personne.

12

MANIGANCE

INTERMEDE TELE

La cité de l'Argonne vit ses heures de gloire.

Une télévision y est née !

Guy suit de loin sa mise en place, amusé par l'énergie et l'utopie de ses créateurs. Le pari est osé : réaliser tous les trimestres une émission d'une heure avec les gens du quartier.

Pour les gens du quartier.

À défaut de canal satellite ou d'*espace câble*, « PAUSE BÉTON » (c'est son titre générique) doit être diffusée dans un réseau de salles éparpillées dans la cité. Les buts visés sont tout à fait honorables ; rassembler les gens autour d'un écran qui disserte un peu à partir de la vie de chacun.

Dès le premier numéro, les enfants se taillent la part du lion. Guy remarque une évolution dans leur langage, la différence de comportement face au *journaliste* qui pose les questions. Ce changement est dû sans doute au fait que le *journaliste* en question n'est autre qu'un jeune de l'Argonne, maghrébin de surcroît.

Guy a été sollicité pour une interview deux mois plus tôt, mais il a décliné l'invitation pour ne pas compromettre son action. Quelques semaines se sont écoulées depuis l'histoire du Valenciennois, sans que la moindre ligne de sa

prose soit publiée ou même évoquée. Il enrage et sa détermination s'aiguise. Il a bien été obligé de reconnaître que Zep avait raison. De leur virée nocturne, il ne reste aujourd'hui qu'un fait divers banal, que l'idée qu'un groupe de loubards a mis à sac une supérette d'Orléans.

Depuis la fameuse nuit, Sophie n'a plus donné signe de vie. Il a, lui-même, décidé d'attendre qu'elle se manifeste la première. Aussi, quand Khaled de « PAUSE BÉTON » lui propose de participer à un débat filmé autour du thème galvaudé du chômage, il accepte, pressé d'en finir avec le silence.

Pour l'occasion, on a transformé un gymnase en plateau de télé, avec un décor sommaire : quelques plantes vertes et des posters géants de l'Argonne empruntés à l'office d'H.L.M.

Chaque participant au débat a préalablement visionné un documentaire sur le chômage dans la cité et doit broder sur le sujet. Guy n'apprécie pas vraiment d'être ainsi en point de mire sous les projecteurs, devant l'oeil inquisiteur d'une caméra opportuniste. Lorsque vient son tour de parler, il se bafouille, inverse le sens des mots. Si bien que le réalisateur de l'émission propose qu'on reprenne la question.

Que l'interview puisse être coupée, montée, l'inquiète bien un peu ; c'est prudemment qu'il se lance :

- Je pense que le chômage est entièrement fabriqué et destiné à briser tous ceux qui en sont les victimes !

- Tu peux nous expliquer ? demande poliment l'interviewer, clone de ses pères.

- Je veux dire que dès qu'on assiste un peu les gens, on commence à les exclure... on s'attaque directement à leur dignité.

- D'accord pour ça, mais comment faire autrement ?

- Prends les *RMistes* par exemple, plutôt que de leur filer quatre sous, pourquoi ne pas les leur faire gagner ?

- Comment ça ?

- Tout simplement en créant une multitude de petits travaux d'intérêt public... ça remplacerait le bénévolat ! Des trucs dans le style débroussaillage des forêts,

surveillance des feux dans le midi, nettoyage des plages ; enfin, tous les trucs utiles à la société ! Ça leur permettrait de sortir de leur inactivité, de rencontrer des gens !

- Vous voyez, déclare l'élú de service, les jeunes regorgent d'idées !

- Oui, mais pour les chômeurs, je veux dire les autres ? relance le *P.P.D.A.* de service.

- Pareil ! Chacun dans sa branche d'activité ou selon ses connaissances pourrait bosser au lieu de recevoir ses indemnités sans rien foutre...

- Encore faudrait-il qu'il y ait du travail...

- Mais du boulot, y'en a à revendre ! Rien que dans les écoles, regarde tous les postes qu'on pourrait créer pour aider les instits, les profs... Ou même dans les administrations ! On attend des mois avant de traiter ton dossier faute de personnel !

- Mais vous croyez que les chômeurs accepteraient d'être moins bien payés que leurs collègues salariés pour le même travail ? demande l'élú très sûr de lui.

- Qui dit de moins les payer ? Non, ils seraient exactement payés pareil, seulement ils feraient le nombre d'heures correspondant au montant de leurs indemnités ! Ça coûterait pas un centime de plus à la collectivité, et ça leur redonnerait un peu de dignité !

- Très bien jeune homme, reprend l'élú, mais que faire pour ceux qui refuseraient de travailler ?

- Leur sucrer les allocs !

- C'est grave comme position !

- Je dis pas qu'il faut leur refourguer n'importe quel job, tout ce que les autres ne veulent pas faire, mais être ferme : tu bosses un peu ou tu ne touches rien !

- C'est pas si facile que ça jeune homme, poursuit l'élú, il y a le problème de la retraite... Les gens qui travailleront au lieu de percevoir leurs indemnités à la maison sont en droit d'exiger une retraite ; et qui va la payer ?

- Moi je dis que c'est le système des vases communicants... Ne pas bosser entraîne des problèmes sociaux qui coûtent cher à la société ! Je pense que le bonus qu'on pourrait gratter sur ces dépenses-là, ça

renflouerait les caisses de retraite ! Et vous voyez, en supprimant simplement les primes qu'on donne n'importe comment aux entreprises, on pourrait en mettre un max de côté !

L'élú range soudain son arsenal de commentaires et suit très passivement la suite du débat. Plus Guy avance d'hypothèses économiquement correctes, plus les questions se font rares et la contradiction absente.

Après l'enregistrement, Khaled vint le trouver.

- J'ai drôlement bien fait de t'inviter ! T'as dit des trucs supers !

- Ça sort quand ton émission ?

- Un peu avant les vacances, si tout va bien...

Hacenne quitte enfin le plateau improvisé et traverse l'Argonne en pensant à Sophie. Il meurt d'envie de la voir et craint tout à la fois ce nouveau face-à-face. Il longe l'immeuble qui abrite la *régie de quartier* lorsque Louisa le rattrape essoufflée.

- Ça y est ! Ils ont retrouvé Lola !

- Ça va enfin bouger !

- Les flics sont chez ses parents !

- Lesquels de flics ?

- Ouais, elle y est si tu veux tout savoir ! grogne Louisa évoquant la présence de Sophie sur l'Argonne.

Depuis la nuit du Valenciennois, Guy s'était rapproché de Louisa. Elle avait instauré une sorte d'exclusivité à son *héros*. Les autres garçons étaient gentiment reconduits, ce que Guy voyait plutôt d'un mauvais œil (jalousie à l'envers).

Il a une grande tendresse pour la généreuse portugaise mais garde encore ses distances pour ne pas plonger dans un amour trop facile.

TEL EST PRIS...

La police n'a pas eu beaucoup de mal pour découvrir l'identité de Lola Fournier, dite *casque d'or*. Sophie s'étonne même que Guy l'ait choisie comme complice. Elle en déduit qu'il est meilleur stratège dans la parole que dans l'action. En poussant la porte des Fournier, elle est persuadée qu'il ne faudra pas longtemps pour remonter jusqu'à lui.

Les parents de Lola sont de braves gens, touchés et coulés par des licenciements économiques successifs. Le père part tôt pour l'A.N.P.E. et la mère consacre quelques heures de ménage pour la régie de quartier. Lola leur ouvre la porte.

- Nous sommes de la police, explique Sophie, on peut entrer ?

- Bien sûr...

- Tu sais pourquoi nous sommes là ?

- Pas la moindre idée ! répond l'adolescente.

Starsky, à son habitude, fait le tour du propriétaire comme à la recherche d'un indice qui lui éviterait de trop s'étendre en paroles.

Sacré furet !

- Tu peux nous dire où tu étais le vendredi sept mars ?

- Vous savez, dit la jeune fille, quand j'entends ce genre de question dans les films, je me dis que c'est du pipeau ! On a bien du mal à se souvenir d'un jour sur l'autre... alors quand c'est vieux de quinze jours !

- Il va falloir que tu fasses un effort !

- Pourquoi ?

- Parce qu'un type t'accuse de vilaines choses !

- Quel type ?

- Le propriétaire d'une supérette...

- Ah...

Sophie est surprise des réactions de Lola. Elle se comporte exactement comme un suspect qui n'a absolument rien à se reprocher.

- Alors, le sept mars ?

Elle fait mine de réfléchir.

- Je suis sortie...

- Seule ?

- Bien sûr que non !

- Avec qui ?

- Je ne vois pas pourquoi je vous dirai avec qui ! J'ai rien fait qui puisse vous intéresser !

- Tu es mineure ?

- J'ai dix-sept ans et demi !

- Tu vas devoir nous accompagner au commissariat, ajoute Sophie, il y a un moyen de prévenir tes parents ?

- Je vais leur laisser un petit mot...

- C'est que ça risque de durer un moment...

- Ils sont habitués ! conclue-t-elle en griffonnant quelques phrases sur une enveloppe usagée.

Puis, sans s'émouvoir, elle s'habille et les suit d'un pas décidé.

Trop décidé.

La confrontation entre Lola et le Valenciennois ne devait être qu'une formalité pour Starsky. L'alibi de la fille fondrait comme neige au soleil et avec un peu d'autorité et de psychologie, lui et sa collègue n'auraient aucun mal à remonter jusqu'à la *tête*, comme le souhaite leur patron.

- Sûr que c'est elle ! rugit le vieux lion en voyant la biche suspecte.

- Tu connais monsieur ? interroge Starsky.

- Bien sûr, je ne suis pas prête de l'oublier !

- Parfait ! Donc tu avoues ?

- Avouer quoi ?

- Le cambriolage !

- Qui parle de cambriolage ? Non, moi je le reconnais parce que le vieux saligaud m'a violée...

Le Valenciennois comme les deux policiers restent interdits. Starsky attaque le premier sur le mode de la plaisanterie :

- Et je parie que c'était le sept mars, aux alentours des vingt-deux heures, non ?

Pas du tout, c'était le douze février, vers sept heures trente, au Bassin d'Archimède²⁰, et il n'était pas tout seul !

- Quel délire ! rigole l'épicier, et tu crois t'en tirer comme ça, merdeuse ?

Elle garde les yeux fixés sur le bonhomme, sûre d'elle.

- C'est quoi ce sac de noeud ? demande Starsky.

- Je voulais pas porter plainte, poursuit la fille, j'avais trop honte, ils me tenaient tous les quatre et c'est lui qui m'a baisé... les autres, ils ont pas eu le temps... quelqu'un est arrivé !

- C'est n'importe quoi ! s'égosille le Valenciennois, je perds mon temps !

- Demandez-lui où il était ce jour-là !

- Pour le moment, reprend sèchement Starsky, c'est toi qui as besoin d'un alibi !

- O.K., je vais vous le donner votre alibi ! Vendredi, j'étais avec un mec dans un restaurant ! J'y suis entré vers neuf heures, et on a fini vers onze heures... Après on est allé chez lui ! Ça va pas être dur à vérifier, tous les mecs du restau n'arrêtaient pas de me mater parce que j'avais mis une minijupe !

- C'est des conneries ! crie l'épicier.

- Le nom de ton copain ? questionne Sophie.

- C'est obligé ? Même si le garçon du restau confirme ?

- Il vaudrait mieux que j'ai son nom...

- D'accord, il s'appelle André Baur, il est instit à l'Argonne !

Starsky et Sophie se regardent stupéfaits.

La voix épaisse du Valenciennois les tire de leur expectative :

- Il est dans le coup, c'est sûr !

- Et tu dis qu'il y avait du monde dans le restaurant ? insiste Sophie.

- Pas mal, oui !

- Et tu es sûre du jour ?

- Pas de problème !

- On va vérifier...

²⁰ Grand terrain vague aux abords de la cité.

Les idées se télescopent dans la tête de la Grenouille. Il est certain que la fille dit vrai, son regard est transparent et incisif. Elle sait que tout ce qu'elle avance sera vérifié plutôt deux fois qu'une. Une idée lui traverse alors l'esprit et elle ne peut s'empêcher de demander au Valenciennois ce qu'il faisait ce fameux douze février à dix-neuf heures trente.

- Vous vous foutez de ma gueule ?

Starsky se lève, note le nom du restaurant et annonce à Lola qu'il la met en garde à vue tant que son alibi n'a pas été vérifié.

- Quant à vous, dit-il au Valenciennois, vous êtes libre !

- Putain ! Heureusement que je suis libre !

- Plus pour longtemps, marmonne Lola en souriant.

L'homme lui lance un regard incendiaire et sort du bureau en claquant la porte. Sophie s'approche de la jeune fille.

- Tu sais que c'est très grave ce que tu dis !

- La vérité ne me fait pas peur, madame.

Elle est désarmante et Sophie désarmée.

- Je file chez... monsieur Baur, reprend Starsky, toi tu vas au restaurant...

- Je peux venir avec vous, madame ?

- Non, tu vas sagement nous attendre ici... Y'a même de la lecture ! ajoute-t-elle en lui donnant une pile de magazines qu'elle garde sous son bureau.

Elle attend que son équipier quitte la pièce pour demander quelques précisions à Lola :

- Entre monsieur Baur et toi...

- Vous voulez savoir s'il me baise, c'est ça ?

Sophie ne répond pas et Lola poursuit.

- Seulement ce soir-là ! On avait bien mangé, bien ri et il est plutôt sympa ! C'est moi qui lui ai demandé !

- Est-ce que tu as une photo de toi ?

Lola lui tend quatre petites photos d'identité qu'elle avait dans son sac.

Comme prêtes à l'emploi !

Sophie quitte le commissariat avec une appréhension, comme si toute cette affaire lui était directement destinée, comme si quelqu'un s'amusait à l'impliquer.

Elle arrive très rapidement au restaurant. Un homme séduisant tire les stores. Il lui décoche un gentil sourire avant de lui annoncer que le service ne débute qu'à dix-neuf heures. Sophie décline son identité et montre les photos au garçon.

- Je la connais ! Elle est venue ici, il y a une quinzaine !

- Vous souvenez-vous du jour ?

- Difficile à dire...

- C'est pas le vendredi sept mars ?

- Attendez... C'est bien possible, y'avait le pasteur... et le pasteur, il vient tous les vendredi !

- Elle était seule ?

- Non, elle était avec un vieux...

- Un vieux ?

- La quarantaine bien tassée, quoi !

Sophie remontre les photos au serveur.

- Vous êtes bien sûr que c'était elle ?

- Sûr et certain ! Elle était un peu plus maquillée que là, avec une minijupe pas très bon genre, vous voyez... Elle allumait toute la salle comme ça !

- O.K., merci... on vous convoquera peut-être...

- Qu'est-ce qu'elle a fait ?

- Rien de grave, rassurez-vous.

Elle salua le garçon et reprit le chemin du commissariat. Lorsqu'elle arriva, Starsky l'attendait dans le garage.

- C'est la tuile, lui dit-il, tiens...

Il lui tend la note du restaurant datée du fatidique *vendredi sept mars*.

- Et ton pote confirme à cent pour cent ! Il était bien avec elle !

- C'est confirmé aussi par le serveur !

- Putain, quel foutoir ! Qu'est-ce qu'il cherche l'autre con ?

- J'en sais rien !

Lola, avant d'être libérée, tint à porter plainte pour viol contre le Valenciennois.

Sophie et Starsky mettent à profit un repas improvisé pour essayer de comprendre quelque chose à tout cet imbroglio policier.

- Tu sais ce que je crois, assure Starsky, c'est que le Valenciennois, y va pas avoir d'alibi pour le viol...

- Tu penses qu'il l'a violée ?

- Non ! Je pense qu'il est en train de se faire entuber, je sais pas comment, mais il se fait entuber !

- Tu penses à un coup monté ?

- Il est plutôt con le Valenciennois, mais c'est un malin, un vicieux... Tu crois quand même pas qu'il aurait accusé une nana qu'il avait lui-même violée ?

- S'il est pervers...

- Ouais... admet-il, mais dans ce cas là, il aura un alibi en béton !

L'alibi du Valenciennois n'est pas en béton mais en plâtre. Comme par hasard, le jour dit à l'heure dite, il n'était pas avec sa femme mais en compagnie de quatre acolytes à deviser politique chez l'un d'eux. Par hasard aussi, les amis du Valenciennois correspondaient trait pour trait aux descriptions de Lola. Et toujours par hasard, personne d'autre n'avait vu le Valenciennois et ses copains en un autre lieu à dix-neuf heures trente.

Tout ça n'est pas pour déplaire à Sophie. Pourtant, une petite voix intérieure la met en garde devant l'évidence. Elle se méfie d'une histoire où se croisent les personnages de sa vie.

Pour avoir un bout de réponse, elle va devoir retrouver André avec tout ce que cela suppose de tendresse.

LE COMLOT AFFECTIF

Zep fait les cent pas dans sa pièce depuis qu'il a eu le coup de fil de Sophie, l'invitant à passer la prendre pour un dîner en amoureux.

Il sait bien ce qui se cache derrière cette invitation. Elle ne doit pas être dupe mais a besoin du passe qui ouvre toutes les portes de cette curieuse affaire. Il sait aussi qu'il pourra y avoir une relation charnelle, celle qu'il attend avec impatience et fébrilité. Pour se calmer, il s'administre une douche presque froide, puis il s'asperge d'eau de toilette. Il hésite entre la tenue d'un suspect face à l'interrogatoire et celle d'un amoureux en passe de devenir un amant. Il opte pour un curieux mélange, *jean* et veste de costard. Puis, il prend un bouquin dans sa bibliothèque. Pas n'importe lequel, celui de Kundéra qu'il aime tant : « *L'insoutenable légèreté de l'être* ». Il le feuillette, comme pour en saisir l'aura et le met dans sa poche.

Il sort en sifflant un air joyeux.

Elle s'est maquillée avec beaucoup de goût. Elle porte une jolie robe bleue qui lui tombe sur les genoux. Elle doit sortir de chez le coiffeur à en croire le brushing soigné et les mèches légèrement cendrées. Elle l'accueille avec un sourire et un petit baiser qui claque sur sa bouche. Un baiser hélas trop court pour avoir le temps de goûter à ses lèvres.

- Je suis prête, dit-elle.

- Tiens, je t'ai apporté un bouquin que j'aimerais beaucoup que tu lises...

Elle examine rapidement la couverture.

- Y'a pas eu un film qui s'appelait comme ça ?

- Oui...

- Qu'est-ce qu'il a de particulier, ce bouquin ?

- Je te le laisse découvrir.

- O.K., mais tu sais, je ne suis pas une grande lectrice !

- Ça se lit tout seul !

Elle pose le livre sur sa table de chevet, enfile un manteau léger et ils sortent en silence. Elle lui a proposé de manger au Don Quichotte, là même où ils avaient échangé leurs premières confidences. Il sait que c'est un piège mais il est fin prêt à jouer la victime.

Tout au long du trajet, elle ne fait aucune allusion à *l'affaire*, lui parlant seulement d'un livre qu'elle a beaucoup aimé. Elle ne se souvient plus de l'auteur, ni du titre, mais parfaitement de l'histoire. Celle d'un prisonnier innocent qui met au point et exécute une savante évasion.

- À l'école, j'étais nulle en français, lui avoue-t-elle, en plus, mon père ne lisait presque pas et ma mère n'a jamais eu le temps...

Il la questionne un peu sur ses parents mais elle fait une douce esquive, comme si le terrain était miné. La rue de Bourgogne fourmille de monde malgré la fraîcheur de cette fin d'hiver. Les gens vont et viennent devant les menus des restaurants. La cuisine du monde entier tapine rue de Bourgogne. L'indienne côtoie la slave, et l'italienne la grecque ou la chinoise.

Eux avaient opté pour l'espagnole, pour la sangria qui met du rouge aux joues, pour le sourire plein d'accent du patron complice.

Il les installe à la même table que la dernière fois.

- Déjà quatre mois... confie Sophie à Zep, une fois que le patron éloigné.

- Il me semble que ça fait beaucoup plus...

- Il s'est passé tellement de choses...

Leur histoire faisait un peu *feuilleton télé*. Leurs destins avaient choisi de se croiser plusieurs fois avant de faire cause commune. Zep lisait le doute dans les yeux de sa compagne. Il aurait aimé le gommer pour y installer sa confiance, et pourquoi pas, lui proposer de mettre leurs deux vies dans le même panier. Zep imaginait même les traits de l'enfant qu'ils auraient pu avoir ensemble.

Mais entre eux, se dressent les murs fraîchement repeints de l'Argonne.

- À quoi tu penses ?

- À nous deux, murmure-t-il.

Elle baisse les yeux quelques instants et le dévisage à nouveau, comme réamorcée.

- C'est quoi cette histoire avec la petite Lola Fournier ?

Zep s'attendait à la question et avait déjà préparé sa réponse.

- Tout est vrai et tout est faux !

- Ce que je veux savoir, c'est pour elle et toi !

- Tu veux savoir pour ton enquête ou pour nous deux ?

Sophie s'avance et lui prend la main.

- Je vais te dire un truc, un truc que je n'ai jamais dit à personne... J'ai passé dix ans de ma vie à accepter l'idée que je ne pourrais jamais vivre avec quelqu'un... Tout ça, parce que je me vois mal fonder une famille, porter et mettre au monde un bébé qui me ressemblerait un peu... En fait, ce dont j'aurais le plus peur, c'est qu'il ne m'aime pas, ou bien que je ne sache pas l'aimer !

- Pour quelle raison il ne t'aimerait pas ?

- De peur de pas savoir me faire aimer !

- Tu sais très bien te faire aimer, Sophie ! Regarde Hacenne... moi !

- Oui, mais c'est sexuel ! Tandis qu'avec un enfant, ça ne peut être que maternel ! Avec un homme, je suis convaincue que l'amour, ça dure juste le temps du désir ! Après, ça devient de l'habitude, plus de l'amour !

L'aubergiste espagnol l'interrompt pour noter les commandes. Ils décident de prendre comme la dernière fois. Dès qu'il leur tourne le dos, elle poursuit le fil de ses pensées :

- Tu dois savoir, toi, comment l'amour se transforme en habitude...

- Il ne faut pas lui laisser le temps, c'est tout ! Il y a plusieurs phases dans l'amour...

- Moi, j'en vois seulement trois, le désir, l'habitude et la lassitude !

- C'est pas si simple que ça ! Le désir, c'est vrai que ça précède tout le reste, mais ce n'est pas encore l'amour ! C'est trop éphémère... L'amour commence simplement avec le plaisir... On peut très bien substituer le désir par le plaisir...

- Je comprends pas...

- Une fois que tu as consommé tous tes fantasmes avec la personne qui vit avec toi, il s'établit un lien plus profond que le lien sexuel. C'est... comment dire ? Une sorte de partage des pensées. T'arrives à penser un peu à la place de l'autre, ressentir un peu ce que ressent l'autre... En fait, tu t'agrandis ! Je crois que l'amour, c'est d'abord quelque chose d'intellectuel, comme l'amitié !

- Et comment t'expliques que la majorité des couples explose ?

- C'est toujours pareil, c'est une question d'éducation. Les gens fabriquent des couples parce qu'on leur a dit que ça fait partie des choses normales, qu'on doit se marier, faire des enfants... Mais la plupart des gens ne sont pas prêts, et le désir consommé, comme tu dis, il ne reste rien ! Alors ils font des gosses, simplement pour trouver la motivation nécessaire à la continuité du couple.

- Moi, je veux pas ça !

- Moi, je ne l'ai jamais voulu...

Elle le regarde intensément sans plus parler.

Zep devine son envie de pleurer ou de crier. Elle est sur un nouveau palier avec une bonne douzaine de portes, tremblante à l'idée d'ouvrir la mauvaise.

- Moi, j'ai envie d'essayer de vivre avec toi, lui dit-il à voix basse, essayer de construire quelque chose de solide avec toutes nos différences...

- Y'en a pas mal...

- J'aime bien les différences...

- Mais tu attends des choses de moi sans même savoir si je suis capable de te les donner...

- C'est ça qui est bien, ne pas savoir ! Chercher !

- Je crois que je suis trop solitaire pour vivre tout le temps avec la même personne. Je conçois mal de lui être fidèle...

- Qui parle de fidélité ? C'est toi-même qui disais que, passé le désir, l'amour s'estompe... En amour, l'infidélité n'existe pas !

- Pourquoi ? Rien ne dit que je vais pas devenir follement amoureuse de quelqu'un, même si je vis avec toi...

- Tout dépend de la façon que tu vis avec moi ! Si tu as envie de construire quelque chose de solide qui ressemble un peu à de l'amour, je suis convaincu qu'avec un autre, ça s'arrêtera une fois le désir consommé !

- C'est un pari ?

- Même pas... Car si tu te tires avec un autre, c'est que la phase du plaisir n'aura jamais été entamée !

- Oui, mais je te ferai du mal...

- Ce ne sont pas ces maux là qui me font peur ! Ça, ce n'est qu'un coup de vent sur l'amour-propre !

- Mais tu connais mon boulot, je serai une éternelle absente !

- Je déteste les couples qui font tout, toujours ensemble ! Un couple, c'est seulement une porte ouverte et qui donne sur le jardin de l'autre, ce n'est pas une pièce commune !

Elle l'observe un instant, lâche sa main, se recule sur sa chaise et lui décoche un large sourire.

- Tu veux une réponse tout de suite ?

- Non ! Du moins, pas avant d'avoir consommé le désir...

Alors, sans presque le quitter des yeux, elle remplit leur verre de sangria, attend qu'il prenne le sien et trinque à la santé de cette hypothétique histoire d'amour.

Ils étaient arrivés les premiers dans le restaurant et en repartent les derniers.

Durant tout le repas, ils ont parlé de leur vie respective, choisissant soigneusement, l'un et l'autre, les épisodes marquants.

Elle lui a raconté par le détail son histoire avec Dop, ses regrets pour ce père qu'elle n'avait pas su aimer.

Lorsqu'ils sont dans la rue, peut-être à cause de la sangria ou de la perspective de dormir près d'elle une première fois, il sent le sol se dérober sous ses pas. Il doit prendre sur lui pour n'y rien laisser paraître.

Dans l'escalier qui mène à son studio, Sophie demande à Zep de lui dire la vérité sur l'histoire de Lola.

- Je te raconterai demain, après...
- C'est du chantage, dit-elle.
- Non ! Je te raconterai, quelle que soit ta décision !

Ils ne tardent pas pour se mettre à nu. André a l'impression d'être sur un nuage. Il grave chaque seconde dans sa mémoire pour ne pas oublier un jour l'image de cette femme magnifique, avec ses longues cuisses douces, ses reins cambrés qui accentuent la rondeur de ses fesses, ses petits seins dressés, sa nuque longue et creusée, sa langue tiède qu'elle lui offre sans retenue. Il grave aussi chaque frisson sexuel, chaque caresse, chaque baiser. Il grave enfin, plus profond dans le marbre de sa tête, l'instant où il la pénètre, chaque millimètre qu'il fait entre ses parois brûlantes et humides, chaque mouvement de va-et-vient qu'il imprime à son corps, toutes les positions qu'ils prennent, le moindre de ses cris, de ses essoufflements. Chaque minute, chaque seconde, l'amènent plus près de l'instant fatidique, le moment que choisit le désir pour brûler sa dernière cartouche. Ils ont décidé de faire l'amour sans préservatif, assurés l'un comme l'autre de ne pas être un colporteur *du mal d'amour*. Elle lui a toutefois demandé de se retirer avant le terme pour la protéger d'une autre manière. Ce qu'il fait. La semence lui éclabousse le ventre et les seins. Cette image aussi, Zep se promet de ne jamais l'oublier. Ni celle qui suit, quand Sophie s'essuie le ventre avec le drap avant de l'enlacer dans ses bras. Tout comme il se promet de ne pas oublier ce qu'elle lui dit juste après :

- Je peux te le dire maintenant ?
- Me dire quoi ?
- Que je veux bien essayer, mais tu ne m'en voudras pas si ça foire ?

En guise de réponse, il se contente de l'embrasser.

Sophie s'endort la première.

André, lui, reste un bon bout de temps éveillé à la regarder dormir. Il voudrait ne pas comptabiliser les années

qui le séparent de sa jeune compagne, mais son corps est si parfait à côté du sien qu'il ne peut s'en empêcher. Il voit ensuite le revolver emmailloté dans son étui de cuir posé sur une chaise. Lui aussi, va devoir apprendre à vivre autrement. Il pense très fort à sa femme et dépoussière le marbre poli, essayant de déchiffrer les mêmes instants, vingt ans plus tôt. Mais il n'était alors qu'un jeune amoureux ignorant tout de la mémoire, qu'un apprenti qui ne sait rien des conséquences du temps, ni de cette érosion sur la pierre.

Zep lance un baiser léger à sa morte avant de se blottir tout contre sa vivante.

DANS LES DRAPS DE LOUISA

Guy avait connu bien peu de réveils sans la présence du doute. Chaque matin, quand il ouvrait les yeux, toutes les questions du monde lui dégringolaient dessus comme autant de giboulées délétères qui l'empoisonnaient pour la journée. Mais ce matin-là, dans les draps de Louisa, le ciel de ses pensées est clair et les vents absents. Elle dort encore. Son sommeil semble emporter dans son courant la joie qu'elle manifeste depuis qu'il a accepté de s'installer chez elle.

Un mois déjà.

Sa bouche légèrement entrouverte souffle peut-être les bougies d'un gâteau imaginaire, mais si faiblement que leur flamme vacille sans jamais s'éteindre.

La porte de la chambre s'ouvre comme au ralenti. Jésus et Logan avancent prudemment jusqu'au lit.

Les enfants de Louisa se ressemblent terriblement alors qu'ils n'ont pas le même père. Ils lui ressemblent aussi.

Surtout Logan, le plus jeune, avec sa grande bouche et ses yeux noirs, assurés. Louisa est persuadée qu'un enfant ressemble à celui ou à celle qui le désire. Guy a constaté que les familles européennes présentent plus de cas de ressemblances que celles du Maghreb. L'hérédité paraît mieux s'accoutumer de la race blanche !

Guy, fait semblant de dormir, les observe à travers le fin rideau de ses cils. Ils se plantent au pied du lit et se chuchotent des phrases imperceptibles. Enfin, le plus petit entraîne l'aîné. Ils grimpent sur le lit en faisant bien attention de ne pas marcher sur ses occupants. Mais il est trop étroit pour qu'ils puissent s'y loger sans réveiller les locataires. Guy ouvre les yeux le premier et propose une petite place toute chaude à Logan. L'enfant ravi ne se fait pas prier et s'installe comme un chaton tandis que l'aîné réussit à escalader le ventre de sa mère. Sans rien dire, elle se découvre alors et happe son fils dans les draps.

Avec tendresse.

Avec amour.

Guy n'a jamais connu cette conquête d'intimité, le geste simple d'un enfant qui aborde le navire de ses parents. La chambre des Bénamid, elle, demeure un temple sacré où ni fils ni fille ne pénètre jamais.

Accoster ainsi le lit des Bénamid aurait été un acte de piraterie que jamais Guy n'a imaginé, même dans ses rêves de corsaire.

Jésus et Logan jouent maintenant à la *grotte*, passant de l'abordage à la spéléologie. Guy porte un grand tee-shirt qu'il tire machinalement vers ses genoux pour dissimuler son sexe aux petits visiteurs. Louisa le fixe avec la douceur partagée d'une mère et d'une amante. Il aurait tant voulu l'aimer comme elle mérite de l'être. Mais il a beau tortiller sa tendresse dans tous les sens, elle reste de la tendresse. Comme cette culpabilité l'offusque trop, il la chasse en se concentrant sur les pouvoirs de ce lieu magique : le lit.

Guy pense que la vie d'un homme peut y être entièrement écrite.

Le lit, le pieu, le pucier, quel que soit le nom dont on l'affuble, il porte toutes les traces de la vie.

De l'enfance, par exemple, quand il devient un lieu de métamorphose, le repère magique où l'on s'invente des histoires et des camps retranchés. Guy, lui aussi, s'était souvent glissé dans cette grotte miraculeuse, mais en solitaire. Combien de fois la *mine d'argent des Bénamid* lui avait fait des coups de grisous, des entourloupettes souterraines dont il sortait toujours vainqueur, mais avec bien de la peine ? Combien de fois s'était-il endormi avant d'avoir pu s'extraire des éboulis imaginaires, avant d'avoir réussi à soulever l'épais rocher qui obstruait la sortie de la grande galerie : l'oreiller !

Dans le lit, il s'était inventé des mers profondes, avait appris à faire de l'apnée, à poser des explosifs sur la coque rouillée des vaisseaux ennemis. Et quand la fièvre se substituait aux matins d'école, le lit devenait le repère de quelque animal fantasque, de quelque dragon tout droit issu du *Lotus bleu*.

Le lit est aussi le témoin de l'adolescence, le berceau d'herbe tendre, la couche de paille, la plage de sable où viennent s'offrir en fantasmes les femmes les plus belles. Les actrices célèbres ou simplement les petites nanas du collège qui ont bien voulu sourire. Le lit est pour l'adolescent une sorte de bordel permanent où il peut choisir la compagne de sa nuit, et se donner des orgasmes à volonté.

Palier obligatoire avant l'étage des adultes, le lit sera ensuite le lopin de terre qu'on partagera enfin vraiment avec une étrangère, une exploratrice amoureuse qui apprendra à embrasser, à se servir des draps comme d'un paravent, des barreaux du lit comme d'un point d'amarrage, quand le plaisir emmène trop vite au large.

Dans le lit, viendront ensuite les retours de guerre, quand aux pleurs et aux batailles succéderont des nouveaux corps à corps amoureux, des réconciliations charnelles.

Et puis, Guy le découvre ce matin-là, le lit s'ouvre aussi comme un jardin pour les jeux des enfants.

Plus tard, le lit remplira malheureusement d'autres fonctions auxquelles il n'ose penser, tant la vieillesse et la

maladie s'accommoderont trop vite de cet objet de vie pour en faire un objet de mort.

- Tu vas rester avec nous, tout le temps ? lui demande Logan.

- Je ne sais pas...

- Il ne sait pas ? s'étonne Jésus.

- Vous aimeriez qu'il reste ? questionne Louisa.

- Moi, je voudrais bien, dit le plus jeune...

- Moi, je suis pas contre, avoue son frère, il est plutôt sympa ! Et toi, m'man ?

- Ah moi ! dit-elle en jouant les grandes dames, moi, moi, moi...

- Quoi toi, toi, toi ? s'impatiente Jésus.

Elle se penche alors vers son fils et lui chuchote quelque chose à l'oreille. Elle le répète à Logan qui se met à rire. Guy pose sur les autres un regard interrogateur.

Ils se jettent soudain sur lui et lui offrent, en guise de seule réponse, un véritable déluge de chatouilles.

Après une lutte acharnée qui met le lit sans-dessus-dessous, les enfants partent prendre leur petit déjeuner. Louisa en profite pour se lover contre son amant.

- Je pense au Valenciennois... dit-elle.

- Et alors ?

- C'est quand même un peu dur pour lui...

- Peut-être...

- Tu n'as pas peur qu'il s'en prenne à Lola, lui ou ses copains ?

- J'y ai pensé... mais Lola est une fille qui a la tête sur les épaules, elle se méfiera !

- Et la flic, qu'est-ce que tu crois qu'elle va faire ?

Soudain, l'image de Sophie s'imprime dans la tête de Guy. La fine paroi du cocon dans lequel il s'était réfugié semble d'un seul coup se fissurer, simplement parce qu'on réveille l'amour frustré qui s'est assoupi dans un coin. Toute la tendresse de Louisa n'y suffira pas, pas plus que l'affection de Jésus ou de Logan. Guy est comme enchaîné à ses états d'âme pour toujours. Il ne cherche pas à dissimuler sa détresse amoureuse auprès de sa nouvelle

compagne, il la lui confesse souvent, peut être pour s'en libérer petit à petit.

- Il faut que je la vois, dit-il simplement.

- Je comprends, ajoute Louisa avant de lui caresser le visage.

LA SAISON DES AMOURS

Zep aime le printemps et son pouvoir d'embellir les choses. Chaque année, à la même époque, il organise des sorties en forêt avec ses élèves. Selon les moyens financiers dont il dispose, il choisit la Sologne ou la grande forêt d'Orléans. Là, il s'applique à laisser les gamins déceler les signes naturels du *renouveau*. Ce mois d'avril quatre-vingt-quatorze, l'autocar les conduit tout au bord d'un chemin de randonnée, non loin de La-Ferté-Saint-Cyr.

Après une matinée de découvertes tous azimuts, ils s'improvisent une salle à manger à ciel ouvert, au bord d'un étang.

- Mais m'sieur, demande alors un petit arabe, la première saison de la terre, c'est le printemps ?

Zep acquiesce comme s'il s'agissait là d'une évidence.

- Pourtant l'année commence en hiver !

- C'est vrai ça, m'sieur, pourquoi qu'on commence pas l'année en avril ?

Zep n'a pas de réponse toute prête. Il s'en formule plusieurs tandis que ses élèves enchaînent les commentaires.

- Ouais, ça ferait un peu comme la vie...

- On dirait que c'est le printemps jusqu'à ce qu'on soit grand...

- L'été, ça serait quand on aurait l'âge de se marier, de faire ce qu'on voudrait...

- Et l'automne, quand on commencerait à vieillir, à avoir des maladies...

- L'hiver, ça serait quand on serait vieux, à l'hôpital...

- Mais là, m'sieur, c'est pas normal ! On commence l'année par la fin !

Zep aurait aimé leur dire que la vie est faite de saisons mélangées, que lui-même vient à peine de trouver le printemps après plusieurs automnes. Qu'il est comme les pousses qu'ils ont observées le matin, rempli d'une

nouvelle fraîcheur et de la joie d'éclore. Il se contente d'expliquer :

- C'est pas si facile ! Une vie peut être faite de beaucoup de printemps ou de beaucoup trop d'automnes. Vous savez, les enfants, chacun fabrique ses propres saisons !

- Moi, je trouve pas que c'est triste l'automne, ajoute le petit Alexandre, la bouche pleine de chips, j'aime bien quand elles tombent les feuilles ; ça me fait penser aux confettis...

- Ce qui est bête en automne, dit un autre, c'est qu'il y a l'hiver après !

Zep fait un lent panoramique sur les visages de ses élèves. Ils semblent tous posés là par erreur. Comme si la forêt n'était pas faite pour eux, qu'ils allaient tous entailler les arbres et arracher les fleurs. La cité a si fort déteint sur leur attitude, qu'on aurait pu s'attendre à trouver des tags sur les châtaigniers et des carcasses de voiture derrière chaque futaie.

- Qui aimerait habiter dans la forêt demande-t-il alors ?

Les enfants hésitent avant de se prononcer.

Ils s'observent pour savoir qui le premier déterminera la marche à suivre.

Un petit blondinet s'exprime d'abord :

- Moi j'aimerais bien si mes copains habitaient là aussi...

- Ouais, trop cool ! On ferait plein de cabanes et ça serait mieux que les caves !

- Y'aurait plein de cachettes...

- On pourrait manger des trucs qu'on ramasserait !

- Dans mon pays, ajoute un petit africain, c'est exactement comme ça. Mon père, il dit que c'est vachement mieux qu'en France, parce que y'a pas la pollution, et qu'il y'a la mer et la forêt !

- Ton père, il se balade à poil dans la forêt ! C'est nul !

- Et ta mère, elle a les nichons à l'air devant tout le monde, c'est dégueulasse !

Conspué par les autres, l'enfant se rebiffe, et la valse des injures couvre un instant le chant des oiseaux. Zep

remet ensuite un peu d'ordre dans le groupe. Les deux mamans et le père d'élève qui les ont accompagnés improvisent quelques jeux. Zep profite de ce temps de liberté pour s'isoler un peu. Il se poste devant l'étang et observe le manège de quelques poissons carnassiers aux troussees de leurs proies.

Il est amoureux et n'en doute pas.

Sophie lui porte un nouveau printemps en épiçant ses sentiments. Il n'arrive plus à se concentrer sur les choses, elle est omniprésente dans la moindre de ses pensées. Mais son bonheur engendre la crainte, celle de la perdre pour un autre passant. Autant il était persuadé que rien sauf la mort aurait pu l'éloigner de sa femme, autant il ressent la fragilité de cette nouvelle union. Il a peur de tout ce qui fait leurs différences.

Sophie a beau faire des efforts pour lui être agréable, il la sent embrigadée dans des opinions aux antipodes des siennes.

Lorsqu'il lui avait avoué les *dessous de l'affaire du Valenciennois*, elle avait pris la mouche.

- Mais tu te rends compte que tu es leur complice ?
- Toi aussi, avait-il rétorqué, mais du camp d'en face !
- Pour le vol, O.K., c'est pas très grave, mais pour l'histoire du viol, je me demande si tu te rends compte !

Comme il ne répondait rien, elle avait surenchéri :

- Ça a beau être un salaud, il n'a violé personne ! Tu veux envoyer au tribunal un mec qui n'a rien fait ? Ça ne colle guère avec tes idées de justice !

- Il n'est pas question de l'envoyer au tribunal, c'est juste pour lui faire peur...

- N'empêche qu'il y a une plainte !

- Elle sera retirée !

- Qu'est-ce que tu en sais ?

- C'est prévu, Lola va la retirer !

- Je ne comprends pas...

- Elle va la retirer en laissant entendre qu'il y a eu un arrangement à l'amiable...

- Mais c'est dégueulasse !

- Peut-être...

- Pas peut-être, c'est sûr ! T'as pensé à sa femme ? Tu crois qu'elle va continuer à vivre avec un type qui a violé une gamine ?

- Je ne sais pas.

- Je ne vais pas laisser faire ça, André, tu peux en être sûre !

- Il en est sûr aussi !

- Qui ?

- Tu sais très bien, Hacenne !

- Qu'est-ce qu'il veut ?

- Se battre !

- Contre moi ?

Zep ne lui avait pas répondu parce qu'il n'avait pas su que lui répondre. Il était juste au milieu du champ de tir, entre deux anciens amants qui n'avaient pas encore épuisé leurs cartouches.

Un canard se pose avec grâce sur le miroir bleuté. Il dégage une longue gerbe d'eau qui semble lui ouvrir un passage secret dans l'étang. La femelle suit de peu et semble se poser avec encore plus d'aisance. Son canard de mec ne paraît pas porter la moindre attention à la cane, il avance droit devant. Mais Zep est sûr qu'il sent sa présence et qu'elle le conforte dans son assurance de l'avoir toujours auprès de lui. Il aurait aimé pouvoir avancer ainsi, sans s'inquiéter de savoir Sophie toujours dans son sillage.

LES PETITS VIOLEURS DU PARC PASTEUR

L'Argonne vit tant bien que mal sa métamorphose. Le printemps lui apporte de nouveaux édifices et l'on a rasé le *préfa* du *D.S.Q.*²¹. La régie de quartier s'apprête à ouvrir

²¹ Développement Social du Quartier.

une laverie bon-marché, Guy trouve cela plutôt bien. Assis sur les marches de l'immeuble de Louisa, devenu le sien, il lit le journal où l'on relate les émeutes de Vaulx-en-Velin. À côté de lui, Kamel et Lola fument une cigarette sans rien se dire.

- Ecoutez ça...

Et Guy lit à haute voix :

« On aurait tort de dire qu'il s'agit d'une révolte de nos jeunes, cela n'a rien à voir avec les émeutes que nous avons pu connaître dans le passé. Nous sommes ici, confrontés à des actes de délinquance prémédités par des bandes organisées. Ce problème n'appelle pas un traitement social, mais un traitement policier et judiciaire. »

- Bingo ! lâche Kamel.

- Ça vous rappelle rien, les gars ? demande Lola.

- C'est vraiment pareil ! réagit Guy, ils veulent qu'on nous prenne pour des bandits ; c'est plus facile comme ça !

- Alors, on abandonne ? questionne Kamel.

- Je sais pas, avoue-t-il en repliant le journal.

- Moi, je crois que tu n'aurais pas dû retirer ta plainte, Lola.

- Je l'ai pas fait de gaieté de coeur, crois-moi. T'aurais vu la gueule du gros salaud à la reconstitution. Jusqu'à ce que je leur dise devant le juge que je la retirais, j'avais vraiment l'impression qu'il l'avait réellement fait !

- Moi je regardais de chez Samy, ajouta Kamel, c'était plutôt le bordel dans le bassin²² !

Lola se lève et rejoue la scène :

- Mais mademoiselle ! Mademoiselle ! Qu'est-ce que tout ce cirque ?

- Je dois retirer la plainte monsieur le juge...

- Mais pourquoi devez-vous mademoiselle ? Avez-vous subi des pressions ?

- Je peux pas le dire, je retire, c'est tout !

Kamel rit de bon coeur.

- Tin ! Le merdier que t'as foutu !

²² Bassin d'Archimède, déjà nommé.

- Le plus rigolo, c'était la tronche du Valenciennois. J'avais l'impression que ça l'emmerdait encore plus que je retire ma plainte ! D'ailleurs, il n'arrêtait pas de dire au juge qu'il y était pour rien, que c'était un coup monté !

Guy repère très vite la voiture qui avance vers eux. Il demande à Lola de se rasseoir et d'arrêter de gesticuler. C'est Sophie qui vient sans doute les interroger.

Elle se plante devant le groupe.

Guy essaye de ne pas baisser les yeux face à la silhouette cambrée.

- Je peux te parler ? lui lance-t-elle sans ménagement.

Kamel croit bon d'intervenir :

- C'est professionnel ou personnel ?

Sans sourciller, elle l'envoie promener fermement et renouvelle sa demande.

Guy la trouve fatiguée, les yeux cernés et le teint pâle. Elle n'est pas maquillée et ses cheveux désordonnés trahissent un laisser-aller qui ne lui ressemble pas.

- Je t'écoute... lui dit-il.

- Pas ici, suis-moi !

Puis elle tourne les talons et regagne sa voiture. Elle ouvre de l'intérieur la portière du passager et attend qu'il se décide à la rejoindre.

- Elle a peut-être besoin d'un coup de queue, ta meuf ! ricane Kamel.

Sans lui répondre, Guy se lève et se dirige lentement vers la *Clio*. Il a peur de ce tête-à-tête, peut-être parce qu'il s'y est trop préparé.

Ça lui rappelle ses trouilles d'écopier, lorsqu'il était interrogé et qu'il n'arrivait pas à sortir ce qu'il savait pourtant sur le bout des doigts. Le professeur se méprenait alors à son égard, et Guy récoltait un *zéro* pour avoir trop bien appris sa leçon.

Il entre dans le véhicule et l'odeur si personnelle de Sophie le trouble plus encore.

À peine est-il assis qu'elle démarre.

Comme si la cité l'étouffait.

- Je suis au courant de tout, lui dit-elle simplement.

- Au courant de quoi ?
- Tu le sais très bien...
- Je ne comprends pas !
- Ne me prends pas pour une conne, je sais que tu es derrière tout ce qui est arrivé au Valenciennois, je sais pour Lola, Mélanie, je sais pour le coup du viol...

- Zep ?
- Oui, Zep, et alors ?
- Tu m'arrêtes ?
Elle bifurque un peu brutalement et stoppe la voiture. Elle plonge tout entière dans son regard et poursuit :
- Qu'est-ce que tu aimerais que je fasse ?
- Je ne te demande rien !
- Si, Hacenne, tu me demandes quelque chose, quelque chose de difficile...

- Pas du tout !
- J'ai jamais triché avec toi, non ?
- Je ne te reproche rien !
- S'il te plaît, ne triche pas toi non plus ! Je ne t'ai jamais dit que je t'aimais... même si je t'ai aimé ou que j'ai cru t'aimer ! Je connais tes sentiments et je les respecte, je ne veux pas te faire du mal !

Les yeux de Sophie sont comme des boules de feu, un soir d'orage.

- Moi non plus, lâche-t-il timidement.
- Alors, je te propose un truc. Tu prends ta plume et tu expliques tout à la femme du Valenciennois. Son mec est un salaud mais pas un violeur, Hacenne, pas un violeur ! Tu veux que je te raconte une histoire de violeur ?

- Comme tu veux...
- Regarde-moi, tu ne remarques rien ?
Il pense soudain à l'épisode du miroir.
- T'es une femme... blanche !
- Arrête ! Tu veux... Je suis crevée, tout ça parce que ça fait trois jours et trois nuits que je n'ai pas dormi ! Trois jours que je cours après six petits violeurs encore plus jeunes que toi !

Elle rejette ses cheveux en arrière, le quitte des yeux et pose ses mains sur le volant.

- La gamine avait quatorze ans. C'était dimanche dernier, le dernier jour d'avril... Le premier vrai jour de soleil ! Tu te souviens comme c'était bon cette première chaleur, hein ? La pauvre gamine, elle, elle était tranquille au parc Pasteur. La bande est arrivée et, sous prétexte qu'il faisait chaud, ils l'ont fait boire, juste assez pour qu'elle soit incapable de se défendre, d'appeler. Puis ils l'ont tous violée ! Pendant qu'elle se faisait baiser brutalement par un, les autres l'obligeaient à en sucer un autre. Tu vois le tableau ?

Hacenne repère les larmes dans les yeux de Sophie. Il meurt d'envie de la serrer contre elle.

- Alors on est parti avec ceux de la brigade des mineurs, et on s'est dit qu'on arrêterait seulement quand les petits salauds seraient sous les verrous. Et on les a eus ! Tu te rends compte, ils n'avaient pas dix-huit ans, des mômes...

Guy remarque le petit tremblement sur les mains de Sophie. Elle se retourne vers lui sans essayer de dissimuler ses larmes.

- On n'a pas le droit d'accuser quelqu'un de ça ! Même si c'est le dernier des salauds ! Parce que le regard qu'on porte sur un violeur n'est pas le même que celui qu'on porte sur un salaud... Tu comprends ça ?

Guy acquiesce sans pouvoir sortir le moindre mot. Sophie s'essuie les yeux avec son mouchoir.

- Chez les flics, c'est pas toujours joli, joli... Mais il y a des moments où l'on resserre les rangs, où on se bat tous pour le même objectif ! Je sais que c'est dégueulasse pour ta lettre, je sais que tu as raison sur plein de choses, mais je ne pourrais pas te couvrir sur l'histoire du viol !

- Tu crois que si j'écris simplement à sa femme, ça suffira à calmer les choses ? Elle pourra toujours croire que c'est lui ou un de ses copains qui a fait la lettre...

- C'est vrai, j'y avais pas pensé !

- Ça serait seulement valable si je lui parlais !

- Oui, mais c'est trop dangereux pour toi ! Si elle te voit, elle ne te lâchera plus !

- Alors, qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

- Je sais pas, il faut que je dorme, que je réfléchisse, j'en peux plus !

- Si tu veux... Je peux rester avec toi... se hasarde Guy.

Elle encaisse le coup sans broncher, puis le dévisage une nouvelle fois. Ils restent quelques minutes sans rien se dire. Chaque camion qui passe fait trembler la voiture. Enfin, elle lui murmure :

- Je vis avec André, tu sais bien ?

- J'ai juste dit ça comme ça, excuse-moi Sophie !

- C'est rien, avoue-t-elle en renversant la tête. Je te ramène ?

- Non ! Je vais marcher un peu...

Guy ouvre la portière, la gorge serrée.

Avant de s'extraire de la voiture, il respire profondément, comme pour thésauriser cet *or* musqué qui s'évapore définitivement de sa vie.

- Sois prudent, dit-elle, et on reparle de tout ça quand je serai plus reposée, d'accord ?

Guy esquisse un sourire, un petit signe de tête en guise d'approbation et tourne les talons. Il longe l'avenue Marie Stuart en songeant à cet amour qui s'échappe.

Arrivé à hauteur du terrain de sport grillagé qui borde la route, il aperçoit un petit groupe de beurs autour d'un homme qu'il connaît bien. L'intégrisme islamiste est en marche dans la cité. Pour l'instant, c'est juste des réunions informelles au coin des rues, des bavardages spirituels et anodins. Mais les fanatiques religieux, comme les dealers de drogue, tissent leur toile sur le désespoir des jeunes. Ils canalisent ainsi leur révolte et récoltent leurs violences. Demain, ils les enverront trancher la gorge des journalistes en Algérie, ou alors trucher les femmes qui prônent haut et fort des thèmes égalitaires. Ou alors poser des bombes là-bas ou même en France, si la déraison l'emporte sur la sagesse.

Guy est convaincu que chaque religion a ses époques assassines. Les catholiques, en leur temps, mirent en place l'inquisition et c'est aujourd'hui au tour des islamistes d'exacerber la haine. Guy fait bien sûr la différence entre

des musulmans, comme ses parents ou sa famille, et tous ces illuminés qui veulent convertir le monde.

Si seulement, de toutes ces crises extrémistes naissait la tolérance et non l'amnésie !

Guy se compare à une pendule arrêtée, qui attend d'être remontée. Sa révolte s'est dissoute dans les eaux qui recouvrent maintenant sa cité. L'inondation de l'Argonne, au lieu d'engendrer des *Robinson*, a fabriqué des habitants amphibies. Ils sont tous capables de respirer sous l'eau, et le courant n'emporte que leurs illusions, pour peu qu'ils en aient encore. Sophie a sans doute raison à propos du Valenciennois. Guy se doit d'arrêter un complot qui a le goût des eaux croupies, mais il doit le faire sans désarmer la cause, ni mettre en danger la vie de ses compagnons.

13

LA HAINE GRANDIT

LA DISPARITION

Zep lorsqu'il dissèque la haine, en revient toujours au même point.

« Elle est en l'homme comme un appendice, et ça depuis toujours. Certains s'en arrangent parce qu'ils souffrent trop dans leur âme. D'autres vivent avec et contiennent tant bien que mal leurs pulsions haineuses. D'autres encore laissent la haine vermiforme dévorer leur vie et bousiller celle des autres. D'autres enfin, les curés peut-être, se font d'artificielles appendicectomies et ne sont plus vraiment des hommes. »

Zep se classe dans les deux premières catégories.

« Le plat principal de la haine demeure la peur. Sans elle, la haine devient malingre et s'éteint comme une vieille bougie les soirs de grande veille.

La haine s'accommode fort bien de l'amour. Les peurs en amour sont nombreuses. Comme celle de ne plus être aimé, celle d'être trahi, trompé, ou tout simplement celle de ne plus s'aimer soi-même. L'amour est un nid douillet pour la haine microbienne. L'autre terrain de prédilection, c'est la « différence », mère de toutes les craintes. Aussi, de

tout temps, les chirurgiens de la politique, à partir de ce simple diagnostic, ont pu affirmer leurs noirs desseins ; nourrir la haine ! Quand la crise d'appendicite était trop avancée, ou se transformait en péritonite aiguë, ils inventaient une grande guerre salvatrice, une opération à corps ouvert.

Le mal du siècle, c'est peut-être l'absence d'une grande guerre ! »

Zep était bien obligé de l'admettre.

« Personne n'avait rien inventé pour remplacer les guerres. Ainsi, la haine devenait petit à petit une gangrène, un cancer généralisé, un inégalable outil de pouvoir.

Ceux qui réussiront à la canaliser, à la soumettre, deviendront eux-mêmes de véritables machines de guerre. »

Zep pose le stylo et observe Sophie qui nettoie son arme. Elle sent le regard posé sur elle et lève la tête.

- Pourquoi tu me regardes comme ça ?
- C'est à cause de ce que j'écris et de ce que tu fais !
- Qu'est-ce que t'écris ?
- Un truc à propos de la haine.
- Et alors ?
- Alors rien, je suis simplement inquiet...
- Pour Hacenne ?
- Pour lui, mais aussi pour nous...

Elle pose l'arme sur le bout de journal qu'elle a mis devant elle pour protéger la table et s'approche de Zep. Elle enroule tendrement ses bras autour de son cou et lui demande ce qui l'effrayait tant.

- Nos différences !
- Et alors, reprend-elle, tu connais beaucoup de couples qui se ressemblent, toi ?

Zep n'arrive pas à traduire son inquiétude. Il est sûr que ce sont justement les différences qui fabriquent un couple au sens amoureux du terme. Les maris et les femmes bâtis sur le même modèle, sortis du même moule, n'ont que peu de chance d'en arriver là. Mais il sait surtout qu'il y a un âge pour les batailles et qu'il n'y en a pas pour les passions.

- La passion, c'est quelque chose d'éphémère... dit-il enfin.

- Je comprends pas ce que tu veux dire...

- Je faisais seulement une différence entre l'amour et la passion amoureuse...

- Parce qu'il y en a une ?

- Je crois ! En fait, poursuit-il en lui serrant les mains, la passion amoureuse nous tombe dessus sans qu'on y fasse gaffe, alors que l'amour, ça se fabrique minutieusement ! Il ne faut pas se contenter de la passion, Sophie !

- Tu t'en contentes, toi ?

- J'en ai peur !

- Tu veux me dire que... nous deux...

- Je me demandais seulement si l'on vivait la même chose...

Elle se libère les mains et dégage son étreinte.

- Tu te poses trop de questions, André ! C'est pas mieux de vivre le temps présent, prendre la vie comme elle vient ?

- Je m'accommode mal de ce qu'on vit, c'est comme si je cherchais un peu la merde dans laquelle j'allais mettre le pied...

- C'est sympa pour moi !

- Mais toi, tu es comme moi, seulement tu évites les merdes, tu fais du slalom sans te demander si après les merdes tu trouveras un endroit un peu plus propre...

- C'est poétique !

- Par moments, j'ai l'impression d'être un bossu qui découvre sa bosse... Tu te souviens de Naïs ?

- Le film ?

- Oui, la tirade de Fernandel à propos des bossus et de leurs grand-mères... Celles qui sont fragiles comme du mimosa... Celles qui font croire à tous les petits bossus de la terre que leur bosse cache les ailes d'un ange...

- Quel rapport avec toi ?

- J'ai longtemps pensé que ma différence, c'était ma puissance à moi, une force contre tout ce qui m'emmerdait dans la vie...

- Et qu'est-ce qui a changé ?

- Qu'il y a de moins en moins de bossus et plus du tout de grand-mère !

Sophie s'assoit sur le coin de la table, près de Zep.

- Mon père aussi était un bossu dans une famille de bien droits... Et, tu vois, c'est drôle que tu me parles de ce film, car il l'aimait beaucoup, et justement ce passage-là, quand Fernandel parle à cette femme... Je me souviens que ça le faisait pleurer à chaque fois. Et moi, à l'époque, je n'aimais pas les hommes qui pleuraient ! J'avais l'impression que c'était de la faiblesse !

Zep caresse la cuisse nue de Sophie. Ce geste simple l'emplit de fierté. Il réapprend jour après jour tous ces petits riens qui définissent la relation amoureuse. Comme il vient à peine de les redécouvrir, sa peur est grande de les perdre. Il observe sa jeune compagne, la conscience aspirée par les pensées.

- Hacenne ?

- Oui... admet-elle, je n'arrive pas à me détacher du regard de sa copine quand elle est venue me voir...

Elle vient s'asseoir sur les genoux de Zep qui la bloque contre sa poitrine.

- Elle me regardait comme si c'était ma faute !

Zep sent toute la chaleur du corps de Sophie l'envelopper.

- Et c'est vrai que c'est ma faute...

- Tu sais pas, mon amour...

- Si ! J'en avais trop fait... J'étais sous le choc du viol de la gamine, j'avais pas dormi...

- Ça n'a peut-être aucun rapport avec toi...

Zep reconnaît ce petit tremblement et cette façon d'avaler qui annonce les larmes. Troublé, il redouble son étreinte.

- J'aurais pu lui demander n'importe quoi, il m'aime toujours... Tu comprends ?

Et les sanglots font des vagues, emportent les retenues et avalent les mots. Muet, Zep regarde les larmes tacher la chemisette. Seule la pression plus forte de ses doigts sur le ventre de Sophie exprime ses propres sentiments.

Hacenne avait disparu de la circulation depuis vingt jours. Personne ne l'avait vu s'éloigner, personne ne l'avait croisé depuis. Louisa était venue au commissariat, timide et abattue. Elle avait longtemps attendu l'inspecteur Martin, ne voulant, à aucun prix, parler à quelqu'un d'autre. Sophie n'avait pas réussi à faire la part des choses, entre la détresse de la fille, son angoisse et sa haine. Elle avait pris chaque sentiment pour elle, et les portait depuis comme autant d'aiguilles dans le corps.

Elle vivait sous perfusions.

Chaque fois qu'elle oubliait Hacenne et s'en rendait compte, les aiguilles lui rappelaient la détresse de Louisa, l'amour qui n'était pas mort pour lui.

Folle de rage envers elle-même, elle avait remué ciel et terre pour qu'on retrouve sa trace. Pour lui faire plaisir, ses collègues déplacèrent un peu de vent, mais juste le temps de lui faire comprendre que la vie d'un jeune beur ne valait pas la peine de trop s'essouffler. Seul, Starsky lui prêtait main forte. Zep, quant à lui, ne trouvait pas d'explications logiques mais nourrissait un pressentiment qui n'arrangeait pas vraiment les choses. Tous les deux vivaient avec cette absence qui pesait trop lourd sur la balance de leur relation.

- Je vais retourner voir le Valenciennois... dit-elle, les sanglots estompés

- Tu ne tireras rien de lui !

Elle se dégage et change brusquement de ton.

- Alors toi aussi ! Tu veux que je reste là les bras croisés à attendre que tout le monde l'ait oublié ?

- Tu sais bien que non !

- Alors, aide-moi, bordel ! Aide-moi !

Elle criait maintenant, pour conjurer sa peur.

Puis, nerveusement, elle retire sa chemisette.

Zep détourne les yeux de la nudité de sa compagne tant la sexualité semble bafouée par sa peine. Par respect pour elle, il la laisse s'habiller dans son dos, caler l'étui du revolver sous sa poitrine et y loger l'arme.

Comme tous les soirs d'orage, il y a dans cette soirée de la fin du mois de juin de l'électricité dans l'air.

Zep attend les vacances scolaires avec impatience, épuisé par une année pas comme les autres.

En même temps, il redoute cette nouvelle rupture avec la cité, cette mise en quarantaine obligatoire, sans les cris des enfants. Depuis qu'il vit avec Sophie, son seul lien avec l'Argonne reste l'école. Il passe bien tous les midis dans son appartement pour manger et corriger quelques cahiers, mais l'endroit se détache de lui. Il n'est plus un lieu de vie mais un lieu de souvenirs.

Et l'été va très certainement accentuer les choses.

LA CICATRICE

Sophie a besoin de fuir son appartement. Pas à cause de Zep, mais parce que l'inactivité commence à peser sur sa culpabilité.

Elle n'est pas de service, mais gagne le commissariat à la hâte.

Ses collègues s'étonnent de la voir, lui décochant quelques flèches d'ironie au passage.

- Y'a d'l'eau dans l'gaz, la Grenouille ?

- Pas facile de faire la loi chez soi, hein ?

Elle les rabroue gentiment et se plonge pour la centième fois dans le dossier d'Hacenne Bénamid.

« Il semblait préoccupé depuis quelques jours, avait déclaré Louisa. En fait, il cherchait une solution pour disculper le Valenciennois sans pour autant perdre la face. Moi je lui disais que ce salaud ne méritait pas qu'on le disculpe ! On s'est un peu disputé la veille au soir. Je sais qu'il a été voir Lola. Il voulait pas qu'il lui arrive des saloperies. Il se sentait responsable d'elle. Je ne peux pas vous dire pourquoi, mais c'était plutôt bien de sa part. ».

Sophie lui avait alors glissé en aparté qu'elle était au courant de toute l'affaire et de ses dessous. Mais Louisa qui n'avait pas pris en compte cet aveu, poursuivit sa déposition en essayant de ne pas se trahir.

Après l'avoir écoutée, Sophie avait rencontré Lola.

En effet, Hacenne était venu la voir pour lui demander de partir quelques semaines loin de l'Argonne, « *histoire que ça se tasse...* » lui avait-il confié.

- Il semblait déterminé à faire un truc, madame ! J'ai bien essayé de savoir, mais il m'a dit que j'étais suffisamment mouillée comme ça, qu'il valait mieux qu'il se taise !

- Tu crois qu'il a été voir la femme du Valenciennois ?

- C'est bien possible ! De toute façon, par rapport au viol, c'est elle qu'il devait voir !

Alors, tout naturellement, Sophie était allée ensuite jusqu'au Radar du Valenciennois. Le bonhomme avait fait la grimace lorsqu'il avait aperçu la policière.

- Et pourquoi vous voulez la voir, ma femme ? avait-il grogné en même temps qu'il faisait le compte d'une cliente de la supérette.

- J'enquête sur une disparition !

- Et qui a disparu ?

- Un jeune garçon !

- Quel rapport avec nous ?

- Vous le saurez assez tôt, monsieur !

- Vous voyez, ma bonne dame, dit-il en s'adressant à sa cliente, c'est la nouvelle façon qu'a la police pour s'adresser à d'honnêtes commerçants ! Elle est belle notre France, hein ?

La cliente prise à parti parut gênée. Elle acquiesça à moitié et s'empressa de quitter l'endroit. L'homme s'écarta de sa caisse et avança dans le magasin.

- Notez bien, le cambriolage a été bénéfique, regardez !

Le Valenciennois mit en évidence le nouvel agencement de sa boutique.

- En plus, ajouta-t-il, ça m'a pas coûté un radis, ou presque ! C'est ça d'être bien assuré !

Puis, il lui fit remarquer une petite boîte grise posée au dessus d'un rayon.

- Souriez inspecteur, vous êtes filmée !

- Je voudrais voir votre épouse !

- D'accord ! Vous allez la voir ! Y'a pas le feu, merde ! Montez donc, vous connaissez le chemin, Simone est là-haut !

Sophie passa par le petit couloir, monta les quelques marches et frappa à la porte. On lui demanda de s'identifier. Ce qu'elle fit. La femme libéra deux serrures et invita Sophie à entrer.

L'épouse du Valenciennois n'arrivait pas à dissimuler son inquiétude. Sophie s'engagea donc à fond dans la brèche qui semblait vouloir s'ouvrir devant elle.

- Vous m'avez pas l'air très rassurée, madame... qu'est-ce qui ne va pas !

La femme esquiva maladroitement la question :

- C'est que... moi, la police, vous savez... c'est signe de mauvaise nouvelle !

- Seulement si on a quelque chose à se reprocher, non ?

- C'est pas ça ! mais je me méfie maintenant... Avec tout ce qu'on a dit d'Albert !

- Justement madame, qu'est-ce que vous en pensez, vous de cette plainte retirée ?

- C'était pour lui nuire ! C'est tout !

- Comment pouvez-vous en être aussi persuadée ?

- C'est mon mari quand même !

Sophie tira alors de sa poche la photo d'Hacenne qu'elle mit sous les yeux de la femme.

- Vous le reconnaissez bien sûr !

- Pas du tout ! rétorqua la femme sans se troubler.

- Vous ne l'avez jamais vu ?

- Et pourquoi je l'aurais vu ?

Sophie lança une tentative de routine, un peu primaire mais souvent efficace auprès des suspects moins habiles que certains pour dissimuler la vérité.

- Il y a des témoins qui vous ont vus ensemble !

La femme du Valenciennois chassa comme un trouble et réaffirma sa bonne foi :

- Ils se seront trompés ! ou alors, reprit-elle comme séduite par une idée nouvelle, c'est encore un coup monté pour nous nuire !

Sophie n'avait rien pu tirer de plus de sa suspecte.

Elle relit une dernière fois la déposition du couple d'épiciers et referme le dossier Bénamid. Elle rejette tout son corps en arrière et bascule la tête. Les yeux rivés au plafond du bureau, elle se met à penser très fort à son père.

Et si les morts portaient un regard permanent sur les vivants ! Et si son père l'observait minute après minute ! Si c'était le cas, il fallait que les morts aient bien de l'indulgence à l'égard des vivants. Et si après tout, elle devait être jugée, qui mieux que lui était en mesure de le faire ?

Ne l'avait-elle pas elle-même jugé ?

Si mal jugé !

Et si Hacenne était mort lui aussi ! Elle imagina alors une rencontre entre son père et le jeune beur.

- Mais beur, ça veut dire quoi ? aurait-il demandé en regardant le corps frêle du jeune homme avec sa peau bronzée.

Alors Hacenne lui aurait expliqué les races et le nom qu'on leur donne entre bons Français : *bougnoules*.

- Moi, j'ai jamais été un bon Français, aurait alors avoué son père. J'ai même pas fait la guerre... J'étais réformé !

- Y'a pas de mal à ça !

- Si ! Vous voyez, jeune homme... ma fille, un jour, oh ! elle était bien jeune, vous me direz... Elle m'a traité de froussard, de collabo...

- Pourquoi ?

- Parce que je ne rentrais pas dans le moule du père idéal ! Vous n'avez pas d'enfant, vous ?

- J'ai pas eu le temps...

- Vous ne pouvez pas comprendre, alors !

- Comprendre quoi ?

- Ce que ressent un père quand sa fille unique lui refuse le seul bon rôle qu'on lui a donné dans sa vie !

- Je peux imaginer...

Sophie se persuade que son père aurait aimé son premier amant.

- Et pourquoi vous a-t-elle quitté, mon garçon ?

- Parce que je suis venu trop tôt, juste après vous !

- Après moi ?

- Je veux dire dans son cœur !

- J'étais encore là ? aurait-il feint de s'étonner pour mieux s'entendre dire ce qu'il savait déjà.

- Je ne vous apprends rien !

- Très juste, mon garçon ! Tu sais, les morts continuent d'exister seulement si on leur laisse une part de vie en bas... Il ne suffit pas d'aller fleurir leur tombe à la Toussaint, encore faut-il avoir de vrais sentiments envers eux... Vous découvrirez tout ça ! Un peu de patience !

- Mais c'est pas frustrant de voir ainsi évoluer les gens qu'on aime et de ne rien pouvoir faire pour leur bien ?

- Au début, c'est un peu emmerdant, j'en conviens. Après ça devient un jeu...

- Comment ça ?

- On se fait des paris... tiens, pour toi par exemple...

- Pour moi ?

- Oui, je me suis mis le doigt dans l'oeil ! Je pensais bien qu'il ne se passerait rien entre vous !

- Peut-être aurait-il mieux valu...

- Il ne faut pas dire ça, mon garçon ! S'il ne s'était rien passé, on ne serait pas là à discuter. Je m'ennuyais un peu tout seul. Et puis à deux, c'est plus marrant pour les paris ! Non ? Tu veux bien parier avec moi ?

- Parier sur quoi ?

- Sur ta mort, par exemple !

- Ça ne va pas, La Grenouille ?

Sophie se redresse devant un de ses collègues qui la regarde comme une bête curieuse. Elle ferme d'un tour de cœur le robinet de ses larmes et s'essuie nerveusement les yeux.

- Laisse, c'est rien !

- T'es toujours avec ton affaire de disparition ?

- Toujours...

- Tu devrais te reposer un peu !

Elle hoche la tête, range le dossier et sort du commissariat.

Elle reprend sa voiture et roule sans vraiment savoir où elle va.

Au Quai-du-Roi, elle se gare et décide d'aller marcher un peu le long de la Loire.

Le lieu est chargé de symboles. Elle y pense bien un peu, mais il fait jour et c'est seulement la nuit que l'endroit devient peu fréquentable.

Orléans, comme beaucoup de grandes villes, a son lot de prostitution. Mais la police n'a pu recenser qu'une petite vingtaine de cas. Le Quai-du-Roi est surtout un lieu de racolage. Les filles (ou les travestis) préfèrent les allées sombres des immeubles proches ou encore quelques hôtels miteux de la rue de Bourgogne pour leurs passes. Il y a bien eu quelques habitants pour se plaindre de l'abondance de préservatifs usagés et des bouts de kleenex devant la porte de leur garage, mais la police ne s'en préoccupe pas.

Sophie met des lunettes noires pour se protéger du soleil. Ce dernier joue avec la Loire au jeu des grands reflets. Elle marche longtemps, le temps de vider tous les tiroirs encombrés dans sa tête, de craintes et de justice. En cherchant ainsi, elle se trouve une nouvelle bonne raison d'être entrée dans la police ; son éternel sentiment de culpabilité. Du côté des flics, elle a dû inconsciemment penser qu'elle serait à l'abri de toute suspicion d'elle-même. Quelques garçons qui la croisent jettent sur elle des regards de chasseurs. Si cela pouvait éloigner quelque temps ses idées noires, elle les aurait bien suivis, comme les putes dont elle foule le territoire. Mais le regard des hommes a changé pour elle. Elle y décrypte maintenant la haine. La haine de tout ce qui est différent, de tout ce qui ne leur appartient pas, de tout ce qui leur fait peur.

Zep a raison, la haine s'est posée sur le monde comme une épidémie sournoise, comme la chaleur en été et le froid en décembre.

LOUISA S'INQUIETE

C'est la veille des vacances. Comme tous les jours de juin, Zep passe prendre un repas rapide dans son appartement de l'Argonne. Louisa l'attend, assise sur la dernière marche de l'escalier. Il l'invite à partager son petit repas, mais elle refuse, prétextant que « rien ne passe ».

- J'ai peur...

- Pour Hacenne ?

- Pas seulement ! J'ai la pétoche pour mes mômes, pour moi...

- Explique-toi, Louisa !

- Depuis qu'Hacenne a disparu, j'ai comme des impressions ! Des fois, je suis dans la rue et je suis sûre qu'on me suit... Et puis y'a des voitures qui viennent se garer devant l'immeuble et les mecs n'en sortent pas, ils restent un bon moment arrêtés et puis la bagnole repart !

- C'est pas le business ?

- Non ! Je les connais ceux qui font le business, ça c'est des autres !

- Tu ne les connais pas tous, Louisa ! Sophie me racontait qu'en ce moment, tu as pas mal de types du milieu qui viennent recruter les mômes de la cité !

- Oui, mais j'ai pas rêvé ! Kamel, il a remarqué la même chose à Arthur Honnégér²³ et Lola aussi, devant chez elle !

- Tu as peur qu'il y ait une relation avec le coup du Valenciennois ?

- C'est possible !

- Tu as vu les parents d'Hacenne ?

- Oui ! Aucune nouvelle... Le plus dur, tu vois Zep, c'est qu'on sait pas ! J'ai la trouille !

Elle pose sa tête contre l'épaule de l'instituteur. Il la prend dans ses bras histoire de recueillir ses sanglots. Il pense qu'Hacenne faisait décidément beaucoup pleurer les femmes, mais il s'en voulut aussitôt d'avoir eu cette idée saugrenue.

²³ Autre quartier de l'Argonne.

- Moi, dit-elle, ravalant ses larmes, je vais faire bouger la cité. Ceux qui voudront la défendre, ils bougeront ! Hacenne, il est né ici, tout le monde le sait ! Il a galéré avec tous les *rebeus* et les *renois* du coin, même avec les fils des *gaulois*, il a traîné avec la bande de la *barre*, sa famille est d'ici ! Même s'il faisait pas le business, il connaissait toute la *caillera* de l'Argonne ! Alors, ils vont bouger !

- Tu devrais laisser faire les flics !

- Mais ils n'avancent pas les flics ! T'es bien placé pour le savoir, qu'est-ce qu'elle fout l'autre, à part s'envoyer en l'air avec tout ce qui bouge ?

- Tu la connais pas, Louisa ! Elle n'arrête pas de penser à ça !

- Moi tu veux que je te dise, la police, elle les a à zéro devant les *skins* !

- Qui parle de skins ?

- Moi je parle de skins ! Parce que les mecs dans la voiture, ils sont rasés et ils ont le genre !

- Il faut que tu en parles à Sophie !

- Ça y est ! Je t'en parle, je lui en parle à elle, non ?

Zep lit la jalousie sur le front de Louisa. Elle brûle de fièvre.

- Pourquoi tu lui en veux comme ça ?

- Parce qu'elle l'a rendu malheureux !

- Elle ne lui avait jamais rien promis !

- Peut-être... à moi non plus, il n'a rien promis...

Zep ne peut s'empêcher de penser que l'amour dans la cité, c'est un peu comme le fameux distributeur de préservatifs que la mairie avait installé. Ceux ou celles qui en ont besoin ne peuvent compter dessus. En effet, pas plus tôt approvisionné, il est vidé de son contenu par des jeunes qui revendent les capotes.

L'amour, ici aussi, est revendu.

Très rarement gratuit.

L'Argonne est une drôle d'école pour apprendre à aimer. Louisa en sait quelque chose, et pourtant, l'amour lui est tombé dessus bien qu'elle ait toujours nié son

existence. Zep qui avait vu grandir toutes les gamines de la cité, souriait souvent en les croisant aujourd'hui, les bras chargés de marmots turbulents. Mais ceux qui souriaient sûrement le plus, c'étaient tous leurs amants de cave qui les avaient initiées pour leur treize ou quatorze ans aux petits jeux vicieux de l'amour, ou plutôt du cul. Dans la cité, il y avait toujours quelqu'un qui rappelait aux autres que l'amour, c'était *quène* et rien que ça ! Pour vivre une histoire d'amour, il fallait fuir la cité, ou la cité cassait l'histoire d'amour. Louisa lui avait souvent raconté la misère sexuelle des garçons. De leur empressement à éjaculer et à fuir l'éjaculation.

- Ils tirent et se tirent ! lui disait-elle souvent.

Il ne sait que lui dire.

- Tu ne veux vraiment rien manger ?

- Merci, j'ai plein de trucs à faire !

- Sois prudente, Louisa, pense à tes gosses !

- Sûr que j'y pense !

Puis elle quitte l'appartement en lui lançant un dernier sourire forcé. Elle était venue là pour jeter une pierre dans l'eau. Elle savait que l'onde roulerait jusqu'à Sophie.

Zep se fait réchauffer une soupe chinoise et l'avale en lisant l'article à la une du journal : « *L'opération tranquillité vacances est lancée dans le Loiret* ».

Mise en place par le commissariat central du faubourg Saint-Jean, l'initiative locale faisait beaucoup rire Sophie. Elle en arrivait à trouver ridicule certains aspects de son métier. Ce n'était pas sans déplaire à Zep. Sophie lui avait même confié qu'elle imaginerait bien plusieurs polices.

« *Celle des petits bourgeois qui veillerait sur l'argenterie, celle des gamines violées qui traquerait leurs salopards d'agresseurs, celle du milieu qui passerait son temps à refuser les pots-de-vin ou celle de la cité, qui pourrait bien vite ouvrir une brocante !* disait-elle. »

Soudain, Zep pense très fort à sa femme. Chaque fois qu'il revient dans son appartement, elle semble l'attendre.

Elle est devenue une sorte de confidente muette à laquelle il laisse la garde de son âme.

Le soir-même, il fait part à Sophie de son entretien avec Louisa. Elle acquiesce de la tête au fur et à mesure qu'il avance dans ses explications, comme si elle partageait les hypothèses de Louisa.

- Tu crois qu'il y a du vrai dans tout ça ?

- J'ai entendu dire des trucs là-dessus ! Ça bouge dans le milieu skin, ça c'est sûr !

- Tu crois qu'il y a un rapport avec le Valenciennois ?

- Je sais pas, je cherche...

Zep obtient un premier semblant de réponse le dix juillet. L'appartement de la famille de Kamel est entièrement détruit par un incendie. Par chance, il n'y a aucune victime, mais les voisins affirment tous qu'ils ont repéré une voiture et un crâne rasé. Huit jours plus tard, à Dreux, une ratonnade tourne mal et un maghrébin est tué. Zep lit le fait divers comme une pièce d'accusation posée sur le bureau d'un procureur.

La haine grandit à l'ombre des cités.

La canicule qui brûle l'été accélère sa croissance.

Le jeune garçon assassiné aurait pu s'appeler Hacenne. Dans le brouhaha de la cité, à travers les télévisions qui hurlent, coupe du monde oblige, ou dans le vacarme des flonflons du *tour de France*, tout le monde aurait pu l'oublier.

Sous le petit balcon ridicule de Louisa, les gosses jouent à Maradona, les grands complotent pour quelques thunes ou quelques meufs, et les vieux arabes attendent sur les bancs tagués en écoutant d'imperceptibles prières.

Sous le petit balcon de Louisa la cité aurait pu paraître heureuse avec sa jeunesse, toutes races confondues, qui se frappait le coeur après s'être serré la main.

Mais les rires comme les gestes sont appris et récités. Sous la cité qui brûle au soleil, dans chaque studio²⁴, la deuxième cité prépare l'avenir pour qu'il ne soit qu'un présent.

²⁴ Cave aménagée par les adolescents de la cité.

L'IMPASSE DES HYPOTHEQUES

Le réveil n'avait peut-être pas sonné ou s'était fait sermonner par une claque magistrale dont Guy avait le secret. Louisa était partie en catastrophe accompagner ses gamins à l'école et se présenter pour un boulot.

Guy n'arrivait pas à trouver l'envie de se lever, et pourtant, le lit lui pesait un peu sur la conscience. Il était dans un matin gris comme il en avait connu bien d'autres ces dernières semaines. La veille encore, il avait eu une altercation violente avec ses parents au sujet de son jeune frère qui commençait à « dealer » dans le quartier. Rachid Bénomid avait envoyé chercher Guy chez Louisa. Ses parents l'attendaient comme pour instruire un procès. Il se demanda si c'était le sien ou celui de Farid, son frère.

- Il faut commencer le djihad²⁵, Hacenne ; c'est la solution ! lui assena d'entrée son père.

- Qu'est-ce qu'il y'a, papa ?

- Y'a que Farid, y vend la mort ici, chez mes voisins, chez les enfants de mes amis ! Et tu savais, toi, qu'il vendait la drogue à l'Argonne !

- Il va aller dans la prison... ajouta Yasmina Bénomid.

- Et qu'est-ce que j'y peux, moi ?

- Tu dois lui montrer le chemin !

Guy se releva brutalement et faillit renverser la tasse de thé.

- Mais quel chemin, merde ? Tu crois que j'ai un chemin à lui montrer, moi ?

- Maintenant que Saïd est là-bas, c'est toi l'aîné !

- Et c'est toi le père, non ?

- Moi, reconnu le berbère, j'ai pas d'autorité sur Farid, et même sur le petit !

Guy marchait de long en large, visiblement énervé que ses parents l'investissent d'une mission éducatrice.

- Il faut que tu reviennes à la maison ! renchérit sa mère.

Guy se rassit et soutint le regard de son père.

²⁵ Lutte religieuse contre le côté obscur de sa personnalité (Coran).

- Ce qu'il faut que vous compreniez, c'est que je ne suis pas dans le coup, moi ! Je suis pas un exemple pour mes frères ! Farid, il voit tous ses potes se faire plein de blé en vendant leur saloperie ; Med lui, il voit ses copains faire les guetteurs²⁶ à coup de billets de deux cents balles ! Je fais pas le poids avec mes idées à la con !

- Mais toi tu es honnête, mon fils ! ajouta Yasmina.

- Mais plus personne ne sait ce que c'est l'honnêteté, m'man ! C'est vous, c'est papa en baissant les bras qui ont fabriqué ça, tout ce merdier...

Ce fut autour du père de se lever brusquement. Il esquissa même le geste de frapper son fils...

- La prière, ça mène à rien ! ajouta Guy. Même les dealers, ils font le ramadan et respectent la religion ! Et tu sais pourquoi ? Parce que ça rapporte plus de respecter Dieu que de respecter les hommes !

- J'avais quatre fils, poursuivit Rachid en s'asseyant, je sais plus combien il m'en reste...

- Est-ce que tu sais seulement pourquoi tu les as fais, papa ?

- Tais-toi ! hurla Yasmina.

Le père de Guy avait baissé la tête, comme épuisé par tant d'impuissance. Il voyait certainement devant lui le bout de l'impasse où l'avait amené sa vie. Il comptait sûrement ses hypothèques morales et devait se sentir dépouillé. Guy, à cet instant précis, se demanda lequel des deux, entre lui et son père, avait encore le goût de vivre.

L'eau avait bien recouvert la cité mais les habitants s'habituèrent à cette nouvelle façon de vivre, comme les accessoires d'un aquarium. De l'autre côté de la vitre, du côté sec, qui étaient ceux qui les observaient onduler sous les effets du courant ? Guy, en regardant son père gémir et se plaindre, compara leur impuissance.

Celle de Rachid Bénomid, berbère bousculé sans ménagement dans un monde culturel qu'il ignorait, et la sienne, celle du fils auquel on a fait croire que ce monde-là pouvait être le sien !

²⁶ Les plus jeunes se placent aux endroits stratégiques de la cité et avertissent les dealers en cas de danger.

- Il vaut mieux que je parte !

Sa mère essaya de le retenir encore un peu.

- Tu as une amie dans la police, dit-elle, parle-lui de Farid... Peut-être qu'en lui faisant peur...

Guy fit mine d'accepter pour apaiser la crainte de ses parents et s'en aller sans rien casser. Mais il savait très bien que les menaces n'y pourront rien changer. Si Farid avait décidé de faire le business, de revendre de la drogue, s'il était convaincu que c'était pour lui la seule manière d'exister dans ce monde de merde, aucun miroir, fût-il aux alouettes, n'aurait pu entraver cette sensation de reconnaissance.

Lorsqu'il franchit la porte de l'appartement des Bénamid, Hacenne eut la curieuse impression qu'il ne reviendrait jamais dans cet endroit qu'il avait longtemps cru sacré.

Il se mit à marcher sans destination bien précise et se retrouva bientôt dans la rue du Valenciennois. Il sentit alors le besoin de quitter le quartier, la ville, mais pas sans avoir fait propre derrière lui. Il entra machinalement dans le Radar et ne comprit qu'une fois à l'intérieur, après que le couple d'épiciers l'eut dévisagé, que c'était peut-être une erreur. Pourtant, il se sentait libre, sans entrave sur les chevilles.

- Vous désirez ? demande suspicieux le Valenciennois.

- Simplement apporter un rectificatif... dit-il détendu.

Un vieux monsieur dépose trois grosses boîtes d'aliments pour chat sur le comptoir. L'épicière lui lâche quelques phrases toutes faites tandis que son mari fait patienter Guy. Il pèse des légumes pour une femme qui n'arrête pas de tousser et qui se plaint haut et fort de la chaleur de ce début juin. Les épiciers font débauche de gentillesse, de courbettes, envers leurs deux clients. Bientôt, Guy est seul devant le couple.

- Alors ? grogne le Valenciennois.

- Je suis simplement venu dire à votre femme que vous n'y êtes pour rien dans le viol !

- Putain ! jure-t-il, mais je reconnais ta voix petite ordure...

Comme il s'avance menaçant vers Guy, sa femme s'interpose et l'empêche d'aller plus loin.

- Qu'est-ce que tu veux ?

- Mettre les pendules à l'heure, répond Guy avec un drôle de sourire.

Une petite fille à la recherche de bonbons interrompt la scène qui aurait bien pu virer au drame. Guy profite de la présence de la gamine pour saluer son monde et disparaître. Dès qu'il est dehors, il se met à courir, certain que le bonhomme va se mettre à sa poursuite. Il ne se retourne qu'une dizaine de rues plus loin. Mais personne n'est sur ses pas.

Guy est convaincu que le Valenciennois ne va pas tarder à contacter la police pour les mettre sur les dents. Il le tient son coupable ! Pourtant, Guy n'a pas la moindre appréhension. Cette soudaine insensibilité à la douleur l'effraye quand même un peu.

Louisa est rentrée depuis peu lorsqu'il se pointe chez elle. Il n'a pas besoin de lui demander si elle a décroché le boulot. La mine déconfite de sa compagne en dit long sur son échec.

- C'est quoi cette fois ?

- Toujours pareil, lui dit-elle en se déshabillant pour aller prendre une douche.

- Les enfants ?

- Les enfants, l'Argonne, la tronche du mec qui recrutait, la gueule des pétasses dans le bureau, la routine quoi !

Louisa masque sa détresse sous une apparente sérénité, mais Guy n'est pas dupe. Il sait combien l'échec la minait encore un peu plus, la faisait vieillir trop vite, trop mal. Depuis qu'elle vivait avec Guy, les petits cadeaux de ses amants d'infortune ne venaient plus améliorer l'ordinaire. Comme elle voulait toujours que ses enfants aient le même train de vie, elle faisait divers petits boulots mal payés et pas très valorisants.

Guy vient s'asseoir sur le rebord de la baignoire où elle s'immerge.

- Je t'apporte que des emmerdes !

Elle refait surface sous un masque de mousse. Elle souffle le savon qui dévoile son regard félin, puis lui demande s'il n'était pas en train de délirer.

- En plus, j'ai pas de thunes !

- Qu'est-ce que tu me joues là, Hacenne ?

- Je suis même incapable de te donner ce que tu désires !

- Merde ! tu vas t'y mettre toi aussi ! Y'en a marre de tous les pleureurs ! Putain de putain ! Aujourd'hui, c'est galère à cause de mon boulot qui a foiré, mais des boulots, y'en a d'autres !

Elle se redresse un peu, juste comme si elle voulait que ses seins largement auréolés s'échappent de la mousse et viennent le narguer. L'image à elle seule venait à l'encontre des idées de Guy. En fait, l'amour n'était pas si loin de lui comme il aurait bien voulu se le laisser entendre et le lui laisser croire.

Mais il y avait Sophie !

Les seins de Sophie !

Le cul de Sophie !

La chatte de Sophie !

Lui qui d'habitude n'aimait pas ces mots, il semblait soudain rattrapé par toute une ribambelle de cochonneries pornographiques, de vulgarités. Il les chasse tant bien que mal de son esprit tandis que Louisa se met debout dans la baignoire et se savonne le corps.

- Mon frère vend de la drogue, Louisa...

- Je sais !

- Comment ça, tu sais ?

- Je me demande si parfois tu habites vraiment à l'Argonne, toi ! Tout le monde sait ces trucs-là... Personne n'en parle, mais tout le monde est au jus ! Mais flippe pas, c'est pas un grossiste Farid, juste un revendeur comme les autres !

- Et ça te fait rien, toi ! T'as pensé à tes gosses ?

- Je pense qu'à ça, figure-toi ! riposte Louisa en se savonnant de plus belle.

- Et alors ?

- Alors, je compense, au cas où t'aies pas remarqué ! Ça suffira peut-être pas, mais je leur donne de l'amour et tout ce que je leur donne comme amour, je me dis que c'est déjà ça qu'ils auront pour éviter de plonger ! D'un côté comme de l'autre, d'ailleurs !

Puis elle actionne la douche avant que Guy ne lui réponde, comme pour se préserver un peu de ses remarques. Lui, profite de cet instant pour s'échapper de la salle de bains.

Trois jours plus tard, alors que la pluie redouble de vigueur et qu'il vient de dépasser le dépôt des autobus orléanais, il devine qu'une voiture ralentit en arrivant à sa hauteur. Il ne se retourne pas mais sent bientôt deux mains lui prendre la gorge et l'entraîner dans le véhicule. À peine au sec, un coup violent atteint sa tempe et il s'écroule.

14

ÉPILOGUE

SOPHIE

Il y a bien trois ans que Sophie n'est pas revenue à Aix-en-Provence. Elle a roulé toute la journée pour traverser la France. Sa mère l'attend pour la fin d'après-midi. Trois années sans la voir.

Tout en roulant dans cette Provence qu'elle a presque oubliée, elle se demande ce qu'elles vont bien pouvoir se raconter. Sa mère vient de fêter ses soixante-huit ans mais les années semblent ne pas s'accrocher à elle. Depuis la mort de son mari, elle s'est refait une vie calme et sereine. Bien que vivant dans une cité, elle a construit une solitude avec des grands remparts autour.

Lorsque Sophie l'a appelée, quelques semaines plus tôt, elle prit à peine en considération la décision de sa fille de prendre une année sabbatique.

- C'est gentil de venir me voir... lui a-t-elle seulement murmuré.

Sa mère ne parle jamais haut. Peut-être parce qu'elle s'était usé la voix dans des interminables scènes de ménage. Peut-être aussi pour se démarquer de la cité bruyante qui lui fait comme une compresse sonore.

Chaque fois qu'elle lui parle de sa cité, c'est pour s'en plaindre.

Sa ville, dit-elle, si tranquille, si joyeuse avant, a été défigurée par l'arrivée massive de gens *pas comme il faut*. Aujourd'hui, isolée en banlieue, face à d'autres modes de vie, d'autres jeux, d'autres coutumes, elle s'est fait une raison. De toute façon, même la vieille ville se donne des airs modernes et cosmopolites !

Avant de quitter Orléans, Sophie avait presque tout liquidé : ses meubles (pas finis de payer) et ses bibelots. Elle avait mis tout le reste dans son coffre et avait pris la fuite.

Roussel avait tout tenté pour l'empêcher de « désertier son devoir », comme il disait.

- Voyons inspecteur, nous avons tous nos mauvais passages... Ce n'est pas une raison pour vouloir d'un coup laisser courir les criminels ! Surtout vous ! Tout le monde vous respecte !

Puis il lui déballa quelques cartons d'éloges. Mais cette année sabbatique, Sophie l'avait voulue pour enterrer une adolescence tardive et découvrir une nouvelle façon de vivre. Sa décision, si difficile à prendre, était irrévocable. Starsky l'avait invitée à déjeuner quelques jours avant son départ.

- Tu as sans doute raison, lui avait-il confié.

- T'es bien le seul à le croire !

- Je t'connais La Grenouille, du moins j'ai appris à te connaître, t'es une sorte de mayonnaise qui ne prend pas...

- Pardon ?

- Je veux simplement dire que tu n'es pas d'un seul bloc, et t'as du mal à mélanger ton boulot de flic et ta vie de femme !

- Mais tu deviens philosophe, là !

- Non, j'observe !

- Et laquelle tu préfères, toi ?

- Je ne connais vraiment bien que le flic... Pour ce qui est de la femme, je te fais confiance ! Mais pour moi, quelque chose est sûr, tu ne reprendras jamais du service !

- Pourquoi tu dis ça ?

- Je le sens ! Tu me fais penser à un appelé qui vient de finir son service militaire... On t'offre du boulot dans l'armée et tu te dis que même si c'est plus difficile, même si tu ne sais pas faire autre chose, t'as bien envie d'essayer dans la vie civile !

- Je me donne au moins un an...

- Ça suffira certainement, Sophie ! Je suis sûr que ça marchera pour toi !

- Et toi ?

- Quoi, moi ?

- Ta vie ?

- Moi, j'ai signé, c'est pour en chier ! C'est pas pareil qu'à la télé, c'est tout !

En observant Starsky, Sophie se rendait compte que leur boulot les transformait en permanence. Les nouveaux terrains d'investigation, les cités par exemple, les amenaient à envisager autrement leur tâche. Ils étaient obligés de prendre en compte tout ce qui poussait un jeune à faire des conneries. Les gamins n'avaient pas vraiment le choix de leur avenir, comme disait Guy, ils rentraient dans un moule ! Demain, on allait peut-être demander aux flics de casser toutes ces figurines de plâtre, à coup de poings, à coup de flingues, et elle ne voulait pas être la main qui tiendrait l'arme, ni la poitrine qui recevrait les récompenses. Sans le savoir, Hacenne avait gagné sa petite guerre. Il avait écrit la traduction, mis en place les sous-titres, donné à leur film une version originale. De simple spectatrice, elle était devenue cinéphile, de consommatrice, critique, de flic, femme.

Au lieu d'aller directement dans la Z.A.C. du Jas-de-Bouffan, où habite sa mère, elle bifurque vers le centre ville en direction du cimetière. Elle se perd dans le quartier, incapable de se repérer dans ce lieu métamorphosé. Elle se souvient qu'il est tout près du stade, là où, vingt ans plus tôt, elle venait jouer et faire des goûters à l'ombre des grands platanes. Quitte à flâner, elle préfère garer sa voiture et poursuivre ses recherches à pied.

Elle repère enfin l'entrée du grand cimetière. Les murs sont couverts d'affiches électorales avec la tête du nouveau président.

- Celui qui nous a tous baisés, et qui n'a pas fini de nous baiser. C'est le président parfait pour une France endormie ! comme dit André.

Elle a alors une pensée émue pour l'instituteur de l'Argonne qui a partagé sa vie, près d'une année.

- Je vais rentrer dans la résistance ! lui avait-il confié plein d'ironie après le résultat du vingt et un mai quatre-vingt-quinze.

- Lui ou un autre, qu'est-ce que ça va changer ?

- Mais cet homme-là est un fou, un dangereux !

Elle avait souri, comme elle souriait toujours lorsqu'il s'emportait. Son éternelle abnégation pour les causes minoritaires et perdues semblait grignoter un peu sa grande sagesse.

Elle pénètre dans le grand cimetière où elle s'était pourtant promis de ne jamais revenir.

Elle a rendez-vous avec le temps.

Elle n'ose rien demander au gardien et se met à la recherche de la pierre sous laquelle il s'est abrité. Bizarrement, les lieux lui semblent soudain familiers.

Elle se laisse guider par son instinct et s'arrête devant l'endroit. Un frisson lui parcourt tout le corps, rapide comme une caresse, léger comme un regard qui se dérobe.

Elle cherche désespérément le nom de son père gravé sur la pierre grise du tombeau.

Rien, aucune trace de sa présence.

Il repose là dans une mort anonyme, comme définitivement effacé du monde. Comme s'il n'avait jamais vécu.

Sa belle-famille lui avait offert une place sur quelque strapontin, un second rôle sans son nom au générique !

Elle visionne sur l'écran de sa mémoire l'instant où on avait mis l'homme en terre, où le monde avait refermé sur lui le rideau rouge de son petit théâtre.

Aujourd'hui, vingt-cinq ans plus tard, elle est venue ici pour essayer de conjurer les lieux.

Peut-être suite à la fatigue de la route, peut-être du fait de ce silence étrange troublé par les pas des gens sur le gravier, sans doute à cause de la rumeur sonore de la ville et du chuchotement du vent, la tête lui tourne.

Les images défilent comme dans un vieux film en noir et blanc, rayées, mal cadencées.

Floues.

Dans chacune d'elles, son père avance en tenant une petite fille par la main. La gamine sait bien que cet instant magique de durera pas, mais elle serre si fort la main de son père, que la mort lui paraît bien douce.

Sophie fait souvent ce genre de rêve. Le sommeil lui offre ainsi quelques minutes précieuses avant la mort de son père, quelques secondes où elle peut lui donner tout l'amour du monde.

Sous le faix des petits remords additionnés, Sophie plie trop à son goût. Aussi, elle qui n'a jamais écrit, ou si peu, a déjà noirci un épais cahier d'écolier.

Sa main, guidée par ce besoin d'exhumation, cette nécessité absolue de réhabiliter un père mal jugé, court maintenant toute seule entre la marge et les bords de page. Elle bâtit une histoire où il est le héros. Un héros qui ne devient le héros qu'après sa mort, quand ceux qui l'ont lapidé doivent affronter sa justicière de fille. Elle a investi ce personnage de vengeresse sans même s'en apercevoir.

Elle avait écrit en cachette et prit mille précautions pour qu'André ne tombe sur le précieux manuscrit.

Malgré l'envie folle d'être lue !

Et puis un jour, exprès ou pas, elle avait laissé traîner le cahier et il l'avait découvert.

Elle retrouva son compagnon nu sur leur lit, tournant amoureusement les pages de son histoire. C'était quelques jours avant Noël, un an après le réveillon mémorable de quatre-vingt-treize, et sept mois après la disparition d'Hacenne.

- Voyeur ! cria-t-elle en se précipitant sur lui pour lui arracher le cahier.

André tendit le bras pour ne pas se le laisser prendre. Elle plongea sur lui et n'eut aucun mal à immobiliser l'homme qui souriait.

- Tu me rends ça !

André avait alors lâché le cahier et bloqué Sophie contre lui. Elle sentit son membre nu rouler sur sa cuisse et sur son jean.

- C'est drôlement bien !

- Qu'est-ce qui est bien ?

- Ce que tu as écrit...

Sophie se dégagea tant bien que mal du corps qui tentait de l'emprisonner et s'assit sur le bord du lit. Elle feuilleta machinalement le cahier comme si elle vérifiait que rien ne manquait.

- J'adore le passage du trait d'union, c'est drôlement émouvant !

Qu'il aimât ce moment ne la surprit point, elle qui l'avait accouché en larmes.

Souvenirs, papa

C'était après chaque bataille avec sa mère, après chaque réconciliation, après chaque moment de honte, lorsque le couple de ses parents redevenait un semblant de couple, son père l'appelait alors : « *mon trait d'union* ». Un peu comme si l'enfant Sophie recollait les morceaux, rassemblait les mots pour leur donner un sens. Son père l'avait investie de cette importante mission, et comme toujours, elle avait fui ses responsabilités de fille légitime en se promettant de ne jamais aimer les mots composés.

- L'histoire de la porte, ça c'est vraiment passé ainsi ?

- À peu près... confia-t-elle à André.

C'était à l'occasion d'une de ces fameuses soirées sordides, où fâché, son père partait écumer sa peine dans quelque café. Sa mère l'avait menacé de le laisser coucher dehors s'il sortait.

Il était parti quand même, et revenu, sinon saoul, du moins euphorique.

(Il disait toujours : *« je ne suis pas ivre, juste euphorique ! »*)

Sa femme avait tiré le lourd verrou de la porte de l'immeuble. Il ne pouvait plus rentrer chez lui. Sophie habitait alors sur une place en forme de U, avec une fontaine au milieu. En été, le festival de musique investissait le lieu pour quelques concerts classiques. La scène était à la mesure de la démesure de son père. Il fit un grand numéro de mari battu, de père abandonné, d'homme cassé. Petit à petit les loges de tous les appartements s'étaient éclairées. Mortes de honte, Sophie et sa mère s'étaient alors empressé d'ouvrir la porte des coulisses pour laisser passer le comédien.

Zep s'assit derrière elle et lui ôta son blouson. Elle se laissa déshabiller entièrement tandis qu'il lui parlait de son livre. Elle n'avait pas lâché le cahier, elle le tenait serré alors qu'il lui embrassait le dos et lui caressait les seins. Elle n'était pas insensible à la tendresse que son amant lui prodiguait avec beaucoup de lenteur, de précautions. Elle se laissa allonger en travers du lit et embrasser longuement.

- Depuis quand tu écris ?

- Depuis Hacenne...

Puis elle se demanda à quel moment précis, elle avait réellement pris la décision de commencer son manuscrit.

Ce devait être le jour de l'arrestation de Farid Bénomid, le frère d'Hacenne.

Elle se souvenait toujours de ce regard de fauve quand elle l'avait serré.

- Ah non ! Pas vous !

Et il lui avait craché au visage ! Elle lui avait alors flanqué une gifle magistrale qui l'avait projeté à terre. Un peu comme si elle avait giflé Hacenne à travers son frère. Il y avait tant de choses qu'elle avait oublié de dire au jeune beur avec les lunettes rondes. Farid avait cogné le mur et s'était ouvert l'arcade sourcilière. Starsky s'était précipité et avait injurié Sophie. Comme jamais il ne l'avait fait. Elle

s'imagina que c'était là une façon de se venger de n'avoir pas réussi à la baiser.

Sophie changeait, et ce qui changeait avec elle ne changeait pas assez vite.

André réussit à desserrer l'emprise des doigts sur le cahier. Il lui prit les mains et les embrassa.

- Tu sais, lui confia-t-il, je préfère des mains d'écrivain que des mains de flic !

Elle n'aimait pas qu'il lût ainsi en elle.

Elle se mit sur le ventre.

- C'est pas parce que j'écris quelques trucs comme ça vient, que...

- Mais c'est beau, Sophie ! C'est beau parce que c'est vrai ! Tu trouves les mots justes, les mots simples...

La bouche de l'homme glissait dans le creux de ses reins comme un sirop de lèvres.

- C'est pas vraiment une histoire... ajouta-t-elle.

- Si, c'est l'histoire d'un remords et tout se confond dans ce remords !

Il la retourna délicatement et la lumière l'aveugla l'espace d'un instant. André vint alors s'interposer entre elle et la source lumineuse.

- Tu étais vraiment aussi dure que ça avec ton père ?

- Je crois...

- Il n'y avait pas de bons moments ?

- J'arrive pas à me souvenir... En fait, tout était fait pour que je ne l'accepte pas...

- J'ai bien compris ! Franchement Sophie, tu dois me croire, c'est vraiment bien ce que tu as écrit !

Tout en parlant, il avait posé son sexe à l'entrée du sien et semblait attendre qu'elle le prenne en elle. Elle en avait envie, et en même temps, elle en avait terriblement peur. Ce n'était pas une peur sexuelle, mais comme l'ébauche d'un nouveau sentiment.

Celui de ne vouloir appartenir à personne.

André était un amant merveilleux qui respectait le moindre désir de sa compagne, qui savait tous les

reconnaître avant même qu'ils ne se manifestent. Rien de ce qu'il faisait, de ce qu'il disait, n'était vulgaire. Aussi, elle l'entraîna une nouvelle fois dans le creux de son ventre, doucement. Plus il bougeait en elle, plus elle sentait le plaisir l'envelopper de sa grâce habituelle. Mais plus il la pénétrait, plus elle s'échappait de lui.

Devenait une femme.

Il ne savait pas encore que la fille à laquelle il faisait l'amour n'était plus une adolescente.

- Je t'aime ! murmura-t-il lorsqu'il mourut en elle.

- Non ! lui dit-elle simplement en refermant ses bras sur lui.

Une vieille femme s'approche de la tombe voisine et lui adressa un petit sourire discret. Puis elle se met à prier. Sophie la regarde un instant en se persuadant que la mort n'est qu'une méprise. Il aura fallu, et cela elle se promet de l'écrire, qu'on apprenne à vivre avec la mort. Qu'au lieu d'en faire l'ennemie jurée de la vie ou la pute du temps qui passe, on tire un profit philosophique de son éternel appétit. Et André aimera sans doute ce paragraphe.

L'instituteur rebelle avait bien un peu pleuré lorsqu'ils s'étaient séparés, mais Sophie ne regrettait rien et se sentait neuve. Avant de quitter Orléans, elle avait sillonné l'Argonne en voiture. Elle avait voulu s'imprégner une dernière fois de chaque lieu qui lui avait apporté des sourires ou des larmes, de la peur, de la violence ou de l'amour. Elle avait alors ressenti comme une étrange confusion des sentiments. Comme elle croisait une jeune fille en minijupe avec de hautes bottes noires qui entrait dans les caves, elle se souvint d'une phrase de Guy :

- Pour les filles d'ici, l'amour se résume souvent au choix qu'elles ont entre un peu de peau en plus ou un peu de peau en moins au bout de la queue des mecs !

Elle regarda la vieille de la tombe d'à-côté s'arrêter de prier pour ranger les fleurs. Tous ses gestes étaient autant de rituels, ce qui laisse croire à Sophie qu'elle vient là très

souvent. Pleure-t-elle un fils ? Un mari ? Ou les deux ? Sophie pense que ce doit être bien facile de pleurer quelqu'un qu'on a su aimer. Discrètement, elle laisse la vieille à son jardinage mortuaire et sort du cimetière.

Elle entre dans l'immense cité du Jas-de-Bouffan, peut-être dix fois plus grande que l'Argonne, lorsqu'une pluie diluvienne s'abat sur son pare-brise.

En un rien de temps, les rigoles se transforment en petits torrents.

N'y voyant pas à deux mètres, elle arrête la voiture et se met à penser au pouvoir purificateur de l'eau.

ANDRE

« Ils viendront un matin, sûrement très tôt, monteront l'escalier en faisant bien attention de ne pas me réveiller, comme si par un hasard suicidaire, je leur préférerais l'issue de secours : la fenêtre.

Pour eux, la mort ne peut expier nos pêchés, seule la souffrance les met à l'épreuve. Ils ne frapperont donc pas à la porte mais ils l'enfonceront. Celle des H.L.M. n'est pas vraiment solide, surtout face aux grands costauds avec leur béret sur l'oreille. Quand ils pénétreront dans ma chambre, ils s'étonneront que je sois seul, que ce ne soit pas un matin de débauche pareil aux autres. Ils fouilleront toutes mes affaires comme les cochons fouissent la terre, puisqu'ils en ont le droit. Ils trouveront les preuves qu'ils sont venus chercher : le cahier journal pour mon école parentale, quelques Charlie Hebdo sur l'étagère des W.C., les posters satiriques punaisés sur le mur du salon et la boîte de capotes dans la table de chevet. Sans ménagement,

ils me tireront des draps et retourneront le lit pour d'autres découvertes. Ils fouineront dans ma bibliothèque en ricanant, satisfaits de leurs trouvailles ; tous ces auteurs bannis par la jeune et très fringante république française. Pendant tout ce remue-ménage, un vieux expliquera à un plus jeune que ça libère des logements, que la cité va enfin pouvoir se mettre à respirer. Que déjà, y'a plus d'arabes dans l'immeuble d'en face. Que pieds devant ou tête basse, ils ont fichu le camp. Qu'il y a bien sûr quelques travaux à faire, mais que c'est tellement mieux.

Ils me laisseront m'habiller, prendre quelques affaires pour se donner bonne conscience, puis ils m'emmèneront jusqu'à la mairie annexe, place Mozart.

Ça me fera penser qu'il faut peut-être la débaptiser et l'appeler du nom d'un général, enfin d'un homme de guerre ou de chasse.

Peut-être l'appelleront-ils « Place du Valenciennois » en hommage au vieil épicier de triste mémoire. Ou Place du 22 mai 2002, jour béni où le bon peuple de France les a installés aux commandes du pays. Quand je sortirai du bâtiment, les menottes aux poignets, le petit chef de bande qui commandera à mon arrestation se mettra à respirer bien à fond, pour montrer que l'air de l'Argonne est à nouveau respirable.

Je sais que je penserai alors à Guy, au drap blanc dans la mosquée, à l'avion que je n'ai pas vu s'envoler, et aux petites pierres disposées sur la terre battue de Kabylie.

Je réciterai par coeur le petit poème que son père m'a donné avec quelques autres, parce que le vieux berbère croyait qu'ils m'étaient plus ou moins adressés.

Le poème disait :

Le temps qui forge les mémoires
S'arrange toujours pour créer l'amnésie,
De l'école où l'on ne m'a rien appris
A l'immeuble où j'habite,
Je regarde passer notre dame l'Histoire.
Sur son carnet de bal, tout rouge tout tâché,

On lit malgré tout le nom des mêmes cavaliers,
Les croisés qui repartent en croisade,
Les cons qui se mettent à chanter,
Les blacks qui se font décolorer,
Les petits blancs cachés sous leur cagoule,
Dans un grand show télévisé.

Lorsqu'ils m'interrogeront, jouant à la police, suçant des pastilles de Vichy. Cette fois-ci, je penserai à ma Sophie et à son fantôme de père.

À notre rencontre sur le toit du fourgon, le jour de la manif.

Tiens ! Quelle coïncidence ! Ils auront les photos.

- Montrez-moi de plus près, que je vois comme elle était belle !

Heureusement qu'il reste des goûts et des sensations dans ma mémoire ! Voudront-ils me purifier de ça ? L'agent administratif qui enregistrera mes confessions se frottera les mains. Il me réservera un sort à la hauteur de mes perversions, de cet esprit subversif, de ce sida mental qu'il m'accuse de transfuser aux enfants de ma classe. Peut-être même que des parents se sont plaints, ont pris leur plus belle plume et m'ont dénoncé. La dénonciation est la littérature à la mode en ce début de siècle.

Dans la petite pièce enfumée, sous la photo du nouveau président (aussi borgne que sa république), sous ce visage si familier, si bon enfant, si français, j'attendrai mon sort en feuilletant dans la tête le roman de Sophie Martin, ex-inspectrice de police, ex-amante, ex-femme... »

André avait pris l'habitude de transcrire par écrit ses amertumes, tous les jours, avant de partir à l'école. Il évacuait ainsi ses rancœurs, ses peurs, ses remords, enfin sa pollution interne. Depuis sa séparation avec Sophie, en mars quatre-vingt-quinze, il ne cessait d'encaisser des coups comme un petit boxeur qui lutterait dans une catégorie supérieure.

Couvert de bleus électoraux, il semblait demander grâce à un arbitre imaginaire, sourd comme un pot.

Ce qui lui faisait le plus peur, c'était le troupeau dans le pré d'en face et le vieux bélier borgne qui se penchait fortement sur son sort.

Il avait pleuré au soir des dernières élections quand une fille interviewée louait la gloire du grand Jacques. Il avait chialé comme un môme, non parce qu'il était dans le camp des vaincus, mais du simple fait que l'on puisse être ainsi berné, trompé, manipulé. Il ne donnait pas l'été au nouveau président pour que fût découvert le pot aux roses, et sa gloire éphémère fichue dans le fond d'un panier à sondages.

Mais André savait qu'après les échecs d'un pouvoir opportuniste viendrait le vent mauvais, cette odeur de pet politique, de souffre et de rancunes.

Côté boulot, côté Éducation Nationale, le lévrier italien, toujours dans sa niche ministérielle, avait simplement changé de coiffeur. « L'ÉCOLE DES PARENTS » n'était pas pour demain. Il en aurait fallu des camps d'instituteurs rebelles, des maquis dans la cité, des écoles d'enfants mort-nés, pour qu'on commençât seulement à parler d'équité, de partage des chances.

Mais au contraire, on prenait de plus en plus les instituteurs pour des serpillières gorgées de travail et on les essorait sans précaution !

« Comme il existe un marché parallèle, écrivait Zep, il va bientôt exister une école parallèle, celle où les mêmes apprendront les rudiments du business, comment on coupe la drogue, de quelles façons on fabrique du crack, par quel stratagème on neutralise l'alarme des voitures, avec quels outils on change des numéros de châssis...

*Comment on se noie dans masse, on bousille le monde !
Pas besoin d'instituteurs, seulement de grands frères,
de bonnes planques et d'un gouvernement qui apprend à ne pas regarder, ou à ne pas voir ! »*

Ce matin-là, après avoir refermé son cahier de larmes, il décroche le téléphone, juste pour entendre la voix de Sophie. Il tombe sur sa mère.

- Elle dort encore, souffle-t-elle, la voix piquée d'ail.
- Je rappellerai plus tard... Vous lui direz...
- Attendez ! Je crois qu'elle a entendu... Oui, elle arrive !

La voix de Sophie est encore tiède d'un réveil à peine éclos.

- Oui ?

- C'est moi !

Elle marque un long silence.

Elle attend que ce soit lui qui parle.

- Je ne pensais pas te réveiller... dit-il.

- C'est rien, je suis un peu paresseuse...

- Tu vas bien ?

- Je ne sais pas quoi te répondre !

- J'avais juste envie d'entendre ta voix...

- C'est gentil... Tu m'as pas vraiment l'air en forme !

- C'est le café qui est mal passé !

- Tu vas en classe ?

- Toujours oui, j'ai plus personne pour me faire des mots d'excuse !

De nouveau, un silence s'installe.

- Tu as bien fait d'appeler !

- Bon, et bien, je te laisse émerger...

- O.K. !

- Je te rappellerai peut-être...

- Alors, à bientôt, peut-être...

Elle raccroche la première.

André garde un instant le combiné contre l'oreille, puis le repose doucement. Il pense à cette publicité pour un café quelconque, entièrement fabriquée sur le thème de la séparation. Chaque fois, la nostalgie de la vie commune s'installe, et chaque fois la réalité gomme un peu la nostalgie. Mais jour après jour, les traces s'affirment et la nostalgie gagne du terrain. André mise sur elle, sinon l'avenir ne vaut pas la peine d'être vécu.

Une fois sa baignoire remplie d'eau brûlante, il s'y glisse. La chaleur l'enveloppe brutalement si bien qu'il a un frisson, comme un frisson de froid.

L'eau du bain est comme ses sentiments, comme tout son être, gorgée de contraires.

HACENNE

Le vieux pêcheur de Meung-sur-Loire distingue comme une forme humaine, là-bas sur une île sableuse. Ce pouvait bien être n'importe quoi, mais il est persuadé qu'il s'agit d'un corps. Il remonte jusqu'au chemin et intercepte un cycliste. Il lui demande d'aller informer les pompiers de sa macabre découverte. Arrivés sur les lieux, les hommes en bleu marine mettent une barque à l'eau et s'en vont chercher le corps d'Hacenne.

C'est en août et l'été commence à s'épuiser.

Il n'avait fallu que quelques heures à la gendarmerie pour identifier Hacenne Bénamid. Il avait encore ses papiers. Le médecin légiste conclue à une simple noyade.

Le corps ne portait aucune trace de lutte, simplement quelques égratignures dues très certainement à sa dérive dans le lit encombré de la Loire.

Sa mort remonte très vite le courant jusqu'à Orléans, jusqu'à l'Argonne. Sophie, des personnes concernée, est la première informée. Lorsqu'elle apprend l'identité du noyé de Meung-sur-Loire, elle file quelques coups de fils et fonce vers la morgue où l'on garde le corps. Lorsqu'elle est près de lui, seule, elle se met à l'agonir d'accabllements.

Hacenne aurait su qu'en l'insultant ainsi, c'était elle seule qu'elle injuriait.

Avant de comprendre qu'il allait mourir, que l'eau allait le prendre, il savait déjà qu'elle lui en voudrait tout autant qu'elle s'en voudrait à elle-même.

À ce moment précis de sa vie trop courte, il est comme soulagé de connaître son avenir.

Il a largement le temps de penser à ceux qui viendront voir son corps, rendre hommage à sa vie, à moins que ce ne soit à sa mort.

Il aurait parié qu'elle serait la première, toujours sur le coup. Après Sophie, il y aurait peut-être son père. Peut-être sa mère, si elle avait le courage d'affronter l'image d'un corps privé de la vie qu'elle lui a insufflée.

Zep ne viendrait pas.

Zep connaissait déjà le visage de la mort, il l'abhorrait trop pour lui rendre une petite visite.

Et Louisa ?

Qu'advierait-il de Louisa ?

En cet instant de non-choix, il savait que c'était celle à qui il manquerait le plus.

S'il avait pu lui adresser un message, s'il en avait eu simplement le temps, il lui aurait demandé de sortir ses griffes, d'apprendre à ouvrir les livres, de se nourrir de tout ce qui fait peur aux mauvais élèves, de ne croire qu'en elle, qu'en ses pouvoirs d'amour et sa sagesse de mère.

Juste avant de plonger dans cette mascarade de mort, il comprit combien il était important d'écrire un genre de testament, de laisser une trace, un tag sur le mur. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il comprenait tous ces gens qui s'étaient usé les yeux à trop d'écritures, à essayer de trouver l'accord parfait entre les notes de leurs musiques, à manier la terre pour lui donner la forme de leurs sentiments.

Ce n'est qu'au moment de sa mort que les évidences de la vie lui sautent au visage, à l'esprit. Il suffit à chacun, au plus humble en particulier, de vouloir se servir de sa vie pour laisser quelque chose au moment de sa mort.

Maintenant que la salope lui faisait face et remontait un peu sa jupe noire, il comprenait l'acharnement de ceux qui

voulaient enterrer la culture ; ils pouvaient ainsi manipuler le monde, écraser de leur poids tous ceux pour qui la vie n'était qu'un faix commis d'office, et briller des étincelles d'un pouvoir factice. Il pensait que ça devait être doux de mourir en pensant qu'on pouvait encore vivre longtemps après sa mort.

Mais Louisa ne verrait seulement qu'une âme éteinte, qu'un corps inerte et qu'un cœur qui n'avait pas eu le temps d'apprendre à être père ou mari. Qui n'avait été qu'amant, qu'aimant. Louisa allait mourir un peu en le retrouvant mort. Ou mourir une deuxième fois, longtemps après que son père soit tombé de l'échafaudage.

Même si la mort touche déjà Hacenne du bout de ses ongles, il sait qu'il aura tout le temps de penser, d'examiner sa vie avant de la perdre.

Il aurait presque préféré que ce soit déjà fini, que la chandelle qui vacille dans sa tête soit soufflée ou s'éteigne sous une lame d'eau.

Le rafki²⁷ lava symboliquement le corps d'Hacenne avant de l'envelopper dans un tissu tout blanc. Dans un coin de l'Argonne, à quelques réverbères cassés de l'avenue Marie Stuart, on donnait une fête chez les Bénomid. Autour du corps d'Hacenne, la chanson du Coran bourdonnait comme un insecte pris dans un flot de lumière. Saïd, l'aîné qui avait fait le voyage depuis son sanatorium, regardait les morceaux de mouton dans son assiette sans pouvoir les toucher, lui que l'héroïne avait définitivement privé d'appétit. À côté, Farid dévorait comme un affamé, comme quelqu'un qui sait qu'il n'aura peut-être bientôt plus à manger. Encore à côté, Med ne savait pas s'il devait être triste de la mort de son frère ou heureux à l'idée d'aller pour la première fois en Algérie. En avion, lui avait-on dit.

L'avion, c'est classe !

Trop cool !

²⁷ Gardien de la mosquée.

Ainsi, après avoir salué une dernière fois la cité, après que Zep eut sans doute refermé ses bras sur le corps tiède de sa douce Sophie, il traverserait la mer pour aller goûter la terre d'Algérie. Là-bas, dans un coin de Kabylie dont son père lui avait dit que c'était un morceau du paradis, on allait le coucher sur le côté droit, à même le sol. Puis, pour marquer le parterre, Med s'amuserait à assembler des petites pierres, à faire une jolie mosaïque. Ça serait sûrement Farid qui payerait l'enterrement, le voyage en Algérie. Cette idée-là le faisait bien un peu souffrir, mais il n'y pouvait rien.

- De l'argent volé pour une mort volée... pense-t-il quand sa tête pénètre l'eau fraîche de la Loire. »

Comme à la piscine, mais sans ses copains, on jouait à le noyer.

Quand il n'avait plus de souffle et que le rire de Djamel ou de Kamel lui paraissait trop loin, il levait la main et ses amis relâchaient sa tête. Alors, il émergeait de l'eau en rugissant et bondissait à son tour sur l'un ou sur l'autre.

Mais les salauds qui lui tiennent la nuque du bout de leurs muscles ne bronchent pas.

C'est la nuit.

Une nuit d'été.

- C'est con, je ne suis jamais allé à la piscine la nuit !

L'eau !

En y repensant, sa vie ne fut qu'un labyrinthe d'eau.

L'image des caravanes emportées par le courant et explosant sur la voûte du pont de Vaison-la-Romaine lui revient une dernière fois à l'esprit.

C'est comme si leur craquement résonnait dans tout son corps.

Il s'était trompé de symbole ou d'image...

On n'inondait pas une cité déjà engloutie !

Petites explications sommaires en matière de langage
(par ordre d'apparition dans le texte)

<i>Keuf :</i>	Flic
<i>Chetron :</i>	Tête
<i>Quène :</i>	Baiser
<i>Renps :</i>	Parents
<i>Reum :</i>	Mère
<i>Ça upe ! :</i>	Ça pue !
<i>K.Way. :</i>	Préservatifs
<i>Charpenter de la meuf :</i>	Baiser des filles
<i>Tin l'hallu ! :</i>	Je rêve !
<i>Kisdés :</i>	Flics
<i>Rebeu :</i>	Arabe
<i>Cake :</i>	Bête
<i>Golri :</i>	Rigoler
<i>Keums :</i>	Mecs
<i>À donf ! :</i>	À fond !
<i>Azcom ! :</i>	C'est comme ça !
<i>Coys :</i>	Flics
<i>Teups :</i>	Prostituées
<i>Ziav ! :</i>	Arrête !
<i>Minche :</i>	Fille
<i>Zarbe :</i>	Bizarre
<i>Petit ciré :</i>	Préservatif
<i>Netpla :</i>	Planète
<i>Chelou :</i>	Louche
<i>Grumeau :</i>	Crétin
<i>Streumons :</i>	Femmes affreuses
<i>Sapos :</i>	Habillé
<i>Galac :</i>	Français (blanc)
<i>Fiaspou :</i>	Poufiasse
<i>Lèze :</i>	Problème
<i>Prendre une carotte :</i>	Se faire voler
<i>Tu mords le style ? :</i>	Tu comprends ?
<i>Nulos :</i>	Nul
<i>Riscos :</i>	Risqué
<i>Chourave :</i>	Volé
<i>Coolos, trop cool :</i>	Tranquille
<i>Business :</i>	Affaires (illégales)
<i>Renois :</i>	Noirs
<i>Gaulois :</i>	Français
<i>Caillera</i>	Racaille
<i>Thunes :</i>	Argent

TABLE DES MATIERES

1	L'eau, la minijupe et la télé	7
	Guy	7
	Zep	12
	La Grenouille	16
	Omar est mort pour rien	21
	L'ambulance	25
2	D'un vol à l'autre	29
	L'affiche	29
	Guy veut voir la mer	34
	L'école des parents	37
	L'escapade	41
3	Les consciences ébranlées	43
	Souvenirs d'enfance	43
	Partie de campagne	51
4	Qui sont les délinquants ?	59
	La langue de bois	59
	Témoin, victime, coupable	65
	La pomme empoisonnée	69
5	Deuxièmes rencontres	75
	Azcom	75
	La solution	80
	La manifestation	82
	Seule aux commandes	87
6	Petites dissertations sur l'amour	91
	La fidélité malmenée	91
	La double contrainte	95
	Le constat	98
7	La douce nécessité d'être deux	101
	L'hospice	101
	Comme le jeu de l'oie	105
	Puisque Louisa était là	111
	Comme les boules du loto	116

8	Noël 93	121
	Ni sapin ni guirlande	121
	Le réveillon improvisé	125
	Le désir et la crainte	132
9	L'enfance à la trappe	137
	Les visiteurs	137
	Entre hommes	143
	La première fois	147
	Le repas de Noël	149
10	Nouvelles crues	155
	Les audaces de Sophie	155
	La confiance	160
	L'eau qui monte	166
	La théorie des cuillères percées	172
	Le clan des accordéonistes	179
	Chaperon rouge ou petit poucet	185
11	L'histoire du Valenciennois	191
	Opération Coluche	191
	Le dîner	199
	Une signature incontestable	205
12	Manigance	217
	Intermède télé	217
	Tel est pris... ..	221
	Le complot affectif	227
	Dans les draps de Louisa	233
	La saison des amours	237
	Les petits violeurs du Parc Pasteur	240
13	La haine qui grandit	247
	La disparition	247
	La cicatrice	246
	Louisa s'inquiète	252
	L'impasse des hypothèques	262
14	Épilogue	269
	Sophie	269
	André	278
	Hacenne	283

Remerciements

à Janine Lecomte, amie des *Lettres*, sans
qui ce roman n'aurait jamais existé,
à Marcel Navet pour sa générosité
littéraire,
à Jacques Robert pour sa gentille préface,
à Marilène pour sa présence,
et à tous les jeunes de l'Argonne qui m'ont
aidé dans mes recherches,
et surtout à mon père qui a si bien guidé
mes mots.

Achevé d'écrire le 12 Novembre 1995
deuxième version : le 13 Août 2002

Enregistré à la S.A.C.D sous le N°783